LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC.

TOME II.

LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE,

TRADUITES DU GREC

Par M. PREVOST,

Professeur & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PISSOT père & fils, Libraires, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.

LES PHÉNICIENNES, TRAGÉDIE.

SUJET
DES PHÉNICIENNES.

Le sujet des *Phéniciennes* est celui de la *Thébaïde* ou des *Frères ennemis*. Eschyle l'avoit traité avant lui, et sa tragédie, intitulée les *sept Chefs devant Thèbes*, nous est parvenue entière. Il n'en est pas de même de la *Thébaïde* de Sénèque, dont nous n'avons qu'un reste mutilé, qui offre des traits brillans, et beaucoup de déclamation fort déplacée. Tout le monde connoît les *Frères ennemis* de Racine, tragédie que cet homme illustre jugeoit lui-même sévèrement. L'*Antigone* de Rotrou et la *Jocaste* de Dolce sont rappelées dans l'ouvrage du P. Brumoy.

Le sujet de la Thébaïde a peut-être l'inconvénient de présenter trop d'évènemens, rassemblés sous un même point de vue; il est trop abondant et trop riche. Ce luxe nuit à la simplicité, il détruit l'unité d'action, et produit plus de fracas que de mouvement tragique, plus de récits que de sentimens, plus de surprise que de terreur.

La tragédie d'Euripide n'est pas exempte de ce défaut, que les beautés de détail rachètent ou font oublier. Elle est chargée d'épisodes. Le dernier acte semble une nouvelle tragédie; c'est l'esquisse d'un sujet qui se rapproche de l'*Antigone* ou de l'*Œdipe à Colone* de Sophole. C'est un vieillard aveugle qui vient pleurer ses malheurs sur la scène, et que sa jeune fille veut suivre dans son

exil : situation semblable à celle de l'*Œdipe* de M. Ducis, qui fit, il y a deux ans, tant d'impression sur la scène Françoise, où elle parut nouvelle et hardie autant que tragique et sublime. La pièce entière est pleine de sentimens nobles et tendres ; la douce voix de la nature parle par la bouche d'Antigone et de Polynice, et contraste avec le caractère altier et dur de l'ambitieux Etéocle ; tout ce que les transports de l'amour maternel ont de touchant et de pathétique, est exprimé dans le personnage de Jocaste.

Cette pièce est intitulée *les Phéniciennes*, parce que le Chœur est composé de jeunes personnes de cette nation, qui passent à Thèbes en allant à Delphes se consacrer au service d'Apollon.

PERSONNAGES.

JOCASTE.
UN VIEILLARD.
ANTIGONE, } enfans de Jocaste.
POLYNICE, }
ETÉOCLE, }
CRÉON, frère de Jocaste.
MÉNÉCÉE, fils de Créon.
TIRÉSIAS.
ŒDIPE.
LE CHŒUR, composé de jeunes Phéniciennes.
Deux Messagers.

La scène est dans Thèbes en Béotie, devant le palais.

LES PHÉNICIENNES, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

JOCASTE, SEULE.

SOLEIL! qui sur ton char doré te fraies dans les cieux une route à travers les astres, traîné par des coursiers fougueux qui font voler sous leurs pas des

tourbillons de flammes ! Quels funestes rayons lanças-tu sur Thèbes, le jour où Cadmus quitta les rivages de la Phénicie pour aborder en ces contrées ? Il épousa Harmonie, fille de Vénus, qui donna naissance à Polydore, père de Labdacus. De celui-ci naquit Laïus, qui devint ensuite mon époux. Créon est mon frère ; mon père s'appeloit Ménécée, et Jocaste est le nom que j'ai reçu de lui. Après plusieurs années d'un mariage stérile, Laïus consulta l'oracle d'Apollon, et lui demanda * un fruit de notre union. Le dieu lui répondit : (1) « Roi des vaillans ** Thébains ! » crains de devenir père contre le gré » des dieux : si tu as un fils, ce fils te » fera périr, et ta famille nagera dans » des flots de sang. » Inutiles menaces ! dans l'égarement de l'ivresse, il me rendit mère d'un fils. Bientôt il reconnut

* Le grec exprime qu'il demanda des enfans mâles.

** Littéralement : *Habiles à monter à cheval.*

sa faute, et rappelant à sa pensée les funestes prédictions de l'oracle, il livra cet enfant à des bergers, pour l'exposer dans les prés de Junon, sur les rochers du Cithéron : ses pieds percés par un fer cruel lui firent donner le nom d'Œdipe (2). Des bergers de Polybe l'ayant rencontré l'emportèrent et le remirent à leur reine, qui allaita de son sein le fruit de mes douleurs, et fit croire à son époux qu'elle en étoit la mère. Déja mon fils avoit atteint l'âge d'homme ; et déja un tendre coton fleurissoit sur ses joues, lorsque guidé par ses propres soupçons, ou instruit par quelqu'un de l'obscurité de sa naissance, il partit pour consulter l'oracle d'Apollon sur les auteurs de sa naissance ; tandis que Laïus mon époux alloit au même temple s'informer du sort de l'enfant qu'il avoit exposé. Ils arrivèrent ensemble dans un lieu où la route de la Phocide se partage, et s'avancèrent en même temps

pour y porter leurs pas. Là, le conducteur de Laïus s'adressant à Œdipe : » Etranger, s'écria-t-il, faites place, » laissez passer le roi. » Il marche fièrement sans répondre. Les chevaux pressant ses talons, le blessent de leurs pieds ; alors..... Mais pourquoi m'étendre sur ces malheurs où je n'ai point eu part ? Le fils immole le père, s'empare de son char et le donne à Polybe. Cependant le Sphinx désoloit le pays ; mon époux n'étoit plus. Créon mon frère offrit ma main à celui qui expliqueroit l'énigme de la vierge artificieuse. Le sort voulut qu'Œdipe l'ayant devinée, obtînt le sceptre pour récompense, et devînt, sans le savoir, le mari de sa malheureuse mère, qui ignoroit elle-même que c'étoit un fils qu'elle recevoit dans son lit. J'eus deux fils de mon propre fils, Etéocle et l'illustre Polynice ; et deux filles, dont la plus jeune reçut de son père le nom d'Is-

mène : je nommai l'aînée Antigone. Œdipe ayant découvert que sa femme étoit sa mère, furieux et ne pouvant supporter l'horreur de sa situation, il se creva les yeux avec une agraffe d'or, et en fit ruisseler le sang. A peine un léger duvet a-t-il ombragé leurs joues, que mes fils ont enfermé leur père dans un lieu sûr et secret, pour effacer la mémoire de ces tristes événemens ; mais, hélas! quels artifices pourroient les faire oublier ? Il vit dans ce palais ; aigri par ses infortunes, il prononce contre ses enfans les plus horribles malédictions, et souhaite qu'ils partagent et détruisent cette maison par le tranchant de l'épée. Craignant que le ciel n'accomplisse ses imprécations s'ils demeurent ensemble, ils sont convenus que Polynice, comme le plus jeune, s'exileroit le premier volontairement de sa patrie, qu'il laisseroit le sceptre à Etéocle, et que d'année en année ils se succéderoient l'un à l'autre ;

mais dès que celui-ci s'est vu maître du trône, il a refusé d'en descendre, et il interdit à son frère le retour dans sa patrie. Polynice s'est réfugié dans Argos; et ayant épousé la fille d'Adraste, il a levé une nombreuse armée d'Argiens : maintenant il s'avance contre nos murs, et réclame le sceptre de son père et sa part à la royauté. Animée du desir de faire cesser leur querelle, j'ai engagé mon fils à venir sur la foi des traités pour parler à son frère avant d'en venir aux mains. Un messager m'annonce son arrivée. O Jupiter qui habites la brillante clarté de l'olympe! sauve-nous, et donne la paix à mes enfans! *Daigne dans ta sagesse terminer enfin mes malheurs. *Elle sort.*

* Littéralement: *Il ne faut pas, si tu es sage, que la même personne soit toujours malheureuse.*

* UN VIEILLARD, ANTIGONE.

LE VIEILLARD.

ILLUSTRE Antigone, puisque votre mère cédant à vos instances vous permet de quitter le gynecée * et de venir dans cette galerie écartée pour voir l'armée d'Argos, arrêtez un mo-

* Un officier du palais, *Pædagogus*. Cette scène est imitée d'Homère, mais les rôles y sont renversés. Le vieillard instruit comme Hélène; Antigone interroge comme Priam. La traduction que M. Bitaubé vient de publier, et qui conserve, autant qu'une traduction peut le faire, l'empreinte de l'original, mettra le lecteur françois à portée de faire la comparaison: c'est au Livre III. de l'Iliade. — Le lieu de cet entretien sur la scène est bien désigné par J. Pollux. C'étoit un endroit élevé, nommé *distégié*.

** Littéralement: *Illustre rejeton de la maison de votre père.*

*** L'appartement des femmes.

ment, que j'examine s'il ne se présente personne, afin que nous n'essuyions point de reproches, vous comme princesse, moi comme esclave ; après quoi je vous instruirai de tout ce que j'ai appris des Argiens, en portant à Polynice les conditions de la trève, et en rapportant ici sa réponse. Mais personne n'approche ; montez sur ces degrés d'un cèdre antique : découvrez-vous la campagne, le cours de l'Ismène et les eaux de Dircé ? Voyez comme l'armée ennemie est nombreuse.

ANTIGONE.

Tendez-moi la main, je vous prie, du haut des degrés ; bon vieillard, soutenez la jeune Antigone.

LE VIEILLARD.

Approchez, jeune princesse : nous arrivons à propos ; l'armée d'Argos s'ébranle et se partage sous ses différens chefs.

ANTIGONE.

*O dieux ! comme l'airain resplendit dans la campagne !

LE VIEILLARD.

Ce n'est pas en vain que Polynice est entré dans cette terre qui retentit du bruit de ses chars et de sa nombreuse cavalerie.

ANTIGONE.

A-t-on fermé les portes de la ville ? a-t-on défendu l'entrée des murs d'Amphion par des battans de bronze? (3)

LE VIEILLARD.

Ne craignez rien, tout est en sûreté. Voyez-vous ce chef qui tient le premier rang ? voulez-vous que je vous le fasse connoître ?

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier au panache blanc qui marche au devant de l'armée,

* Littéralement : *O Hécate ! vénérable fille de Latone, comme la campagne toute d'airain lance des éclairs !*

portant légérement à son bras son énorme bouclier d'airain ?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est un des chefs . . . .

ANTIGONE.

Qui est-il ? quel est le lieu de sa naissance ? ô vieillard ! apprenez-moi son nom.

LE VIEILLARD.

Mycène est sa patrie ; les marais de Lernes sont sous sa dépendance ; son nom est Hippomédon.

ANTIGONE.

O qu'il est fier ! qu'il est terrible ! Tel qu'un géant fils de la terre, son armure étoilée * lance des flammes étincelantes. Son air n'est pas celui d'un mortel.

LE VIEILLARD.

Voyez ce chef qui passe les eaux de Dircé.

* Elle portoit un argus. *v. p.*

ANTIGONE.

Je le distingue à son armure. Quel est donc ce guerrier ?

LE VIEILLARD.

Tydée, fils d'Œnée. Il porte sur * sa cuirasse les combats (4) de Calydon.

ANTIGONE.

O vieillard ! c'est donc lui qui a épousé la sœur de celle à qui Polynice est uni. Comme son armure est variée, moitié grecque et moitié barbare !

LE VIEILLARD.

Les Etoliens sont également habiles à manier le bouclier et à lancer le javelot.

ANTIGONE.

O vieillard ! comment savez-vous si bien tous ces détails ?

LE VIEILLARD.

J'ai remarqué les emblêmes de leurs boucliers lorsque j'ai porté à votre frère

* Littéralement : *Sur sa poitrine.*

les paroles du traité ; les ayant vus alors, je les reconnois à présent sous les armes.

ANTIGONE.

Quel est ce guerrier qui passe près du mausolée de Zéthus (5), dont les cheveux sont noués en boucles, qui a le regard terrible et l'air d'un jeune homme ?

LE VIEILLARD.

Qui ? ce chef ?

ANTIGONE.

Quelle multitude d'hommes armés presse ses pas et l'environne !

LE VIEILLARD.

C'est Parthénopée, le fils d'Atalante.

ANTIGONE.

Puisse la déesse * que sa mère suit au travers des montagnes, percer de ses traits ce guerrier farouche qui vient pour dévaster ma patrie !

* Diane.

LE VIEILLARD.

Ma fille, puisse le ciel entendre vos vœux ! mais la justice est pour ces guerriers : je crains que les dieux ne la défendent.

ANTIGONE.

O bon vieillard ! où est donc enfin Polynice, ce frère chéri, né sous de si malheureux auspices ?

LE VIEILLARD.

Il est à côté d'Adraste, près du tombeau des sept filles de Niobé ; le voyez-vous ?

ANTIGONE.

Je l'apperçois, mais confusément.... ce sont ses traits ; c'est son air et sa taille. — Que ne puis-je, tel qu'un nuage (6) emporté par le vent, fendre l'air de ma course rapide, voler dans les bras d'un frère, et serrer enfin dans les miens cet infortuné fugitif ! O qu'il est beau ! couvert de sa riche armure, bril-

lant de tout l'éclat des feux naissans du soleil !

LE VIEILLARD.

Il viendra dans ce palais sur la foi des traités; vous goûterez le bonheur auquel votre cœur aspire.

ANTIGONE.

O vieillard ! dites-moi qui est celui qui conduit ce char, remarquable par sa blancheur ?

LE VIEILLARD.

Princesse, c'est le devin Amphiaraüs : il est entouré des victimes qu'il doit offrir à la terre altérée de sang.

ANTIGONE.

(7) Fille du Soleil * radieux ! ô Lune dont le disque doré réfléchit une clarté brillante ! Voyez comme il conduit son char avec prudence ! comme il excite ses chevaux avec modération ! Mais où

* Littéralement : *Ceint de beauté*, orné d'une ceinture brillante, λιπαρ·ζωνων. M. Brunck lit, λιπαρεζωνε, et applique cette épithète à la lune.

est ce fier Capanée qui insultoit la ville par ses menaces?

LE VIEILLARD.

Il observe les endroits par où l'on peut entrer, et mesure des yeux les murailles.

ANTIGONE.

O Némésis! Jupiter! éclat effrayant du tonnerre! feu consumant de la foudre, réprimez son fol orgueil! Il se vante que son épée fera captives les femmes Thébaines, et qu'il les livrera en esclavage à Mycène, aux eaux que l'amant d'Amymone fit jaillir d'un coup de son trident. Auguste fille * de Jupiter, Diane aux boucles dorées! épargnez-moi cette infâme servitude.

LE VIEILLARD.

Rentrez, jeune princesse, et demeurez dans votre gynecée. Votre curiosité

* Littéralement : *Que jamais, jamais, auguste déesse aux boucles dorées, Diane, fille de Jupiter, je ne supporte cette servitude.*

est satisfaite, et je vois une troupe de femmes que le tumulte de la ville attire vers le palais. Leurs langues envenimées noircissent les actions les plus innocentes ; c'est un plaisir piquant pour elles que de se déchirer l'une l'autre.

LE CHŒUR, *seul.*

(8) J'ai ¶ quitté les bords de la mer Tyrienne pour venir sous les sommets glacés du Parnasse, me consacrer au service d'Apollon, comme les prémices des dépouilles de la Phénicie ; voguant à force de rames sur la mer Ionienne, tandis que le Zéphire, traversant d'une course rapide les eaux qui baignent les rivages de la Sicile, rassérénoit les airs de sa douce haleine.

Choisie aux lieux de ma naissance comme une offrande agréable à Phébus, j'entre dans la terre des Cadméens où regnent les descendans de Laïus, qu'unit le sang aux illustres Agénorides.

¶ Antistrophiques.

emblable aux statues d'or dont l'art nrichit nos temples, je serai consacrée u service du dieu. Déja m'attend l'onde pure de Castalie pour laver mes cheveux ; parure virginale, au culte sacré de Phébus.

O rocher brillant du Permesse ! ô feux sacrés de Bacchus, resplendissans sur le double côteau ! Et vous, ô vigne (9) merveilleuse d'où l'on voit couler chaque jour le jus délicieux de la grappe fleurie ! Antre divin du dragon ! sommets escarpés des montagnes d'où s'abaissent les regards des dieux ! Mont sacré, blanchi par les neiges ! mont de la déesse immortelle ! que ne puis-je parcourir ces vallons, placés au milieu de la terre que Phébus honore de sa présence, et célébrer sans crainte mes danses (10) religieuses loin des eaux de Dircé !

Mais déja l'impétueux Mars s'avance aux pieds des remparts, vomissant le

sang et la flamme. Ah! puissent échouer ses funestes projets ! Les douleurs de nos amis sont les nôtres : si Thèbes souffre, ma patrie souffre aussi. Hélas! c'est un même sang ; c'est la commune postérité de la fugitive * Io. Voilà, voilà la cause de mes peines.

Une épaisse nuée de boucliers étincelle autour des remparts, présage de la sanglante bataille que Mars suscite entre les fils d'Œdipe, chargés de tous les maux qu'enfantent les Furies. O Argos ! je crains la puissance, je crains les décrets des Dieux ! car la Justice n'est point offensée par le guerrier qui t'entraîne au combat pour conquérir la maison de ses pères.

* Littéralement : *Cornue.*

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.*

POLYNICE, LE CHŒUR.

POLYNICE.

QU'AISÉMENT les gardiens des portes m'en ont ouvert l'entrée pour me recevoir dans les murs ! Je crains que me tenant dans leurs rêts, ils ne me lâchent point sans répandre mon sang. Il faut porter mes regards inquiets sur tout ce qui m'environne, veiller de côté et d'autre dans la crainte de quelque surprise. La main armée de cette épée, je chercherai ma sûreté dans mon audace. ..... Holà, qui s'avance ? — Un vain bruit m'épouvante ! Tout, même aux plus vaillans, est un objet d'effroi quand

* Suivant la division de B. Heath.

on porte ses pas dans une terre ennemie. Je me fie à ma mère qui m'a engagé à venir sur la foi d'une trève, et je m'en défie tout-à-la fois. Mais je me trouve dans un lieu de sûreté. Voilà des autels, et le palais n'est pas désert..... Allons, faisons rentrer dans son fourreau le glaive homicide, et sachons qui sont ces personnes qui environnent le palais. — Etrangères, dites-moi quelle est votre patrie, et quel sujet vous amena dans la Grèce?

LE CHŒUR.

La Phénicie est ma patrie; les rois issus d'Agénor m'envoient à Phébus, comme les prémices de leurs victoires. L'illustre fils d'Œdipe se disposoit lui-même à m'envoyer au temple fameux par son oracle, pour y servir les autels d'Apollon, lorsque les Argiens sont venus mettre le siège devant la ville. Daignez m'apprendre à votre tour qui

vous êtes, et pourquoi vous entrez dans ces murs ?

POLYNICE.

Mon père est Œdipe, fils de Laïus ; Jocaste, fille de Ménécée, est ma mère ; et mon nom est Polynice.

LE CHŒUR.

Illustre rejeton du sang d'Agénor, de la famille de mes rois par qui je suis envoyée en ces lieux, souffrez que je tombe à vos pieds, et que je vous marque mon respect suivant la coutume de ma nation. Vous voilà donc enfin de retour dans votre patrie. — O vous, sa vénérable mère ! l'entendez-vous ? Venez, ouvrez la porte, accourez, quittez l'enceinte du palais, venez presser votre fils entre vos bras.

POLYNICE, LE CHŒUR, JOCASTE.

JOCASTE.

JEUNES Phéniciennes, j'entends votre voix du fond du palais, et je traîne vers vous mes pas tardifs et chancelans. — (11) O mon fils ! je te revois ; je te revois après tant d'années. Jette tes bras autour de mon cou ! que mes lèvres pressent tes joues, et que tes cheveux noirs ombragent mon sein, mêlés à mes cheveux blancs ! O mon fils ! mon fils que je n'espérois plus de pouvoir embrasser encore ! Que te dirai-je ? comment pourrai-je à mon gré jouir du plaisir de te voir et de te serrer dans mes bras ? comment t'exprimer mon amour, t'environner de mes caresses ? comment rassasier mon cœur de volupté, et donner l'essor à ma joie ? O mon cher fils !

que ton frère a repoussé de son sein, et a forcé d'abandonner la maison paternelle ! Oh ! combien tes amis ont pleuré ton absence ! combien ta patrie t'a regretté ! J'ai fait tomber mes cheveux blancs, dans la douleur que m'ont causée tes maux ! j'ai rasé ma tête comme dans le deuil ! j'ai changé mes vêtemens blancs contre ces habits sombres et lugubres ! Tandis que le malheureux vieillard déplore dans les ténèbres la discorde qui divise ses enfans et les éloigne de lui ; dans sa noire mélancolie, il veut saisir un fer meurtrier et terminer ses jours par un coup de désespoir. Il prononce en gémissant * des malédictions contre ses fils, et fait percer ses plaintes au travers de la nuit qui l'environne. Mon fils, j'apprends que tu es uni à une étrangère ; qu'une autre terre que ta patrie t'a fait connoître les douceurs de

* Ou bien : *Il gémit des malédictions qu'il a prononcées.* B, HEATH.

l'hymen et de la paternité. Quelle douleur pour ta mère ! quelle honte pour tes ancêtres ! Mère malheureuse ! je n'ai pu assister à tes noces et allumer le sacré flambeau. Les eaux de l'Ismène n'ont point servi à la pompe de ton hyménée. Thèbes, à l'entrée de ton épouse, n'a point retenti de chants d'alégresse. Jours maudits, enfantés par Mars ou par la Discorde, ou par le crime de ton père, ou par l'implacable destin qui a bouleversé la maison d'Œdipe ! c'est sur moi qu'est retombé tout le poids de ces maux.

LE CHŒUR.

Les femmes ne deviennent pas mères sans de cruelles douleurs ; aussi, quoi de plus tendre que l'amour d'une mère !

POLYNICE.

Ma mère, j'ignore si j'ai consulté la prudence en m'exposant ainsi dans une terre ennemie ; mais on ne peut jamais arracher de son cœur l'amour de la pa-

trie ; s'en vanter, c'est trahir lâchement sa pensée. Cependant la crainte des embûches que mon frère a pu me dresser, m'a fait tenir sur mes gardes, et j'ai traversé la ville l'épée à la main en observant sans cesse autour de moi. Rien ne peut me rassurer que la trève et votre parole, sur la foi de laquelle je suis entré dans les murs de ma patrie. Combien ai-je versé de larmes en revoyant après tant d'années ce palais, ces autels sacrés, ces gymnases qui ont élevé mon enfance, et ces eaux pures de Dircé ; en me voyant injustement proscrit, relégué dans une terre étrangère, où je passe mes jours (12) dans l'abattement et dans les larmes ! A l'aspect de votre douleur, je sens redoubler la mienne ; votre tête dépouillée, vos lugubres vêtemens.... ô malheureux que je suis!.. Ah ! ma mère ! que les haines qui s'élèvent dans les familles sont cruelles ! qu'elles sont difficiles à éteindre ! — Mais

dites-moi, je vous en conjure, que fait mon malheureux père ? comment supporte-t-il la cruelle privation de la lumière ? Et mes sœurs infortunées ? elles pleurent sans doute sur leur frère fugitif.

JOCASTE.

Hélas ! une divinité malfaisante s'acharne contre la race d'Œdipe, après m'avoir rendue mère contre l'ordre des dieux, et m'avoir donné pour époux ce fils malheureux auquel tu dois le jour. Mais à quoi bon ces cruels souvenirs ? Il faut supporter les décrets des dieux. — Je n'ose, mon fils, t'interroger sur des détails intéressans pour moi, de peur d'aigrir ta douleur ; je le crains, et je le desire.

POLYNICE.

Contentez votre desir, je suis prêt à répondre à vos questions ; croyez que tout ce qui peut vous plaire me sera doux.

JOCASTE.

(13) Mon fils, ton exil t'a-t-il causé de cruelles peines?

POLYNICE.

C'est un supplice dont la rigueur se sent mieux qu'elle ne s'exprime.

JOCASTE.

Quel mal si affreux éprouve un fugitif?

POLYNICE.

Le pire de tous: celui de n'oser parler librement.

JOCASTE.

N'oser dire ce que l'on pense! c'est le sort d'un esclave.

POLYNICE.

Il faut qu'il supporte la folie de ceux qui ont en main le pouvoir.

JOCASTE.

Dure nécessité, de fouler aux pieds la sagesse avec ceux qui la déshonorent!

POLYNICE.

Que, vil esclave de l'intérêt, il démente son caractère.

JOCASTE.

L'espérance, dit-on, console un fugitif.

POLYNICE.

Elle flatte et temporise.

JOCASTE.

Le temps en fait sentir la vanité.

POLYNICE.

L'espérance est un bien si doux aux malheureux!

JOCASTE.

Avant ton mariage, d'où tirois-tu ta subsistance?

POLYNICE.

Chaque jour me replongeoit dans les mêmes inquiétudes, tantôt ayant de quoi pourvoir à mes besoins, et tantôt sans ressources.

JOCASTE.

Les amis, les hôtes de ton père ne t'ont-ils pas soutenu ?

POLYNICE.

Soyez heureux.... Les amis disparoissent avec la fortune.

JOCASTE.

Enfin, n'as-tu pas joui des égards dus à ta naissance ?

POLYNICE.

* L'indigence est un mal auquel ne supplée point la noblesse.

JOCASTE.

Ah ! sans doute la patrie est le premier des biens.

POLYNICE.

Toutes les expressions sont foibles pour rendre le sentiment qui nous y attache.

* Littéralement : *C'est un mal d'être dans le besoin, La noblesse ne me nourrissoit point.*

JOCASTE.

Comment es-tu allé à Argos? quelles vues t'y ont conduit?

POLYNICE.

Apollon avoit prononcé un oracle à Adraste..

JOCASTE.

Quel oracle? explique-toi.

POLYNICE.

Un sanglier et un lion devoient être les époux de ses filles.

JOCASTE.

En quel sens cet oracle pouvoit-il te convenir?

POLYNICE.

Je me sentis entraîné par ma destinée.

JOCASTE.

Ses inspirations sont toujours sages : achève de me dire comment fut conclue cette alliance.

POLYNICE.

Il étoit nuit : je me présente à la porte du palais d'Adraste.

JOCASTE.

Cherchant un gîte comme un fugitif errant ?

POLYNICE.

C'étoit mon dessein. Bientôt arrive un autre fugitif.

JOCASTE.

Quel étoit-il, mon fils ? étoit-ce aussi un infortuné?

POLYNICE.

C'étoit Tydée, fils d'Œnée.

JOCASTE.

Pourquoi Adraste pensa-t-il à vous comparer aux bêtes sauvages ?

POLYNICE.

Parce qu'il s'éleva une querelle entre nous au sujet de nos gîtes, et que nous en vînmes aux mains.

JOCASTE.

Ainsi le fils de Talaüs vous appliqua les oracles du dieu ?

POLYNICE.

Et nous donna ses deux filles en mariage.

JOCASTE.

Mon fils, cette union fait-elle ton bonheur ?

POLYNICE.

Jusqu'ici je ne puis que m'en féliciter.

JOCASTE.

Et comment as-tu engagé cette armée à te suivre ?

POLYNICE.

En nous recevant dans sa famille, Adraste jura à Tydée et à moi qu'il nous rétabliroit tous deux dans notre patrie, et que je serois le premier à jouir de ses bienfaits. Les chefs d'Argos et de Mycène composent mon armée ; ils me rendent un service cruel, mais nécessaire. Hélas ! je porte la guerre au sein de ma patrie ; mais j'atteste ici les dieux, que je prends malgré moi les armes

contre des amis et des parens, objets de toute ma tendresse. C'est à vous, ma mère, qu'il est réservé de faire cesser nos maux : en réconciliant deux frères nés pour s'aimer, terminez mes peines, les vôtres, celles de la ville entière. C'est une ancienne maxime, (et je ne crains point de la rappeler) les richesses sont les vrais honneurs et la première puissance ; voilà ce que je cherche à la tête d'une nombreuse armée; car j'éprouve que la noblesse n'est rien sans la fortune.

LE CHŒUR.

Voici Etéocle qui s'avance pour conférer avec vous. Jocaste, c'est à vous de rapprocher vos fils par vos sages discours.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, LE CHŒUR.

ETÉOCLE.

MA mère, me voici ; je cède à votre desir : que faut-il faire ? qu'on s'explique. Au milieu de mes dispositions de défense, je m'arrête pour vous entendre. Quelles sont les propositions pour lesquelles vous m'avez engagé à accorder une trêve à Polynice, et à le recevoir dans ces murs ?

JOCASTE.

Arrête, mon fils : la promptitude est rarement d'accord avec la justice, et les discours réfléchis fondent les sages résolutions. Adoucis ce regard farouche, cet air qui ne respire que la colère. C'est un frère qui vient à toi, et non l'affreuse Gorgonne. Et toi aussi, Polynice, tourne les yeux sur ton frère, afin

qu'en rencontrant les siens tes paroles soient plus persuasives, et que tu l'écoutes avec plus de douceur. Croyez un sage conseil : deux amis irrités qui veulent se réunir, en portant leurs regards l'un sur l'autre, ne doivent s'occuper que du sujet qui les rassemble, et perdre la mémoire du passé. Parle le premier, Polynice, puisque c'est toi qui attaques ton frère à la tête d'une armée, pour venger les injustices dont tu te plains. Et puisse quelqu'un des dieux être votre juge, votre médiateur, et terminer ces funestes dissentions !

POLYNICE.

La vérité s'exprime simplement ; la justice se fie en sa force, et n'use point d'artificieux détours ; au lieu que l'injustice a besoin de fard pour cacher sa difformité. — Préférant le bien de mon frère, et mon propre intérêt, au séjour de la maison paternelle, voulant détourner l'effet des malédictions prononcées

contre nous par Œdipe, je suis sorti volontairement de ce pays, laissant le sceptre à mon frère pendant la révolution d'une année, afin d'en jouir à mon tour, et de prévenir ces haines et ces sanglantes querelles, également funestes à tous les deux. Après avoir souscrit à ce traité, et pris les dieux à témoin de ses engagemens, Etéocle aujourd'hui les viole, s'empare de la royauté et prétend m'en exclure. Qu'il me rende ma part du trône, je suis prêt à congédier mon armée; je lui céderai l'empire à son tour; ma patrie cessera d'être ravagée, et les échelles de nos guerriers n'escaladeront point ces murs. Si la justice m'est refusée, voilà les moyens qui me restent, et que je suis résolu de tenter. J'atteste ici les dieux que j'y recours avec justice, repoussé de ma patrie par une main injuste et sacrilège. Telles sont mes raisons, ma mère, exposées simplement et sans art. Je pense qu'elles

doivent paroître justes aux hommes les plus bornés comme aux plus sages.

LE CHŒUR.

Quoique étrangère aux mœurs de la Grèce, je sens la vérité et la sagesse de tout ce que vous venez de dire.

ETÉOCLE.

Si la même action sembloit sage et honnête à tous, il n'y auroit jamais de querelle douteuse parmi les hommes. (14) Mais les mêmes mots expriment des sentimens divers et opposés. Je ne veux point ici, ma mère, dissimuler les miens. * Le trône est la divinité de mon cœur. Je monterois jusqu'au ** char du soleil, je pénétrerois dans les entrailles de la terre pour obtenir ce prix glorieux. J'en jouis, je ne le céderai point à un autre. C'est une lâcheté de descendre d'un si haut rang; mais

* On pourroit traduire : *Peut-être, comme Salmonée, ambitionne-t-il l'empire des dieux.*

** *Voyez* MUSGRAVE.

quelle honte de l'abandonner à un rival armé qui vient porter le ravage dans mes états ! Quel opprobre pour Thèbes, si la crainte des armes de Mycène me faisoit céder un sceptre qui m'appartient ! Ce n'étoit pas les armes à la main qu'il falloit venir traiter ; les paroles peuvent * plus que le fer. S'il veut vivre en simple particulier, qu'il demeure, j'y consens ; mais lorsque je puis régner, je ne serai point son esclave. Qu'on m'oppose le fer et la flamme, qu'on remplisse la campagne de chevaux et de chars, je ne céderai point ma couronne. (15) Et si pour posséder un trône il faut violer la justice, la grandeur de l'objet nous élève au dessus des vertus du vulgaire.

LE CHŒUR.

Défendre avec éloquence une cause criminelle, c'est outrager la justice et l'honnêteté.

* Littéralement : *Autant.*

JOCASTE.

La vieillesse, mon fils, n'a pas tous les maux en partage : l'expérience la fait parler plus sagement que la jeunesse. Pourquoi livrer ton cœur au démon de l'ambition, la plus cruelle, la plus injuste des divinités ? Elle se glisse dans le sein des villes et des familles florissantes, et n'en sort qu'après les avoir bouleversées. Elle te trouble, elle t'égare. O mon fils ! qu'il vaut mieux chérir l'égalité qui unit les amis à leurs amis, les cités aux cités voisines, les alliés à leurs alliés ! c'est la loi de la nature ; celui qui la viole en est puni par la haine de ceux qu'il a voulu surpasser. L'égalité * a balancé les droits des hommes ; elle mesure et limite leur puissance. La sombre nuit partage le cercle de l'année avec l'astre du jour ;

* Je me suis écarté du sens littéral, que voici : *L'égalité a établi les mesures et les poids parmi les hommes, et a défini le nombre.*

ils se cèdent réciproquement l'empire, et tous deux servent les mortels. Toi seul, méprisant la loi commune, tu refuses de partager le trône avec ton frère. — Où donc est la justice ? — Enfin, la royauté, cette injustice heureuse, qu'a-t-elle de digne de tes transports et de tes recherches ? La pompe, les honneurs rendus au rang suprême ! rien de réel. Au prix de ton repos, ambitionnes-tu l'opulence ? Mais qu'est-ce que le superflu ? Le nom seul te séduit. Le nécessaire suffit au sage : les mortels ne possèdent pas leurs richesses en propre ; elles appartiennent aux dieux, qui nous en abandonnent le soin, et reprennent quand il leur plaît ces jouissances incertaines et passagères. Mais encore, si je t'offrois le choix, ou de régner, ou de sauver ta patrie, oserois-tu préférer l'empire ? Eh quoi ! si ton frère est vainqueur, si les armes d'Argos l'emportent sur celles de Thèbes, tu verras donc ta pa-

trie gémir sous le joug? tu verras l'ennemi ardent au pillage emmener captives les jeunes Thébaines ? tu entendras tes concitoyens te reprocher leur infortune, et accuser de leur ruine ton ambition détestable? — Et toi, Polynice, quel service imprudent Adraste va-t-il te rendre ? Y penses-tu bien, quand tu lèves une armée pour ravager ta patrie ? Dis, dis-moi, si tu t'en rendois le maître, (justes dieux! prévenez un tel malheur) éleverois-tu un trophée de ta victoire ? Comment, destructeur de ta patrie, oserois-tu (16) consacrer les sacrifices ? Ecrirois-tu sur les dépouilles au bord de l'Inachus : *Polynice offre ces armes aux dieux après avoir réduit en cendres sa patrie ?* O mon fils ! ne te souilles jamais d'une telle gloire. Et si la victoire se déclare pour ton frère, comment retourneras-tu dans Argos, laissant la campagne couverte de ses citoyens égorgés ? O funeste alliance ! s'écrieront leurs amis ;

fille d'Adraste, c'est ton fatal hyménée qui est la cause de tous nos maux. Ainsi de tous côtés tu vas précipiter ta ruine. O mes enfans! cédez à la raison, cédez à la nature; arrachez de vos cœurs l'affreuse ambition; frémissez des excès où elle entraîne deux rivaux obstinés.

LE CHŒUR.

O dieux! détournez ces malheurs! rendez la paix aux enfans d'Œdipe!

ETÉOCLE.

Ma mère, il ne s'agit pas d'un vain combat de paroles; le temps se perd, et votre zèle est inutile. De ma part, nul traité, si je n'ai le trône et l'empire. Epargnez-vous de longues exhortations. — Toi, sors ou meurs.

POLYNICE.

De quelle main? Où est ce mortel invulnérable pour me frapper impunément?

ÉTÉOCLE.

ETÉOCLE.

Près de toi, sous tes yeux.... Vois ce bras....

POLYNICE.

Un courage amolli par la prospérité ne sait point mépriser la vie.

ETÉOCLE.

Et cette nombreuse armée est pour combattre un lâche?

POLYNICE.

Un chef doit moins consulter l'audace que la prudence.

ETÉOCLE.

Que tu es fier de sentir qu'un traité te sauve la vie!

POLYNICE.

Pour la dernière fois, rends-moi le sceptre qui m'est dû.

ETÉOCLE.

Je ne sortirai point d'un palais dont je suis maître.

POLYNICE.

Au mépris de mes droits tu veux donc régner seul ?

ETÉOCLE.

Je le veux. Et tois, sois proscrit de cette contrée.

POLYNICE.

O saints autels de la patrie !

ETÉOCLE.

Que tu viens renverser.

POLYNICE.

Entendez mes justes plaintes.

ETÉOCLE.

Entendront-ils un traître armé contre sa patrie ?

POLYNICE.

Dieux, * protecteurs de Thèbes !

ETÉOCLE.

Ils t'ont en horreur.

* Littéralement : *Montés sur des chevaux blancs.* Castor et Pollux; ou bien, Zethus et Amphion.

POLYNICE.

On m'arrache au lieu de ma naissance.

ETÉOCLE.

Tu viens y porter le ravage.

POLYNICE.

Ton injustice m'y oblige. Dieux immortels !

ETÉOCLE.

Va dans Mycène invoquer les dieux.

POLYNICE.

Impie !

ETÉOCLE.

Mais non comme toi, ennemi de ma patrie.

POLYNICE.

Tu me dépouilles, tu me proscris.

ETÉOCLE.

Et je vais t'arracher la vie.

POLYNICE.

O mon père ! entendez ses outrages.

ETÉOCLE.

Il entend tes fureurs.

POLYNICE.

Et vous, ô ma mère!

ETÉOCLE.

Profane, ce nom sacré t'est interdit.

POLYNICE.

O ma patrie!

ETÉOCLE.

Va dans Argos invoquer le dieu du Lerne.

POLYNICE.

J'y cours; n'en doutes point. — O mère, digne de toute ma reconnoissance!

ETÉOCLE.

Pars, te dis-je.

POLYNICE.

Je pars. Mais que du moins je puisse voir mon père.

ETÉOCLE.

Cela ne se peut.

POLYNICE.

Mes jeunes sœurs.

ETÉOCLE.

Tu ne les verras point.

POLYNICE.

Chères sœurs!

ETÉOCLE.

Pourquoi les appeler, toi leur plus cruel ennemi ?

POLYNICE.

O ma mère ! adieu, vivez heureuse !

JOCASTE.

Heureuse!... hélas! mon fils, comment pourrois-je l'être ?

POLYNICE.

Ah! je ne suis plus votre fils !

JOCASTE.

De toutes parts je succombe sous l'infortune !

POLYNICE.

Je suis en butte à ses outrages.

ETÉOCLE.

N'enduré-je pas les tiens?

POLYNICE.

Où sera ta place sur les murs?

ETÉOCLE.

Pourquoi la veux-tu connoître ?

POLYNICE.

Pour m'y trouver, et t'y percer le cœur.

ETÉOCLE.

Un pareil desir me possède.

JOCASTE.

O malheureuse ! Que faites-vous, mes fils ?

ETÉOCLE.

L'événement va vous l'apprendre.

JOCASTE.

N'éviterez-vous point les furies de votre père ?

ETÉOCLE.

Périsse à jamais toute notre maison!

POLYNICE.

Qu'il me tarde de teindre cette épée dans son sang ! Ah ! j'atteste les dieux et cette terre à qui je dois la naissance, qu'on me renvoie chargé d'outrages, qu'on me chasse de ma patrie

comme un esclave, non comme un frère. O ville chérie! ne m'impute point tes calamités : voilà celui qui les cause. Malgré moi je viens t'attaquer, et malgré moi je t'abandonne. * Soleil qui nous éclaires et qu'on adore dans nos places! palais, amis, images de nos dieux, objet de nos sacrifices! recevez mes adieux. Hélas! j'ignore si je m'adresse à vous pour la dernière fois ; mais l'espérance vit dans mon cœur, et m'assure qu'avec l'aide des dieux la mort de mon rival me rendra la couronne.

ETÉOCLE.

Sors, sors, te dis-je, ô toi dont le nom (17) sinistre présagea de loin les fureurs **.

¶ LE CHŒUR.

*** Quand Cadmus quitta Tyr pour

* *Phébus agyeès* ; c. à d. *qui préside sur les rues.*

** *Polynice*, *querelleur*, voyez la note (17).

¶ Antistrophiques.

*** Ou, suivant une conjecture de M. Musgrave, *O Cadmus! viens visiter ces contrées*, &c.

venir dans ces contrées, une genisse indomptée lui servit de guide, et marqua en se reposant la place indiquée par l'oracle pour fonder la ville au milieu de ces fertiles plaines, * que la riante fontaine de Dircé arrose de ses eaux transparentes. C'est ici que l'amante de Jupiter mit au monde ce dieu, autour duquel ont vit le lierre s'élever en serpentant pour lui former une couronne, et déclarer son bonheur dès sa naissance en le couvrant de sa feuillée; c'est ce dieu que les jeunes Thébaines célèbrent par leurs danses, et les Bacchantes par leurs cris.

C'est ici que le cruel dragon de Mars faisoit une garde sévère, et veilloit sans cesse sur le courant des eaux. Cadmus, allant pour s'y purifier, accabla le monstre sous un rocher lancé d'un bras nerveux. Par les conseils

* Suivant une conjecture de M. Valkenaer, *les plaines fertiles des Aoniens.*

de la * sage fille de Jupiter, il sema ses dents dans un sillon profond, d'où l'on vit s'élever une troupe d'hommes armés de toutes pièces, que le fer rendit bientôt à la terre qui les avoit fait naître et qui fuma du sang dont ils l'arrosèrent.

(18) O divin Epaphus, fils de Jupiter et d'Io, l'aïeule de nos rois! entendez, entendez la voix d'une étrangère qui vous invoque à la manière de sa nation; venez, venez dans ces murs fondés par vos ancêtres, qu'habitèrent jadis deux illustres déesses, Proserpine reine de l'univers, et Cérès la terre nourricière; envoyez ces déesses bienfaisantes pour protéger et défendre cette contrée; car tout est facile aux dieux.

* Littéralement: *Pallas, qui n'a point de mère.*

Fin du second Acte.

ACTE III.

ETÉOCLE, CRÉON.

ETÉOCLE.

ALLEZ, et dites à Créon fils de Ménécée, que je veux avant le combat consulter avec lui sur le salut de notre maison et de la ville entière. Mais le voilà lui-même qui entre dans le palais.

CRÉON.

Je viens, seigneur, de visiter vainement les gardes et les portes de la ville de Cadmus, pressé du desir de vous voir.

ÉTÉOCLE.

Votre présence ne m'est pas moins nécessaire, Créon, depuis qu'une vaine

entrevue a fait évanouir tout espoir de réconciliation entre moi et Polynice.

CRÉON.

On dit que fier de l'alliance d'Adraste, il méprise Thèbes, et se repose sur son armée. Laissons aux dieux le soin des évènemens, il en est d'autres plus pressans dont je dois vous entretenir.

ETÉOCLE.

Quels sont-ils ? je les ignore.

CRÉON.

Un transfuge * des Argiens a passé dans notre camp.

ETÉOCLE.

Que vous a-t-il appris sur leur situation ?

CRÉON.

Que leurs nombreux bataillons vont investir nos murs.

* Littéralement : *Un prisonnier.*

ETÉOCLE.

Il faut sortir et marcher à leur rencontre.

CRÉON.

Par où ? Défiez-vous de cette jeune ardeur.

ETÉOCLE.

Par ce rempart ; et livrer le combat.

CRÉON.

Nos troupes sont peu fortes : leur armée est innombrable.

ETÉOCLE.

Je sais qu'ils sont braves en paroles.

CRÉON.

Argos parmi les Grecs jouit de quelque renom.

ETÉOCLE.

Soyez sans crainte. Dans peu je remplirai leur camp de carnage.

CRÉON.

Plaise aux dieux ! mais l'entreprise est dangereuse et difficile.

ETÉOCLE.

Non, je ne retiendrai point nos guerriers dans ces murs.

CRÉON.

La victoire est à la prudence.

ETÉOCLE.

Je dois donc, selon vous, avoir recours à quelque autre parti ?

CRÉON.

Il faut les examiner tous avant d'en hasarder aucun.

ETÉOCLE.

Dans une embuscade nocturne je pourrois fondre sur eux.

CRÉON.

Si vous manquez votre coup, espérez-vous leur échapper ?

ETÉOCLE.

La nuit rend les forces égales, et c'est l'audace qui l'emporte.

CRÉON.

Dans l'horreur des ténèbres la défaite est plus dangereuse.

ETÉOCLE.

Je les attaquerai au moment de leur repas.

CRÉON.

Vous pourrez les étonner; mais il faut vaincre.

ETÉOCLE.

L'eau de Dircé est profonde, il est vrai, et peut nous couper le retour.

CRÉON.

Tout doit céder au soin de la sûreté.

ETÉOCLE.

Si nous tombions sur les Argiens avec notre cavalerie?

CRÉON.

Leur camp est retranché derrière une enceinte de chars.

ETÉOCLE.

Que faut-il faire? dois-je ouvrir les portes à l'ennemi?

CRÉON.

Non, sans doute; il faut prendre conseil de votre prudence.

ETÉOCLE.

Dites-moi vous-même quel est l'avis le plus sage?

CRÉON.

On dit que les Argiens ont fait choix de sept guerriers.

ETÉOCLE.

Dans quel dessein?... sept guerriers sont peu redoutables.

CRÉON.

Pour commander les bataillons qui doivent s'emparer des portes.

ETÉOCLE.

Que ferons-nous? parlez, je ne puis supporter cette incertitude.

CRÉON.

Opposez-leur sept vaillans guerrriers placés à chaque porte.

ETÉOCLE.

A la tête de nos troupes, ou pour combattre seul à seul?

CRÉON.

Rangez l'armée sous leurs ordres : choisissez-les d'une valeur éprouvée.

ETÉOCLE.

J'entends ; ils défendront les murs contre l'effort des assaillans.

CRÉON.

Ils partageront le commandement de l'armée ; car un seul homme ne peut tout voir.

ETÉOCLE.

Qui doit fixer mon choix, l'audace ou la prudence ?

CRÉON.

L'une et l'autre : séparées, elles sont inutiles.

ETÉOCLE.

C'est assez. Suivant vos avis je vais choisir sept guerriers pour commander aux portes, et repousser par un effort égal les sept chefs de l'armée d'Argos. (19) Vous les nommer ici seroit perdre un temps précieux, tandis que l'ennemi

est aux portes. J'y cours moi-même signaler ma valeur. Et puissé-je, rencontrant mon frère dans la mêlée, et le combattant seul à seul, percer de ma lance l'ennemi de ma patrie! Si la fortune m'abandonne, c'est à vous que je remets le soin du mariage de ma sœur Antigone avec votre fils Hémon, dont en ces derniers momens je ratifie toutes les conditions. Ma mère est votre sœur; qu'ai-je à faire de la recommander à vos soins? pour vous-même, comme pour moi, soutenez sa vieillesse défaillante. Pour mon père, que son propre égarement a privé de la lumière, et qui veut encore nous perdre par ses malédictions, je n'en puis parler avec tendresse. Il ne me reste plus maintenant qu'à entendre le devin Tirésias. Créon, j'enverrai auprès de lui votre fils Ménécée * pour qu'il vous l'amène. Il vous parlera plus volontiers qu'à moi, de

* *Qui porte le même nom que votre père.*

qui il a sujet de se plaindre, parce que j'ai autrefois méprisé son art. Retenez surtout cet ordre qui s'adresse à vous et à tous les citoyens : si vous héritez de mon sceptre, qu'on n'enterre point Polynice dans la terre de Thèbes, et qu'on punisse de mort quiconque oseroit l'entreprendre, sans que les relations les plus chères puissent le dérober à la peine. Vous, fidèles serviteurs, apportez-moi mes armes et mon habillement de guerre ; que je coure au combat, où la justice et la victoire m'appellent. Et prions * la Prudence, des déesses la plus secourable, de sauver notre patrie.

LE CHŒUR.

¶ O Mars! Mars impitoyable! insatiable de meurtre et de sang! jamais tes cris affreux ne s'unissent aux cris des

* Ou peut-être : *La Peur, des déesses la plus utile.* C'est le sens du scholiaste. EULABEIA, *la prudence, la précaution, la piété, la religion, la peur.*

¶ Antistrophiques.

Bacchantes. Tu ne te mêles point aux danses brillantes des jeunes beautés. On ne te voit point les cheveux épars sur les épaules, accompagner du doux son de la flûte des chansons pleines de grace et de gaieté. Animant Argos contre *Thèbes, tu viens suivi de tes guerriers ** préparer une fête sombre et sanglante. Le thyrse sacré ne te remplit pas *** d'un charmant delire. Au bruit des armes et des chars, tu t'avances le long de l'Ismène, pressant tes coursiers fougueux qui blanchissent leur frein d'écume. Déja les fils de la terre **** respirent l'ardeur des combats. Leurs boucliers étincelans garantissent les murs inébranlables contre les traits des Ar-

* Littéralement: *Contre le sang de Thébé.*

** Littéralement: *Tu donnes le branle à une fête sans flûte.*

*** Littéralement: *Qui te fait tourner avec des peaux de cerfs.*

**** Littéralement: *La race des Semés*; c. à. d. des Thébains nés des dents semées en terre.

giens. L'affreuse discorde a produit tous les maux qui fondent sur les infortunés Labdacides. O divinité funeste et redoutable !

Superbe Cithéron, dont les sommets blanchis nourrissent d'antiques forêts qu'habitent les bêtes farouches, et dont Diane fait ses délices ! quand le fils de Jocaste *, rejeté de la maison paternelle, fut exposé et dévoué à la mort, devois-tu soutenir sa fatale existence ? Plût aux Dieux que le sphinx n'eût jamais visité cette terre désolée ! vierge ailée, monstre sauvage que l'enfer vomit contre Thèbes : ses chants barbares portoient au loin l'horreur et le deuil ; marchant sur quatre pieds, il s'avançoit contre les murs; saisissant les enfans de Cadmus dans ses griffes meurtrières, il les lançoit contre le ciel. La cruelle discorde embrâse de nouveau la maison d'Œdipe et la ville entière. Le crime

* *Œdipe, remarquable par des fibules d'or.*

est toujours crime; il corrompt les fruits d'un commerce impur, opprobre de leur père, et de celle qui a souillé son lit par un inceste.

O terre, rendue féconde par les dents d'un dragon nourri de bêtes farouches, armé d'une crête menaçante ! ta gloire a pénétré jusques dans ma patrie. Les dieux honorèrent de leur présence les noces (20) d'Harmonie. Les murs de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre; aux accords du luth d'Amphion s'éleva la superbe tour qui domine sur les deux fleuves, au milieu des eaux de Dircé, dont s'abreuve la verte prairie qui s'étend au devant de l'Ismène. Les rois descendans de Cadmus comptent Io parmi leurs ancêtres. Une longue suite de prospérités a porté cette ville célèbre jusqu'au faîte glissant de la victoire.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

TIRÉSIAS, CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHŒUR.

TIRÉSIAS *conduit par Manto.*

PRÉCÈDE-MOI, ma fille, * toi dont l'œil dirige mon aveugle vieillesse, comme les astres guident le nautonnier ; évite les mauvais pas, mène-moi par le chemin le plus doux, car ton père est bien foible. Recois dans tes mains pures ces sorts que j'ai pris en consultant les augures dans le siège sacré destiné à cet usage. Dis-moi, Ménécée, nous reste-t-il encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver vers ton père? car mes

* Littéralement : *L'œil de mon pied aveugle, comme l'astre aux nautonniers.*

genoux tremblans sont affoiblis d'une si longue marche, et j'aurai de la peine à la soutenir plus long-temps.

CRÉON.

Prends courage, Tirésias, te voilà chez tes amis. Soutiens-le, mon fils; un vieillard a besoin d'appui. *

TIRÉSIAS.

Ah! me voici arrivé. Eh bien, Créon, pour quel sujet m'as-tu fait presser de me rendre auprès de toi?

CRÉON.

Je vais t'en entretenir : mais auparavant, remets-toi de ta fatigue et reprends haleine.

TIRÉSIAS.

Je suis las, il est vrai; je suis arrivé hier de la terre des Erechtéides; ils

* *Un char et un vieillard ont besoin qu'on les conduise.* Ou, suivant une conjecture de M. Musgrave, *les reins et les pieds d'un vieillard ont besoin qu'on les soutienne.*

étoient en guerre contre * Eumolpe. J'ai procuré une glorieuse victoire aux descendans ** de Cécrops; et j'ai rapporté cette couronne d'or que tu vois, comme les prémices des dépouilles.

CRÉON.

Je la prends pour un augure de victoire. Car tu sais que Thèbes est en proie aux orages de la guerre, et que nous allons livrer le combat. Etéocle notre roi, qui déja est sous les armes prêt à repousser les forces de Mycène, m'a chargé d'apprendre de toi ce qu'il faut faire pour sauver la ville.

TIRÉSIAS.

Si Etéocle m'interrogeoit je me tairois, je renfermerois mes oracles; mais en ta faveur, Créon, je vais parler. C'est le fils de Laïus qui cause les mal-

* Eumolpe, roi de Thrace, a précédé de quatre générations la guerre de Thèbes; mais on l'en rapproche ici par un anachronisme permis aux poètes.

** Athéniens.

heurs

heur de Thèbes, né contre la volonté des dieux, devenu l'époux de sa mère, il a lui-même arraché ses yeux de leurs orbites ensanglantées ; et la sagesse des dieux a effrayé la Grèce par son exemple. Ses enfans ont voulu ensevelir sa honte dans l'oubli et éviter les jugemens célestes. Insensés ! en renfermant leur père, en manquant au respect qu'ils lui doivent, ils l'ont aigri contre eux : la maladie et leurs dédains lui arrachent d'affreuses imprécations. Que n'ai-je point tenté ? que n'ai-je point dit ?... je n'ai fait que m'attirer leur haine. Mais bientôt on les verra hâter leur trépas de leurs propres mains ; bientôt les cadavres des citoyens d'Argos et de Thèbes, entassés confusément, rempliront la ville de deuil et de gémissemens. Ah ! ville malheureuse ! tu seras saccagée jusques dans tes fondemens, si quelqu'un n'écoute ma voix. Cette terre ne devoit recevoir les enfans d'Œ-

dipe ni pour ses rois, ni pour ses citoyens : c'est par leur mauvais génie que la ville est bouleversée : le mal l'a emporté sur le bien. Une ressource vous est laissée ; mais... il est peu sûr d'oser la proposer, et le remède est trop amer pour ceux qui jouissent du pouvoir. Je pars : adieu. Je ne périrai pas seul ; je saurai me soumettre à ma destinée. Eh ! qu'ai-je à perdre * ?

CRÉON.

Arrête, vieillard !

TIRÉSIAS.

Cesse de me retenir.

CRÉON.

Demeure ; pourquoi fuir ?

TIRÉSIAS.

Ce n'est pas moi, c'est la fortune qui te fuit.

CRÉON.

Parle : quelle ressource reste-t-il à cette cité ?

* Ou bien, *Eh ! que ferai-je ?*

TIRÉSIAS.

Tu veux la connoître, et bientôt tu voudras l'ignorer.

CRÉON.

Ah! puis-je cesser de vouloir le salut de ma patrie?

TIRÉSIAS.

Tu le veux? tu l'exiges?

CRÉON.

Eh! vers quel autre objet pourroient tendre mes desirs?

TIRÉSIAS.

Eh bien, écoute mes oracles. Mais que je sache où est Ménécée qui a conduit ici mes pas.

CRÉON.

Il est à tes côtés.

TIRÉSIAS.

Qu'il s'écarte; il ne doit pas entendre mes paroles prophétiques.

CRÉON.

Le fils de Créon saura taire ce qu'on ne doit pas révéler.

TIRÉSIAS.

Exiges-tu que je parle en sa présence?

CRÉON.

Le salut de sa patrie l'intéresse autant que moi.

TIRÉSIAS.

Soyez attentifs à l'oracle; écoutez par quel moyen vous sauverez la ville de Cadmus. ([21]) Il faut immoler ton fils Ménécée à ta patrie, puisque tu veux la faire triompher.

CRÉON.

O vieillard! qu'as-tu dit? quelle parole est sortie de ta bouche?

TIRÉSIAS.

J'ai prononcé l'arrêt irrévocable; c'est à toi de t'y soumettre.

CRÉON.

O que d'horreur dans un mot!

TIRÉSIAS.

Pour toi; mais pour ta patrie une glorieuse délivrance.

CRÉON.

Je ne veux rien savoir, rien entendre. Que Thèbes échappe ou périsse.

TIRÉSIAS.

Ce n'est plus le même homme. Il change, il se rétracte.

CRÉON.

Va, je n'ai que faire de tes divinations.

TIRÉSIAS.

Penses-tu que ton malheur anéantisse la vérité?

CRÉON.

Oh! je t'en conjure par ces genoux que j'embrasse, par ces vénérables cheveux blancs.

TIRÉSIAS.

Pourquoi me supplier? Tes malheurs sont inévitables.

CRÉON.

Ensevelis ces oracles dans le silence: que la ville les ignore.

TIRÉSIAS.

Tu m'ordonnes l'injustice. Je ne me tairai point.

CRÉON.

Que vas-tu faire? tu veux perdre mon fils?

TIRÉSIAS.

D'autres peuvent s'en mettre en peine : mon devoir est de parler.

CRÉON.

Ah! qu'est-ce qui attire cette calamité sur ma tête et sur celle de mon fils?

TIRÉSIAS.

Ta question est naturelle ; et je vais y répondre. Il faut que ton fils arrose de son sang l'antre de ce dragon, fils de la Terre, qui veilloit sur le courant des eaux de Dircé, dont la mort a excité le courroux de Mars contre Cadmus son meurtrier. Par-là, vous mériterez que Mars combatte pour vous : cette terre demande un fruit pour les fruits

qu'elle a fait naître ; elle veut du sang pour du sang ; à ce prix, vous sera propice celle qui a fait germer dans ses sillons une moisson de guerriers couverts de leurs casques d'or ; et c'est en toi et en tes enfans que ce sang s'est transmis sans mélange, tant du côté des femmes que de celui de ton père. Les noces d'Hémon empêchent son sacrifice : il est époux, il n'est plus pur ; mais ce jeune homme est une victime dont la mort peut sauver sa patrie, rendre amer le retour d'Adraste, précipiter ses guerriers aux sombres bords, et couvrir Thèbes de gloire. Voilà ton sort : choisis de sauver ton fils ou ton pays. J'ai rempli mon office. Ma fille, reconduis-moi. O qu'insensé est le mortel qui exerce l'art dangereux des devins ! S'il annonce des choses fâcheuses, il est odieux à ceux qui le consultent : si la pitié le porte à falsifier ses oracles, il est coupable envers les dieux.

Phébus seul devroit prédire aux hommes l'avenir, Phébus qui ne craint personne.

LE CHŒUR.

Créon, tu te tais, la parole expire sur tes lévres ; ah! je n'éprouve pas un moindre saisissement.

CRÉON.

Hélas! que dirois-je? pour savoir ce que je sens, qu'est-il besoin que je l'exprime? Jamais, jamais je n'en viendrai à ce comble d'horreur, d'abandonner aux citoyens mon propre fils pour l'égorger. La tendresse paternelle est gravée dans tous les cœurs : quel père livreroit son fils à la mort? Non, je ne veux point d'une pareille gloire. Pour moi, dont la vie est dans sa maturité, je suis prêt à mourir pour ma patrie. Mon fils, avant que le bruit de cet oracle insensé se répande, vas, fuis loin de ces lieux : car bientôt les chefs et tous nos guerriers vont être instruits par le devin, qui le publiera aux portes de la

ville et à toutes les cohortes : sauve-toi, il en temps encore ; mais si tu tardes, nous sommes perdus, tu meurs.

MÉNÉCÉE.

Où fuir? en quelle ville? chez quel hôte* ?

CRÉON.

Aux lieux les plus éloignés de nos frontières.

MÉNÉCÉE.

C'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir.

CRÉON.

Traverse Delphes.

MÉNÉCÉE.

Où irai-je ensuite ?

CRÉON.

Dans la terre d'Etolie.

MÉNÉCÉE.

Et de-là où dois-je adresser mes pas?

CRÉON.

Dans la Thesprotide.

* v. p. 97, Tome I.

MÉNÉCÉE.

Aux retraites sacrées de Dodone ?

CRÉON.

Tu l'as dit.

MÉNÉCÉE.

Quelle sûreté trouverai-je ?

CRÉON.

* Un dieu vengeur.

MÉNÉCÉE.

Comment pourvoirai-je à mes besoins ?

CRÉON.

Avec l'or que je te fournirai.

MÉNÉCÉE.

Mon père, je vous obéis. (22)

CRÉON.

Va, pars.

MÉNÉCÉE.

Permettez seulement que j'aille embrasser votre sœur Jocaste, qui m'a

* C'est-à-dire, *Jupiter Dodonéen.* J'ai adopté une conjecture de Musgrave ; en suivant la leçon ordinaire, il faudroit traduire, *la fortune te conduira.*

nourri de son sein, et qui m'a tenu lieu de la mère que j'avois perdue. Après cela je ne pense plus qu'à sauver ma vie.

CRÉON.

Ah! pars incessamment: crains de te perdre par tes délais.

MÉNÉCÉE.

Citoyennes, ai-je bien su dissimuler avec mon père, et dissiper ses terreurs pour contenter mon desir? Cédant à la crainte, il veut que je parte, et que je prive ma patrie d'un bonheur qui est en ma puissance. Il faut pardonner à un vieillard; mais moi je serois sans excuse si je trahissois mon pays, la ville qui m'a donné la naissance. Sachez donc que je pars pour la sauver, pour elle je cours donner ma vie. Ah! tandis que ces guerriers, libres du joug des oracles et de la nécessité du destin, demeurent fermes sous leurs boucliers, et vont affronter la mort au pied de nos

murailles en combattant pour la patrie ; quel oprobre pour moi, si trahissant mon père, mon frère, mon pays, je fuyois comme un lâche pour conserver une vie que je traînerois dans le mépris ! Non, j'en atteste Jupiter qui règne dans les astres, et le sanguinaire Mars qui plaça sur le trône de Thèbes ces hommes sortis des dents semées dans la terre, je vais sur le haut du rempart, dans l'antre noir du dragon désigné par le devin ; là je m'immole, et je délivre ma patrie. J'y suis résolu : partons. Ma mort sera une offrande honorable à ma patrie, et y ramènera le bonheur. Ah ! si chaque citoyen employoit toutes ses forces au bien de sa patrie, et rapportoit tout à ce but commun, de moindres calamités affligeroient les cités, désormais florissantes.

¶ LE CHŒUR, *seul.*

(23) Fils de la terre et (24) d'Echidna,

¶ Antistrophiques.

monstre odieux, qui sous les traits d'une jeune fille, remplissois par tes violences la ville de Cadmus de gémissemens et de douleurs, te précipitant d'un vol rapide pour déchirer ses habitans dans tes serres cruelles : c'est ici, c'est sur les bords du Dircé que tu lancois de jeunes enfans dans les airs, au bruit de tes chants barbares : c'est ici que tu exerçois tes fureurs, et que tu répandois le deuil et le carnage. Quel dieu sanguinaire t'avoit fait naître ? Les chants lugubres des mères, les chants lugubres des jeunes filles retentissoient de toutes parts : quels cris ! quels tons plaintifs ! l'on n'entendoit de tous côtés que les accens du désespoir : mais à l'instant où le monstre saisissoit quelque citoyen, le bruit sourd des gémissemens s'élevoit comme la voix mugissante du tonnerre.

Œdipe vint enfin, envoyé par Apollon : il fit d'abord la joie de Thèbes, depuis il a fait sa douleur. Vainqueur

glorieux de l'énigme, il contracte avec sa mère une union infâme, dont la ville entière est souillée; il la fait nager dans le sang, et précipite ses fils par ses malédictions dans un exécrable combat. Nous admirons ce héros qui se dévoue pour sa patrie. Quelle douleur pour Créon! mais quelle gloire pour l'illustre ville aux sept tours, à qui sa mort va donner la victoire! Puissions-nous ainsi devenir mères! puissions-nous mettre au jour des enfans vertueux! O divine Pallas, qui écrasas le dragon sous le poids d'un rocher lancé de la main de Cadmus! c'est toi qui lui inspiras ce dessein qui a excité la colère des dieux contre Thèbes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

UN MESSAGER, LE CHŒUR, JOCASTE.

LE MESSAGER.

A QUI pourrai-je donc m'adresser? qui me répondra dans le palais? Ouvrez; qu'on appelle la reine. M'entendez-vous? Venez, venez, illustre épouse d'Œdipe! cessez vos gémissemens et vos larmes.

JOCASTE.

O mon ami! est-ce quelque sinistre catastrophe? est-ce la mort d'Etéocle que tu viens m'apprendre? C'est toi qui te tenois toujours à ses côtés, repoussant les traits des ennemis: quelle nou-

velle m'apportes-tu ? Est-il mort ? vit-il encore ? (25)

LE MESSAGER.

Il vit, calmez vos craintes.

JOCASTE.

Et comment nos murs ont-ils soutenu le choc des assiégeans ?

LE MESSAGER.

Nos murs ne sont point endommagés, la ville n'est point prise.

JOCASTE.

Ont-ils éprouvé l'impétuosité de l'armée d'Argos ?

LE MESSAGER.

Le combat vient de se livrer, Thèbes l'emporte sur Mycène.

JOCASTE.

Ah ! dis-moi encore, je t'en conjure, si tu n'as rien appris sur Polynice; car il est aussi l'objet de ma tendre sollicitude : apprends-moi s'il respire.

LE MESSAGER.

Vos deux enfans sont encore au nombre des vivans.

JOCASTE.

O que les dieux daignent te rendre la joie que tu me causes! Mais comment avez-vous pu du haut des tours repousser l'assaut des Argiens? Dis-le moi, pour que je puisse réjouir par le récit de notre délivrance, l'aveugle vieillard renfermé dans le palais.

LE MESSAGER.

Aussitôt que le fils de Créon, se dévouant au salut de sa patrie, s'est percé le sein de son épée sur le sommet des remparts, votre fils a choisi sept guerriers, et autant de bataillons, qu'il a placés aux sept portes de la ville, pour repousser les Argiens, opposant la cavalerie à la cavalerie, l'infanterie à l'infanterie, afin que si la muraille venoit à être enfoncée en quelque endroit, le secours ne fût pas éloigné.

Du haut de la citadelle nous voyons l'armée d'Argos couverte de ses boucliers blancs, qui quitte le * Telmesse : arrivée près du fossé, elle franchit d'un pas rapide l'intervalle qui la sépare des murs. Les trompettes ** sonnent la charge dans leur armée et sur nos tours. D'abord s'avance contre la porte Néitienne, guidant les rangs pressés de sa cohorte frémissante, Parthénopée, dont la mère n'aimoit que la chasse et les forêts. Son bouclier en rappelle la mémoire; on y voit Atalante perçant de ses flèches rapides le sanglier d'Etolie. Vers la porte Prétide marchoit le devin Amphiaraüs ; des victimes étoient sur son char ; il n'avoit point de devises insultantes, ses armes étoient modestes et sans figure. Le roi Hippomédon marche à la porte Ogygienne ; au milieu de son bouclier, trouvé sur le champ

* *Teumesse.*
** *Péan.*

de bataille, est la figure d'un Argus, dont les yeux innombrables se partagent entre la veille et le sommeil. Tydée commandoit la troupe à qui étoit confiée l'attaque de la porte Homolée; il avoit chargé son bouclier de la dépouille d'un lion terrible, et tenoit un flambeau dans sa main droite, semblable au Titan Prométhée, prêt à livrer la ville aux flammes. Votre fils Polynice conduit ses soldats contre la porte Crénée : son bouclier a pour emblême les rapides jumens (26) Potniades, qui se cabrent saisies de frayeur, et qui tournant autour de l'anneau par de secrets ressorts, semblent respirer la rage. Capanée, semblable à Mars en fureur, mène sa troupe à la porte Electre : son bouclier d'acier représente un géant fils de la terre, portant sur ses épaules la ville entière, arrachée avec un énorme levier, emblême de la ruine qu'il nous prépare. Adraste attaque la porte Heb-

dome *. Son bras gauche est armé d'un bouclier que couvrent cent vipères, images de l'hydre, orgueil d'Argos, qui s'élancent au milieu des murs, et enlèvent dans leur gueule les enfans de Cadmus. Tous ces objets ont frappé mes regards en portant (27) l'ordre aux chefs des cohortes. D'abord nous combattons avec l'arc et le trait, avec la fronde qui frappe de loin, avec des rochers détachés des murailles. La victoire penchoit pour nous ; tout-à-coup Tydée s'écrie, et votre fils avec lui : « Enfans de Danaüs, » attendez-vous qu'on vous taille en piè» ces? fondons aux portes tous à-la-fois, » cavaliers, ** fantassins et conducteurs » de chars. » A sa voix, nul n'est oisif. Plusieurs sont renversés la tête ensanglantée : les nôtres tombent en foule précipités du haut des murailles, et rendent l'ame en arrosant la terre altérée

* *Hebdome* signifie *septième.*

** Littéralement : *armés à la légère.*

des flots de leur sang. Le fils d'Atalante* s'élance contre la porte, tel qu'un ouragan furieux, demandant à grands cris une hache et du feu : on eût cru que sous ses efforts la ville alloit être renversée. Le fils du dieu des eaux, Péridymène contient sa rage, et lançant un rocher détaché des murailles, dont le poids fatigueroit un char, il fracasse sa tête blonde, brise la jointure des os, et fait ruisseler le sang sur ses joues de roses : sa mère, la Nymphe du Ménale, habile à décocher les traits, ne le reverra pas vivant. Etéocle, voyant que la fortune seconde ici nos vœux, va visiter les autres quartiers ; je le suis. Là, j'apperçois Tydée et ses soldats, pressés et couverts de leurs boucliers, qui font pleuvoir sur le faîte ouvert de nos tours une grêle de javelots étoliens : déja les nôtres s'ébranlent et abandonnent le haut des remparts. Comme un

* *Arcade, et non Argien.*

chasseur rappelle sa meute égarée, votre fils à l'instant les rallie et les ramène aux murs. Nous volons aux autres portes pour y ranimer le courage. Comment peindrai-je les fureurs de Capanée ? Il s'avançoit chargé d'une longue échelle qu'il soutenoit de ses deux mains, se vantant orgueilleusement que le feu sacré de Jupiter ne l'arrêteroit pas, et qu'il prendroit la ville en s'emparant de la citadelle. En proférant ces paroles superbes, il grimpe accablé de pierres, repliant son corps sous son bouclier, posant ses pieds tour-à-tour sur les marches glissantes : déja il franchissoit les créneaux des murailles ; Jupiter le frappe de sa foudre, la terre retentit au loin, et nous restons saisis de frayeur. Ses membres volent çà et là comme la pierre échappée à la fronde ; sa chevelure est emportée vers le ciel, et son sang arrose la plaine : ses pieds et ses mains tournent en tour-

billons comme la roue d'Ixion, et le tronc consumé retombe sur la terre. Adraste sent que Jupiter se déclare contre lui; il fait retirer son armée hors du fossé; et les nôtres voyant ce prodige qui leur annonce la faveur du dieu, font sortir les chevaux et les chars, et vont mêler leurs armes à celles des Argiens. Là règnent à-la-fois toutes les horreurs de la guerre; ils tombent mourans de leurs chars; les roues fracassées volent en éclats; les essieux brisés sont confusément entassés avec les monceaux de cadavres. En ce jour nous avons prévenu la chute de nos tours: * leur prospérité future est au pouvoir des dieux.

LE CHŒUR.

Il est beau de vaincre; mais si les dieux avoient permis ce qui valoit mieux

* Littéralement: *Si cette terre sera heureuse à l'avenir, c'est aux dieux qu'en est le soin.*

que la victoire, je m'estimerois heureuse.

JOCASTE.

La fortune et les dieux sont pour nous. Mes fils sont vivans, mon pays est libre. Mais il semble que Créon partage la malédiction de mon mariage et les infortunes d'Œdipe : en rendant le bonheur à sa patrie, son fils le plonge dans le désespoir. — Continue, je te prie, et m'apprends ce que mes fils ont résolu.

LE MESSAGER.

Ne m'en demandez pas davantage. Jusqu'ici tout est heureux pour vous.

JOCASTE.

Ce que tu dis m'inquiète : je veux l'éclaircir.

LE MESSAGER.

Que voulez-vous de plus ? vos fils sont vivans.

JOCASTE.

JOCASTE.

Je veux savoir si je dois long-temps être heureuse.

LE MESSAGER.

Laissez-moi, vous dis-je; pendant que vous me retenez, votre fils n'a personne qui l'accompagne.

JOCASTE.

Il est un malheur que tu caches et que tu veux ensevelir dans le silence.

LE MESSAGER.

Non, je ne troublerai point votre joie par un récit funeste.

JOCASTE.

Si tu ne fuis dans les airs, ne pense pas m'échapper.

LE MESSAGER.

Hélas! que ne permettez-vous que je me retire après cette heureuse nouvelle? pourquoi faut-il que je vous annonce des malheurs? Oui, vos fils... ô crime! ô horreur! vos fils vont combattre seuls, séparés de l'armée. Ils ont

déclaré publiquement leur dessein par un discours qui n'eût jamais dû sortir de leur bouche. Etéocle le premier, du haut de la tour, a fait faire silence, et a dit: « Illustres chefs de la Grèce, » vaillans Argiens que la guerre attire » en ces lieux, et vous peuples de Cad- » mus, ne prodiguez plus vos vies » pour Polynice et pour moi. Je com- » battrai mon frère seul à seul, et vous » ne braverez plus les dangers *; s'il » meurt de ma main, je règnerai sans » rival; si je suis vaincu, je lui cède » l'empire. Retirez-vous du combat, » retournez dans Argos, et ne cherchez » plus la mort: de notre côté, assez de » citoyens sont ici étendus sans vie. » Il dit: Polynice, s'élançant au milieu des rangs, applaudit à ce discours. Les deux armées en reconnoissent la justice, et l'on n'entend qu'un murmure d'approbation. On conclut un traité,

* *Brumoy.*

et les chefs sur le champ de bataille font serment de s'y soumettre. * Les fils d'Œdipe revêtent leurs armes d'airain. Les plus affectionnés des principaux Thébains ** arment le roi ; les chefs Argiens arment Polynice. Tous deux paroissent resplendissans ; leur visage n'est point altéré ; ils brûlent de plonger leur fer dans le sein l'un de l'autre. Leurs amis les entourent, enflamment leur audace par ces discours : » Polynice, c'est à toi d'ériger un tro-» phée *** à Jupiter, et de couvrir » Argos de gloire. « — Et à Etéocle : » Tu combats pour ta ville et pour ta » patrie : une glorieuse victoire va t'as-» surer la couronne. « C'est ainsi que des deux côtés on les excite au combat. Les devins immolent des brebis,

* Littéralement : *Les deux jeunes fils du vieil Œdipe.*

** Littéralement : *Ornoient.*

*** *Statue.*

consultent les présages du feu, et observent * avec douleur la flamme qui se partage et forme un point brillant au sommet, double augure qui annonce tout à-la-fois la défaite et la victoire.—S'il est quelque moyen d'arrêter ce combat affreux, ou dans votre prudence, ou dans les philtres et les enchantemens, hâtez-vous de les séparer; le danger est pressant, les coups sanglans vont se porter, et ce jour verra couler vos larmes sur la perte de vos deux enfans.

JOCASTE.

O ma fille! ô Antigone! accours hors du palais: ce n'est plus au milieu des danses et des plaisirs des jeunes filles que les dieux te permettent de couler tes jours. Deux vaillans guerriers, deux frères cherchent la mort; c'est à toi de les arrêter, et de te joindre à ta mère pour prévenir un fratricide.

* MUSGRAVE.

ANTIGONE, JOCASTE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

O MA mère! quel nouveau malheur vous fait pousser ces cris devant le palais?

JOCASTE.

O ma fille! tes frères ont à peine un souffle de vie.

ANTIGONE.

Que dites-vous?

JOCASTE.

Ils vont combattre seuls; les coups vont se porter.

ANTIGONE.

Grands dieux!... se peut-il?... ma mère!

JOCASTE.

Il n'est que trop vrai. — Suis-moi.

ANTIGONE.

Où?.... dois-je quitter les appartemens des jeunes filles ?

JOCASTE.

Vers l'armée.

ANTIGONE.

La pudeur me permet-elle de m'exposer à ses regards ?

JOCASTE.

Ah! ne m'oppose pas la pudeur : notre malheur en demande le sacrifice.

ANTIGONE.

Que ferai-je ?

JOCASTE.

Tu réconcilieras tes deux frères.

ANTIGONE.

Par quel moyen ?

JOCASTE.

Nous tomberons ensemble à leurs pieds.

ANTIGONE.

Conduisez-moi sur le champ de bataille : hâtons-nous.

JOCASTE.

Viens, cours, ma fille; car si nous prévenons cet affreux combat, je vis encore; mais s'ils ne sont plus, je ne leur survivrai pas.

LE CHŒUR.

¶ Hélas! hélas! je suis tremblante; mon (28) cœur se glace d'horreur. La pitié s'empare de tous mes sens à la vue de cette malheureuse mère. Lequel de ses deux enfans fera couler le sang de son frère?... O douleur! ô Jupiter! ô terre! lequel frappera une tête si étroitement unie à la sienne, dans l'ardeur des armes et du carnage. Malheureuse! ah malheureuse! lequel dois-je pleurer dans mes lugubres chants?

O terre! ô terre! bêtes féroces!... ames sanguinaires!... Ils agitent leurs lances! bientôt leurs cadavres ennemis vont nager dans le sang. Malheureux, que n'a point révolté l'idée d'un pareil

¶ Antistrophiques.

combat ! Ma voix étrangère fera retentir des gémissemens agréables aux morts ; je pousserai des cris mêlés de larmes. Le destin s'accomplit, la mort s'avance. Ce jour jugera l'avenir. O meurtre déplorable inspiré par les furies !

— Mais j'apperçois Créon qui s'avance ; ses yeux sont couverts d'un nuage. Cessons nos gémissemens pour l'entendre.

Fin du cinquième Acte.

ACTE VI.

LE CHŒUR, CRÉON, *traînant le corps de Ménécée.*

CRÉON.

HÉLAS! comment donner l'essor à ma douleur? Est-ce sur mes propres malheurs que doivent couler mes larmes, ou sur cette ville que couvre un sombre nuage et que le noir Achéron semble près d'engloutir? Mon fils est mort pour son pays; action glorieuse et cruelle! Je viens de l'antre du dragon, où lui-même il s'est immolé, et je rapporte son triste cadavre. Tout le palais retentit de cris lamentables; et moi, malheureux vieillard, je cherche Jocaste, ma sœur, affoiblie par l'âge,

pour laver ce corps, et rendre les honneurs funèbres à mon fils qui n'est plus ; car les vivans doivent honorer les morts, et rendre hommage au dieu des enfers.

LE CHŒUR.

Créon, votre sœur est sortie du palais, et sa fille Antigone l'accompagne.

CRÉON.

Où? par quelle catastrophe? Répondez-moi, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Elle a su que ses deux fils alloient se disputer le sceptre dans un combat singulier.

CRÉON.

Que dites-vous?... Hélas! le soin que j'ai pris de ces restes chéris m'a empêché d'apprendre ces tristes nouvelles.

LE CHŒUR.

Seigneur, il y a déja long-temps que

la reine est absente, et je pense que le combat qui doit décider de la vie des enfans d'Œdipe doit être terminé.

CRÉON.

O dieux! j'en vois la preuve dans l'air sombre de ce Messager.

UN MESSAGER, LE CHŒUR, CRÉON.

LE MESSAGER.

MALHEUREUX! quelle nouvelle viens-je apporter? que vais-je dire?

CRÉON.

Tout est perdu. Tes premières paroles nous montrent assez que tu n'as rien d'heureux à nous apprendre.

LE MESSAGER.

Malheureux! je ne puis trop le répéter, malheureux que je suis, d'annoncer de telles catastrophes!

CRÉON.

Quelle nouvelle infortune est donc ajoutée à toutes les autres?

LE MESSAGER.

Créon, les fils de ta sœur ne jouissent plus de la lumière du jour.

CRÉON.

Hélas! quelle douleur pour la ville et pour moi.

LE MESSAGER.

O palais d'Œdipe! La mort d'un même coup a frappé ses deux fils.

LE CHŒUR.

Murs insensibles, versez des pleurs.

CRÉON.

O douleur! ô calamité! que de maux rassemblés sur ma tête! Malheureux!

LE MESSAGER.

Ah! si tu les connoissois tous?

CRÉON.

Et qui pourroit ajouter à mes maux?

LE MESSAGER.

Ta sœur a suivi ses enfans dans la tombe.

LE CHŒUR.

Que l'air retentisse de chants lugubres ! Frappons, frappons nos têtes dans notre douleur.

CRÉON.

Malheureuse Jocaste ! quelle triste fin ! quel fruit de ton hyménée et de l'énigme du sphinx. Dis-moi, je te prie, comment s'est passé le combat des deux frères, comment se sont accomplies les imprécations d'Œdipe ?

LE MESSAGER.

Vous avez su nos succès sur les remparts ; les murs ne sont pas éloignés, vous avez dû les apprendre. Les deux fils d'Œdipe s'avançoient entre les deux armées, couverts de leurs armes d'airain, prêts à se percer l'un l'autre de leurs lances. Polynice se tourne vers Argos, et fait cette prière : « Vénérable Ju-

» non, car je t'appartiens par l'alliance » que j'ai contractée avec Adraste et » parce que j'habite le pays qui t'est » cher, donne-moi de tuer mon frère, » et de tremper dans son sang cette » main victorieuse. » * La mort d'un frère, quelle gloire honteuse ! La douleur étoit peinte sur tous les visages, et chacun se regardoit en silence. Etéocle, se tournant vers le temple de la guerrière Pallas, s'écrie : « Fille de Ju» piter, donne-moi d'enfoncer de ma » main cette lance victorieuse dans le » sein de mon frère, et de faire périr » celui qui est venu pour renverser ma » patrie. » (29) A peine la trompette guerrière a donné le signal du carnage, impétueux ils s'élancent, ils se joignent écumans de rage ; comme deux sangliers aiguisent leurs cruelles défenses, ils fondent l'un sur l'autre à

* MM. Brunck et Walkenaer suppriment ces trois vers comme interpolés.

coups de lance; ils se couvrent de leurs boucliers, et le fer retombe inutile: si l'un, pour parer un coup sûr, ose découvrir le visage, l'autre y frappe aussitôt, et le force à se garantir en portant les yeux à la visière de son bouclier, pour éviter le coup mortel. L'horreur d'un fratricide rendoit les spectateurs plus émus que les combattans; la sueur inondoit leur visage. Enfin Etéocle ayant heurté du pied contre un caillou, bronche et découvre une jambe. Polynice voit que le fer y peut atteindre, il frappe et le blesse: aussitôt toute l'armée d'Argos pousse le cri de la victoire. Mais sur le coup même, ayant laissé voir son épaule nue, Etéocle, tout blessé qu'il est, enfonce sa lance dans sa poitrine, et relève les espérances des enfans de Cadmus. Sa lance se brise: le guerrier, privé de son arme, fait un pas en arrière, et saisissant un rocher énorme, il en fracasse celle de

son ennemi. Le combat étant ainsi devenu égal, et tous deux ayant la main désarmée, ils saisissent leurs épées, et frappent à coups redoublés, se serrant et tournant autour l'un de l'autre ; l'airain résonne d'un bruit affreux. Etéocle emploie alors un stratagême Thessalien * : suspendant tout-à-coup ces efforts infructueux, il ramène le pied gauche en arrière, couvre et défend son propre corps, et avançant la jambe droite, il plonge son (30) glaive dans le ventre de son adversaire, qu'il perce d'outre en outre. Le malheureux Polynice succombe ; son corps ploie sous son propre poids, et tombe noyé dans son sang. Fier de la victoire dont il se croit assuré, son rival jette son épée et s'avance pour le dépouiller, sans songer à lui-même. Fatale sécurité ! Polynice, profitant du souffle de vie qui lui échappe, soulève à grand peine son

* *Par sa relation avec ce pays.*

épée, qu'il avoit conservée dans sa chute déplorable, et l'enfonce dans le cœur * d'Etéocle : ils mordent tous deux la poussière, et leurs corps roulés l'un sur l'autre laissent la victoire indécise.

LE CHŒUR.

O Œdipe ! je gémis sur tes malheurs. Un dieu accomplit tes funestes imprécations.

LE MESSAGER.

Ecoutez jusqu'à la fin cet affreux récit. Les deux combattans tomboient sans vie ; leur mère, leur infortunée mère se précipite avec sa fille ; elle voit ces corps sanglans : « O mes enfans ! » s'écrie-t-elle douloureusement, j'ar- » rive trop tard pour vous secourir ! » Et se jetant sur eux tour-à-tour, elle pleure ses malheureux fils, allaités de son sein ; elle pousse des cris lamentables. Leur sœur mêloit ses larmes à celles de

* Littéralement : *Foie.*

sa mère. « O soutiens de la vieillesse de » ma mère ! frères chéris ! qui aban- » donnez votre * déplorable sœur ! » Etéocle entend la voix de sa mère ; poussant avec peine un dernier soupir du fond de sa poitrine, il lui tend une main mourante, il ne peut articuler une parole ; ses yeux mouillés de larmes expriment ses tendres regrets. Polynice respiroit encore ; il a fixé sa sœur et sa malheureuse mère : « Ma mère, lui » a-t-il dit, je me meurs ; mon cœur » est pénétré de compassion pour votre » sort, pour celui de ma sœur, et pour » mon malheureux frère. Il fut mon » ennemi, mais il m'est encore cher. O » ma mère ! ô ma sœur, ayez soin de » ma sépulture : que ma patrie reçoive » ma cendre : appaisez sa colère contre » celui qui a voulu la détruire, et faites » qu'elle ne me rejette pas de son sein : » ô ma mère ! fermez mes yeux. (En

* Littéralement : *Qui trahissez mes noces.*

» disant ces mots, il prend sa main et la » porte sur ses paupières) Adieu : déja » les ténèbres m'environnent. » Au même instant tous deux exhalent leur vie infortunée. A ce spectacle d'horreur, leur mère désespérée arrache l'épée du cadavre, et la plongeant dans son propre sein, tombe entre ces corps chéris, et meurt en les serrant dans ses bras. Aussitôt une contestation s'élève entre les deux armées ; nous nous écrions que la victoire est à notre roi; les ennemis la réclament pour Polynice : la discorde règne parmi les chefs. Polynice, disent les uns, a frappé le premier coup; cette double mort, disent les autres, rend le triomphe douteux. Antigone se retire au milieu de ces débats, et l'on en vient aux mains. Les Thébains, par prudence, étoient demeurés sous les armes ; nous tombons subitement sur l'armée d'Argos qui étoit sans défense. Rien ne résiste : ses soldats se débandent, et ga-

gnent la campagne, et leur sang coule à grands flots. Après cette victoire, les uns élèvent un * trophée à Jupiter; les autres dépouillent les corps des Argiens, et font entrer les dépouilles dans l'enceinte des murs; d'autres avec Antigone traînent ici les cadavres, afin que leurs amis les arrosent de leurs larmes. Telle est l'issue de ces combats qui remplissent à-la-fois la ville de triomphe et de deuil.

* Littéralement: *Statue, trophée.*

LE CHŒUR, CRÉON, ANTIGONE, *accompagnant les cadavres d'Etéocle, de Polynice et de Jocaste.*

LE CHŒUR.

De tragiques récits ne frappent plus nos oreilles : les cadavres sont sous nos yeux ; voilà les corps de ces trois infortunés, précipités à-la-fois dans la sombre demeure.

ANTIGONE.

Que la tendre jeunesse qui est peinte sur ce visage orné de boucles flottantes, que la douce rougeur qui exprime une pudeur virginale, cédent aux transports d'une bacchante dévouée au service des morts. Que ces vains ornemens ne chargent plus ma tête; que ma robe s'ouvre, et que mes mains frappent ma poitrine

en accompagnant la pompe funèbre de mes longs gémissemens. Hélas ! ô Polynice ! ô nom de mauvais augure ! — O Thèbes ! — Querelle fatale ! .... Mais que dis-je ? ô meurtre produit par le meurtre ! ô ruine de la maison d'Œdipe ! carnage horrible ! carnage épouvantable ! Qui se joindra à mes chants lugubres ? O mes larmes ! mes larmes ! O murs de ce palais ! je traîne vers vous ces trois corps sanglans et chers, une mère et ses fils, triomphe de la furie qui renversa la maison d'Œdipe, dès l'instant qu'une pénétration funeste lui fit résoudre l'énigme obscure du farouche Sphinx qu'il précipita dans le Tartare. O mon père ! quel Grec ? quel barbare ? quel homme illustre par sa naissance ? quel mortel a été comme vous en proie à l'infortune ? O mère infortunée ! que l'oiseau gémissant, retiré dans le feuillage touffu des forêts, mêle ses chants plaintifs à mes cris lamenta-

bles, et aux pleurs que je répands sur une mère ! Seule et délaissée, je passerai ma vie dans la tristesse et dans les larmes. Auquel de ces corps chéris dois-je offrir les prémices de ma chevelure arrachée ? sera-ce sur ce sein qui ma nourri, sera-ce sur ces funestes et honteuses blessures ?... O douleurs ! — O vieillard aveugle et infortuné ! mon père ! sortez du palais ; Œdipe ! exposez à tous les yeux votre vieillesse défaillante : vous, qui après vous être condamné à d'éternelles ténèbres, traînez ici depuis long-temps une vie languissante ! entendez ma voix, ô infortuné ! soit que vous erriez dans le palais, ou que vos membres affaissés goûtent quelque repos.

ANTIGONE, CRÉON, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

MA fille, pourquoi ces larmes attendrissantes ? pourquoi me fais-tu quitter cette retraite ténébreuse où repose ma caducité, pour exposer à la lumière ce corps infirme et chancelant, cette tête aveugle et chenue, un vain fantôme de l'air, un mort, habitant des enfers, un songe qui disparoît et se dissipe dans les ténèbres ?

ANTIGONE.

Dois-je vous annoncer cette sinistre catastrophe? Vos deux fils ne sont plus, votre épouse n'est plus ; elle qui soutenoit votre démarche mal assurée, et dont les tendres soins soulageoient votre décrépitude. — O mon père ! — Ah ! dieux !

ŒDIPE.

ŒDIPE.

O douleur! ô désespoir! il ne me reste que des cris et des gémissemens. O ma fille! comment et par quel destin ces trois personnes chéries ont-elles perdu la lumière?

ANTIGONE.

Je le dis avec douleur, et non comme un reproche ou comme un outrage.... O mon père! votre mauvais génie a fondu sur vos fils, apportant le fer et la flamme et les affreux combats.

ŒDIPE.

O dieux!... hélas!...

ANTIGONE.

Vous gémissez?...

ŒDIPE.

O mes enfans!

ANTIGONE.

Que seroit-ce, si jouissant des rayons que lance le char brillant du soleil, vos yeux pouvoient contempler ces déplorables cadavres?

ŒDIPE.

Le triste sort de mes fils ne peut être douteux : mais quel coup a frappé mon épouse infortunée ?

ANTIGONE.

Exposant à tous les regards ses larmes et sa douleur, elle alloit vers ses fils comme une suppliante, espérant que l'aspect de ce sein maternel pourroit les attendrir. Arrivée à la porte Electre, sur le pré couvert de lotos, elle trouve ses enfans, qui tels que deux lions nourris dans le même antre, viennent de livrer le sanglant combat, et meurent à ses yeux de leurs blessures : froides et sanglantes victimes que Mars immole au Tartare ! Alors, arrachant le glaive qui perça l'un des cadavres, elle le plonge dans son sein, et tombe expirante sur le corps de ses enfans. O mon père ! le dieu qui nous poursuit a dans cette cruelle journée accumulé tous les maux sur notre tête.

LE CHŒUR.

Ce jour a été fatal à la maison d'Œdipe : puisse le reste de sa vie être moins malheureuse !

CRÉON.

Cessez ces lamentations ; il est temps de penser aux funérailles. Œdipe, entends ma voix ! Ton fils Etéocle m'a établi pour succéder au trône, c'est la dot qu'il a donnée à Hémon en lui accordant la main d'Antigone. Je ne puis te permettre d'habiter plus longtemps ces lieux : Tirésias a déclaré que tant que tu y demeurerois Thèbes ne sauroit prospérer. Sors de ces murs : ce n'est ni la haine ni le desir de t'outrager qui me fait parler ainsi ; mais la crainte que ton mauvais génie n'attire sur cette terre quelque nouvelle calamité.

ŒDIPE.

O destinée ! qui m'as fait naître pour l'infortune et pour la douleur ! à quel

autre mortel t'es-tu montrée plus rigoureuse ? Avant même que ma mère m'eût conçu dans son sein, un oracle annonce à Laïus que je serai le meurtrier de mon père. Malheureux ! à peine ai-je vu le jour, que celui qui me l'a donné me dévoue à la mort comme un ennemi qui doit lui arracher la vie ; et tandis que mes lèvres cherchent la mamelle de ma mère, il me livre aux bêtes sauvages pour être leur triste pâture. On me dérobe à leur fureur. O Cithéron ! qui n'as pu me détruire, puisse le noir Tartare t'engloutir dans ses profonds abîmes ! La fortune me soumet à Polybe : mon malheureux sort me fait tuer mon père et entrer dans le lit de ma mère infortunée. Père et frère de mes enfans, c'est moi qui les fais mourir en transportant sur leur tête les malédictions dont Laïus avoit chargé la mienne. Ah ! si quelqu'un des dieux ne m'eût inspiré sa fureur, au-

rois-je poussé la démence jusqu'à m'arracher les yeux de mes propres mains, jusqu'à plonger le poignard dans le sein de mes propres fils? Que vais-je devenir? Sort cruel! qui conduira mes pas dans les ténèbres? Sera-ce celle qui n'est plus? hélas! vivante elle ne m'eût pas abandonné... ou bien, ces deux fils, le ferme appui de ma vieillesse? je ne les ai plus. Mais mon âge peut-être me permettra de suffire à mes besoins? Eh! comment y suffirois-je? — O Créon! pourquoi me frapper du coup de la mort? Oui, c'est vouloir ma mort que de me chasser de cette contrée. Ne crois pas cependant, que tombant à tes pieds, comme un lâche j'embrasse tes genoux de mes mains suppliantes: dans l'excès de mon infortune, je ne démentirai * point la fierté de mon caractère.

* M. Brunck supprime ce vers, comme étant tiré de l'*Antigone* de Sophocle.

CRÉON.

Tu prends un sage parti ; et c'est en vain que tu te jetterois à mes pieds, car je ne révoquerai point ma défense. Qu'on porte ce cadavre dans le palais, et que le corps de Polynice qui est mort en combattant contre sa patrie, soit exposé sans sépulture hors des confins de cette contrée. Apprenez à tous les Thébains que quiconque osera l'inhumer ou lui rendre quelque honneur funèbre, aura la mort pour récompense ; privé de larmes et de tombeau, qu'il soit la proie des vautours. * Antigone, cessez de pleurer les morts ; respectant votre sexe et votre âge, retirez-vous dans le palais, en attendant le jour où l'hymen doit vous unir avec mon fils.

ANTIGONE.

O mon père ! dans quel abîme de

* Ou bien : *Mon infortune ne me fera point déshonorer ma naissance.*

maux sommes-nous plongés? Hélas! je pleure sur vous bien plus que sur les morts. Ah! si du moins dans vos malheurs il vous restoit quelque juste espérance! mais toutes les circonstances en sont également cruelles et accablantes. Et toi, nouveau tyran, ose ici me répondre: de quel droit chasses-tu ignominieusement mon père de sa patrie? pourquoi rends-tu tes injustes arrêts sur ce cadavre, objet de ma douleur?

CRÉON.

Ce sont les volontés d'Etéocle, et non pas les miennes.

ANTIGONE.

Volontés insensées! insensé qui peut s'y soumettre.

CRÉON.

Quoi! n'est-il pas juste d'exécuter les ordres suprêmes?

ANTIGONE.

Non, quand ils sont tyranniques, et leur publication odieuse.

CRÉON.

Osez-vous appeler injuste la sentence qui prive ce cadavre de la sépulture ?

ANTIGONE.

Quelle loi l'autorise ?

CRÉON.

Il fut l'ennemi de la ville dont il devoit être le défenseur.

ANTIGONE.

Sa fatale destinée l'a entraîné à sa perte.

CRÉON.

La privation du tombeau doit l'en punir.

ANTIGONE.

Quel est son crime ? il ne vouloit que rentrer dans ses droits.

CRÉON.

Il restera sans sépulture.

ANTIGONE.

Je l'ensevelirai : Thèbes en vain voudroit me le défendre.

CRÉON.

Vous vous ensevelirez donc avec lui.

ANTIGONE.

Il me sera glorieux de reposer dans la tombe avec l'objet de ma tendresse.

CRÉON.

Gardes, qu'on la saisisse, et qu'on l'entraîne dans le palais.

ANTIGONE.

Non, l'on ne m'arrachera point de dessus ce corps chéri.

CRÉON.

Jeune princesse, songez que ce sont les dieux qui l'ordonnent.

ANTIGONE.

Les dieux ont ordonné de ne pas outrager les morts.

CRÉON.

Que personne n'apporte de la terre autour de ce cadavre.

ANTIGONE.

Créon, au nom de ce corps chéri, de ta sœur et de ta mère.

CRÉON.

Tous vos efforts sont superflus : n'espérez pas me fléchir.

ANTIGONE.

Permets du moins que je le lave d'une eau pure.

CRÉON.

Je ne puis, et ma défense s'étend à tous les citoyens.

ANTIGONE.

Que je bande ces plaies horribles.

CRÉON.

Ce cadavre ne recevra de vous aucun honneur.

ANTIGONE.

O mon cher Polynice ! j'appliquerai du moins mes lèvres sur les tiennes.

CRÉON.

Cessez de corrompre par vos larmes le bonheur de votre hyménée.

ANTIGONE.

Barbare! penses-tu que je puisse vivante épouser ton fils?

CRÉON.

Vous-même, pensez-vous l'éviter?

ANTIGONE.

Ah! dans cette nuit funeste, j'augmenterai le nombre des Danaïdes.

CRÉON.

Ciel! quelle audace! quelle menaces orgueilleuses!

ANTIGONE.

Oui, j'en jure par ce fer, par ce glaive vengeur.

CRÉON.

Et pourquoi mettre tant d'ardeur à vous soustraire à cette alliance?

ANTIGONE.

Pour suivre dans son exil un père infortuné.

CRÉON.

Ton cœur est généreux, mais non pas exempt de folie.

ANTIGONE.

Et pour mourir avec lui.... tu sais tous mes projets.

CRÉON.

Va, je ne livrerai pas mon fils à tes fureurs. Sois bannie de cette terre.

ŒDIPE.

Ma chère fille, j'admire ta tendresse et ton zèle; mais....

ANTIGONE.

Moi, accepter sa main! moi, vous abandonner!

ŒDIPE.

Laisse-moi, vis heureuse; je saurai supporter mes maux avec patience.

ANTIGONE.

Et qui donc prendroit soin de votre aveugle caducité?

ŒDIPE.

Ma cendre reposera aux lieux fixés par la destinée.

ANTIGONE.

O Œdipe ! ô vainqueur du Sphinx ! qu'êtes-vous devenu ?

ŒDIPE.

Hélas ! il n'est plus : le jour qui fit mon bonheur a causé ma ruine.

ANTIGONE.

Ah ! c'est à moi de partager vos malheurs.

ŒDIPE.

Accompagner un père aveugle dans son exil, c'est pour une jeune fille une charge trop humiliante.

ANTIGONE.

Non, mon père, elle est honorable pour une fille vertueuse.

ŒDIPE.

Conduis-moi donc vers ces cadavres ; que je touche celui de ta mère.

ANTIGONE.

La voilà ; portez votre main sur ces restes chéris.

ŒDIPE.

O ma mère ! ô mon épouse infortunée !

ANTIGONE.

Objet de douleur et de compassion, elle est étendue sans vie : tous les maux se sont accumulés sur sa tête !

ŒDIPE.

Où est le corps d'Etéocle ? où est celui de Polynice ?

ANTIGONE.

Les voici étendus tout auprès l'un de l'autre.

ŒDIPE.

Pose ma main tremblante sur leurs visages glacés.

ANTIGONE.

Vous touchez de vos mains les corps de vos enfans.

ŒDIPE.

Chers et malheureux fils d'un trop malheureux père !

ANTIGONE.

O nom cher à mon cœur! ô doux nom de Polynice!

ŒDIPE.

Ma fille, l'oracle * s'accomplit.

ANTIGONE.

Quel est cet oracle? Dois-je me préparer à de nouvelles infortunes?

ŒDIPE.

Je mourrai dans l'exil à Athènes.

ANTIGONE.

Où dites-vous? quelle forteresse dans l'Attique osera vous recevoir et vous protéger?

ŒDIPE.

Colone, la demeure sainte du dieu dont le trident a produit le coursier fougeux. — Viens, ma fille, sers de guide à ton père aveugle, puisque tu veux être la compagne de son exil.

ANTIGONE.

Partons pour ce triste exil; ô mon

* D'Apollon.

père ! donnez-moi votre main chérie, afin que semblable au vent qui fait mouvoir le vaisseau, j'anime vos forces défaillantes.

ŒDIPE.

Je te suis, ma chère fille ; pauvre infortunée ! sois mon guide.

ANTIGONE.

Parmi toutes les jeunes Thébaines, en est-il quelqu'une dont le sort soit plus déplorable ?

ŒDIPE.

Où poserai-je mon pied chancelant ?.... Donne-moi mon bâton, ma fille.

ANTIGONE.

Ici, ici... portez ici votre pied, ô vous dont la force est comme un songe !

ŒDIPE.

O cruel exil ! ah ! quelle injuste rigueur !

ANTIGONE.

Cessez, cessez de vous plaindre. La justice ne voit pas les méchans, et laisse impunis les forfaits.

ŒDIPE.

Voilà celui qu'inspiroit une muse céleste et victorieuse, et qui seul sut expliquer l'énigme obscure du Sphinx!

ANTIGONE.

Ah! pourquoi rappeler le souvenir d'un bonheur et d'une gloire qu'ont remplacés l'exil et la misère? Accompagnée des larmes tendres de mes jeunes et chères compagnes, je fuis loin de ma terre natale, pour mener une vie errante, étrangère à mon sexe.

ŒDIPE.

O chère et généreuse fille, dont la tendresse adoucit les chagrins d'un père!

ANTIGONE.

C'est elle qui fait ma gloire. — Mal-

heureuse que je suis ! je vois mon frère outragé, ce triste cadavre rejeté de la maison paternelle, privé de la sépulture. Ah ! mon père, dussé-je expier cette action par ma mort, je veux l'ensevelir dans la terre ténébreuse.

ŒDIPE.

Va, salue tes jeunes compagnes.

ANTIGONE.

Ah ! n'ai-je pas assez de mes gémissemens ?

ŒDIPE.

Invoque les dieux aux pieds des autels.

ANTIGONE.

Les dieux sont fatigués du bruit de mes malheurs.

ŒDIPE.

Va dans le temple écarté, consacré à Bacchus sur la montagne des Ménades.

ANTIGONE.

Dois-je invoquer le dieu que j'ai si souvent célébré par mes danses religieuses sur les montagnes de Sémelé, revêtue de la peau de cerf des Bacchantes? culte inutile, et bien mal récompensé!

ŒDIPE.

Illustres citoyens de ma patrie! voyez, je suis cet Œdipe * qui expliqua jadis l'énigme fameuse, qui mérita le nom de grand, et terrassa le Sphinx sanguinaire; maintenant, couvert d'opprobre et digne de compassion, je suis chassé de ma terre natale.... Mais pourquoi ces gémissemens, pourquoi ces larmes inutiles? L'homme mortel doit se soumettre à la nécessité du destin.

* M. Brunck, d'après M. Walkenaer, supprime ces deux vers.

LE CHŒUR.

O victoire ! grande et auguste déesse ! daignez présider sur mes jours, et les ceindre d'une couronne immortelle !

Fin du sixième et dernier Acte.

NOTES
SUR
LES PHÉNICIENNES.

(1) v. 17. *Roi des vaillans Thébains.* Traduction de l'oracle rendu à Laïus, tel qu'on le trouve à la tête de cette Tragédie dans les éditions grecques :

Enfant de Labdacus ! qu'oses-tu demander ?
Ce fils qu'à tes desirs le ciel veut accorder,
Enfoncera le fer dans le sein de son père :
De Pélops exauçant l'effroyable prière,
Les dieux vengent son fils égorgé par ta main ;
Jupiter a parlé, c'est l'arrêt du destin.

(2) v. 27. *Œdipe* signifie *qui a une tumeur aux pieds.* M. Walkenaër rejette le vers qui renferme cette allusion, et ne fait en cela aucun tort au poète. M. Brunck l'efface aussi.

(3) v. 115. *Des battans de bronze*, ἔμβολα. Le Scholiaste offre deux interprétations diffé-

rentes pour ce mot; l'une des gonds, *strapheis*; l'autre, que j'ai suivie, lui fait signifier une plaque de métal nommée *ptera*, propre à recevoir le battant de la porte, et à faire croire qu'elle étoit d'airain massif. Elle se levoit à coulisse, ce qui lui fait donner ici le nom de ἔμβολον ou *piston*. On en faisoit à deux usages; quelquefois c'étoit pour renforcer la porte en cas d'attaque, comme dans cette occasion. Il y en avoit d'autres qui servoient à fermer la ville pendant la nuit, afin de s'éviter l'embarras de faire mouvoir chaque jour les portes mêmes, qui étoient ordinairement fort pesantes.

(4) v. 136. *Les combats de Calydon.* (*Mars Etolien.*) Tydée étoit fils d'Œnée, roi de Calydon, capitale de l'Etolie. L'Etolie étoit la province la plus reculée au nord-ouest de l'*Hellade* ou de la *Grèce propre*. Ptolomée place le *promontoire d'Etolie Chersonnèse* au 37° 26′ de latitude, et au 48° 30′ de longitude, suivant son premier méridien passant par l'île d'Islande. Les Grecs ont appelé *Barbares* tous ceux qui étoient hors de l'Hellade: cela suffit pour justifier l'épithète de *moitié barbare*, donnée à l'armure de Tydée. Dans les plus anciens

temps, dit un scholiaste, les Grecs ne connoissoient pas l'usage du bouclier appelé *aspis*, ni du javelot appelé *acontion*, qui étoient employés chez les nations voisines. Le bouclier appelé *spathé*, la *cuirasse*, le *casque* & la *lance* leur étoient propres. Les habitans des provinces limitrophes, comme les Etoliens, se servoient des armes des deux nations.

Le mot de *Mars Etolien* fait allusion au *sanglier de Calydon* tué par Méléagre. Tydée avoit assisté à cette chasse, non pas sans doute comme simple spectateur, car c'étoit un vaillant homme qui avoit une fois tué lui seul cinquante jeunes guerriers postés en embuscade à son retour de Thèbes, où il avoit été porter à Etéocle les propositions de son beau-frère Polynice. Etéocle l'avoit mal reçu et avoit rejeté ses offres; ce qui indigna tellement le héros, qu'il défia hardiment tous les grands de Thèbes, et le roi lui-même. Le ressentiment personnel s'unissant aux liens du sang pour enfler son courage, lui fit faire des prodiges de valeur à ce siège, où il perdit la vie.

Ἄρη Αἴτωλον pourroit se traduire par l'*armure Etolienne*, ou peut-être encore par *la valeur*.

(5) v. 147. *Le mausolée de Zéthus.* Zéthus et Amphion, fils d'Antiope et de Lycus, roi de Béotie, bâtirent Thèbes, dont Cadmus avoit jeté les premiers fondemens. Ils policèrent leurs concitoyens, et adoucirent leurs mœurs grossières par les charmes de la musique et de la poésie. On a dit qu'Amphion bâtit Thèbes au son de sa lyre.

(6) v. 167.

Quis me procellæ turbine insanæ vehens,
Volucer per auras ventus æthereas aget ?
SENEC. *Thebaïs.*

(7) v. 180. Diane étoit sœur de Phébus. Mais un poète philosophe semble peindre plus fidélement la nature, en appelant la lune fille du soleil, de qui elle emprunte sa lumière. Eschyle a suivi la même mythologie. SCHOLIASTE.

(8) v. 219. Ces jeunes Phéniciennes sont une offrande à Apollon, envoyée à Delphes par les rois descendans d'Agénor, à l'occasion d'une victoire ou de la prise de quelque ville.

La fin de cette strophe a beaucoup exercé les commentateurs. Le sens auquel je me suis attaché, qui est à peu près celui qu'adopte Walkenaer,

Walkenaer, est sujet à quelques objections ; entr'autres à celle de B. Heath, tirée de ce que l'on ne peut voguer à la rame avec le vent contraire. Je n'ose presque hasarder une conjecture que me fait naître un passage de Pline, cité par Musgrave. — Le nom de mer Ionienne étoit donné à tout l'Archipel, quoiqu'il appartînt proprement à l'entrée du golfe Adriatique. Pline nous apprend que les Grecs divisoient la *mer Ionienne* en *mer de Crète* et *mer de Sicile*. Ainsi la mer de Sicile pouvoit s'étendre jusqu'aux lieux où durent passer les Phéniciennes. Cela seroit encore plus évident, si l'on pouvoit croire qu'elles eussent doublé le Péloponnèse, et qu'elles fussent entrées dans le golfe de Lépante. Avec cette supposition, le zéphyre auroit pu leur être favorable.

L'expression d'*île Phénicienne*, pour désigner la Phénicie, ne peut-elle pas s'appliquer à Tyr, qui étoit une île ?

(9) v. 240. *O vigne merveilleuse !* Sur le sommet du Parnasse consacré à Bacchus, étoit un sep merveilleux qui produisoit chaque jour une grappe de raisin, dont on se servoit pour

faire les libations en l'honneur de ce dieu. *Scholiaste.*

(10) v. 245. ειλίσσων peut signifier *entourant de mes danses.* V. *Musgrave.* J'entends donc ce passage ainsi : ειλίσσων ορος θεας, *entourant de mes danses le mont de la déesse*, c'est-à-dire, le sommet du Parnasse qui étoit consacré à Diane et à Apollon. *Voyez le Scholiaste sur le vers* 238.

(11) v. 316.

. . . . . *Teneo longo tempore*
Petita votis ora? Te profugum solo
Patrio penates regis externi tegunt :
Te maria tot diversa : tot casus vagum
Egere : non te duxit in thalamos parens
Comitata primos : nec sua festas manus
Ornavit ædes : nec sua lætas faces
Vitta revinxit, &c. Senec. Thébaïs.

(12) v. 384. Au lieu de δι' οσων ne pourroit-on point lire διοσων, *animo deficiens*, dans l'abattement ?

Voici le sens que donne à ce passage un savant professeur, actuellement occupé d'une traduction de Sophocle, enrichie de notes, dont celle-ci, qu'il a bien voulu me commu-

quer, est extraite : δι' ὧσων ἔχειν, *habere in oculis.* ὧν ὁ δικαίως ἀπελάσεις, ξένην πολιν ναίων, δι' ὧσων ἐμὲ ἔχω δακρυρροῶν. *Quorum injuriâ extorris, peregrinam urbem incolens, imaginem semper in oculis habeo lacrymabundus.* M. Brunck adopte la correction de Musgrave, δι' ὄσων νῶμ' ἔχων δακρυρροεῖν.

(13) v. 401. Cet entretien sur l'exil n'est pas aussi épisodique qu'il le paroît. Il sert au but de Jocaste, qui est la réconciliation de ses enfans. En faisant sentir à Polynice le bonheur de rentrer dans sa patrie, elle lui fait craindre d'en devenir l'ennemi. GROTIUS.

(14) v. 515. ομοιον ισον, *Semblable, égal.* ὧν τὸ μὲν ποιότητος, τὸ ὅμοιον, τὸ δὲ ποσότητος, τὸ Ἴσον δηλαδή. *Eustat.* in Ill. 5. *L'un de ces mots a rapport à la qualité, et l'autre à la quantité.*

(15) v. 538. *Ipse autem socer (Cæsar socer Pompeii) in ore semper Græcos versus de Phœnissis habebat, quos dicam, ut potero, inconditè fortasse, sed tamen ut res possit intelligi.*

Nam si violandum est jus, regnandi gratiâ
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

Capitalis Eteocles, vel potius Euripides, qui id unum quod omnium sceleratissimum fuerat exce-

perit . . . . . Potest enim, dii immortales, cuiquam esse utile fœdissimum & teterrimum parricidium patriæ, quamvis is qui se eo obstrinxerit, ab oppressis civibus parens *nominetur.* CICER. Offic. l. III.

(16) v. 587. La consécration de la victime étoit faite par la même personne qui étoit chargée d'adresser les prières aux dieux. Les rois étoient ordinairement chargés de cette fonction, qui consistoit en trois cérémonies : χερνιβς, *l'eau lustrale ;* ἀλόχυται, *le gâteau salé ;* θριξ, *les poils coupés sur la tête de la victime et jetés au feu.* B. HEATH.

(17) v. 650. Les Grecs étoient imbus de la superstition des présages ; ce qui rendoit moins froides ces allusions fréquentes au sens des noms propres qu'on trouve dans les auteurs tragiques. On voit, dans Sophocle, *Ajax* désespéré, qui se récrie sur le rapport qu'il trouve entre son nom et une interjection douloureuse. Et dans cette pièce on trouve deux fois le nom de Polynice interprété comme un présage de sa destinée. On reprochoit à Euripide d'aimer à jouer sur les mots. Aristophane l'en a raillé. Ἔνδον ἐς Εὐριπίδης ;

Euripide est-il là dedans ? L'esclave répond : οὐκ ἔνδον, ἔνδον ἐστιν, εἰ γνώμην ἔχεις. *Il y est & il n'y est pas : comprenez-vous ? Acharn.* cité par *Walkenaer ad Hippol.*

(18) v. 704. Lybie, fille d'Epaphus, étoit mère d'Agénor, père de Cadmus. — Io, l'Isis des Egyptiens, étoit la même que Cérès. On s'adressoit au fils pour obtenir des graces de la mère. *Voyez* MUSGRAVE.

(19) v. 779. Le P. Brumoy observe que cette phrase est une ironie contre Eschyle, qui en traitant le même sujet *emploie une grande scène à la destination des sept héros qu'il oppose à ceux des ennemis, dont un officier dit encore les noms et fait le caractère, sans oublier leurs symboles qu'il décrit assez longuement.*

(20) v. 850. Les dieux et les déesses, et en particulier les Muses et les Graces, vinrent aux noces d'Harmonie et de Cadmus. *Voyez Théogn. Sent. v. 15.* Harmonie étoit fille de Mars et de Vénus. Apollodore dit expressément que tous les dieux quittèrent le ciel pour venir à son mariage.

(21) v. 942. B. Heath blâme King d'avoir

adopté cette explication, qui est celle du paraphraste grec. Il me semble, malgré le poids de cette autorité et de celle de M. Musgrave, que ce sens est nécessaire par la tournure du vers précédent; car l'oracle ne portoit pas que *Créon dût immoler Ménécée*, mais seulement que *Ménécée devoit être immolé*. C'est ce que Tirésias exprime en disant: *Si tu veux que ta patrie soit victorieuse, immole-lui donc ton fils.* En l'entendant autrement, je trouve l'oracle mal énoncé et la phrase suivante oiseuse.

(22) v. 1013. εὖ λεῖπε, &c. M. Musgrave met toute la fin de la scène dans la bouche de Ménécée. Comme il n'y est pas autorisé par les manuscrits, et qu'il me paroît peu naturel que Créon reçoive de son fils cet ordre répété de se retirer, j'ai cru devoir suivre les éditions ordinaires.

(23) v. 1047. Intermède de l'Acte V.

Strophe.

Tu es venu, tu es venu, ô *Sphinx*, ailé
enfant de la terre
Et de l'infernale Echidna!
Rapine des Cadméens!
Pleine de douleurs, pleine de gémissemens,

Vierge mêlée, monstre ennemi
Aux ailes furieuses,
Aux serres nourries de chairs crues,
Qui sur les bords du Dircé
Enlevant de jeunes enfans
Avec un chant discors
Et une furie * détestable,
Apportas, apportas à la patrie des douleurs
Sanglantes. Sanglant entre les dieux
Etoit celui qui a fait ces choses.
Les chants lugubres des mères,
Les chants lugubres des vierges
Gémissoient dans les maisons.
Un cri, un cri douloureux;
Une complainte, une complainte douloureuse
Se répétoit *** lamentablement de l'un à l'autre
Tour-à-tour dans la ville.
Au tonnerre le gémissement
Et les clameurs étoient semblables,
Lorsque la vierge ailée faisoit disparoître
De la ville quelque homme.

* Ou *pernicieuse*.

** Littéralement : *L'un après l'autre répétoit un cri*, &c.

Antistrophe.

Enfin est venu par l'ordre *du dieu* Pythien
Le malheureux Œdipe
Dans cette terre de Thèbes ;
Alors les citoyens le desiroient,
A présent il est leur douleur.
Le malheureux contracte avec sa mère des noces : tristes noces !
Etant glorieux vainqueur
Des énigmes (. . . .)
Il souille la ville ;
Il la plonge dans le sang,
Dans un combat exécrable
Précipitant ses enfans par ses malédictions.
Infortuné ! — Nous admirons, nous admirons
Celui qui va à la mort
Pour sa terre natale,
Laissant des pleurs à Créon,
Mais rendant les murs aux sept tours. *
Glorieux vainqueurs,
Puissions-nous ainsi devenir mères !
Puissions-nous être mères d'enfans vertueux !
Pallas ! qui as répandu le sang du dragon

* *De cette terre.*

A coups de pierres,
Excitant à cette action *
L'inquiète pensée de Cadmus,
D'où la calamité a assailli cette terre
Par les rapines des démons.

(24) v. 1048. *Echidna* étoit un monstre moitié femme et moitié serpent, mère de beaucoup d'autres monstres, tels que Cerbère, l'hydre de Lerne et le Sphinx.

(25) v. 1111. L'ordre de ces questions de Jocaste mérite d'être remarqué.

(26) v. 1159. Glaucus étoit fils de Sisiphe et de Mérope. Sa patrie étoit Potnie, ville de la Magnésie. Ses jumens, qu'il nourrissoit de chair humaine, le dévorèrent.

(27) v. 1175. *Synthéma*, *tessera militaris*, l'ordre, le mot du guet. Une indication, un signe pour se faire connoître afin de ne pas être tué par les siens. SCHOLIASTE. Un mot dont on se sert à la guerre pour être reconnu de ses amis. SUIDAS.

(28) Traduction vers par vers de l'Ode intermède de l'Acte VI.

* Littéralement : *Ouvrage.*

Strophe.

1 Aï, aï, aï, aï,
2 J'ai l'ame tremblante, tremblante d'horreur :
3 Au travers de ma chair
4 Pénètre la compassion, la compassion
5 Pour une malheureuse mère.
6 Deux fils, lequel donc
7 Ensanglantera lequel ?
8 O douleurs !
9 O Jupiter ! ô terre !
10 Une tête fraternelle !
11 Une vie fraternelle !
12 Au travers des boucliers et du sang.
13 Malheureuse que je suis ! malheureuse !
24 Lequel cadavre sans vie
15 Déplorerai-je par des chants lugubres ?

Antistrophe.

1 O terre ! ô terre !
2 Deux bêtes féroces ; ames sanguinaires,
3 Brandissant leurs lances,
4 Les cadavres, les cadavres ennemis
5 Seront bientôt ensanglantés.
6 Malheureux d'être animés
7 De l'ardeur d'un combat singulier,
8 D'une voix barbare
9 Je pousserai lamentablement et avec larmes

10 Un cri lugubre,
11 Agréable aux morts.
12 Déja l'événement (*la fortune*) du meurtre
est proche.
13 Ce jour jugera l'avenir.
14 Malheureux, malheureux
15 Meurtre de la part des Furies.

Le premier vers de cette Ode n'est que la répétition d'une même interjection douloureuse. Les exemples de vers pareils ne sont pas rares ; tel est celui-ci que Sophocle met dans la bouche de Philoctète :

πᾶ, πᾶ, πᾶ, πᾶ, παπαῖ.

La langue grecque offroit pour peindre chaque émotion de l'ame une variété de mots, ou plutôt de syllabes accentuées, comme φεῦ, οἰμοι, οἴοτοι, παπαῖ, &c. qu'on ne peut presque exprimer en françois que par les interjections, *ah!* & *hélas!* — Les Anglois en ont plus que nous : leurs acteurs tragiques ont aussi des inflexions plus diversifiées, des accens de douleur plus prolongés, plus soutenus, peut-être plus déchirans ; car la nature souffrante s'exprime plutôt par des cris que par des paroles.

(29) 1415. *Le son de la trompette*, &c. Il est certain qu'avant que la trompette fût connue, le feu donnoit le signal du combat. Seroit-ce dans le même but que les habitans de la Nouvelle-Guinée faisoient briller au bout d'une canne, ces feux subits sans explosion, dont parle le capitaine Cook? *Voyages rédigés par* Hawkesworth, *tom. IV. pag. 152.*

(30) v. 1451. Le mot ἔγχος est ici synonyme de ξίφος, comme l'a fort bien remarqué M. Dupuis dans ses Remarques sur l'*Antigone* de Sophocle.

Fin des Notes sur les Phéniciennes.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

SUJET
DE MÉDÉE.

JASON épouse la fille du roi de Corinthe. Médée forme le projet d'une vengeance atroce. Egée, roi d'Athènes, lui offre un asile. Elle feint de s'appaiser, et envoie à sa rivale une robe empoisonnée : la princesse se pare de ce présent fatal, et meurt en proie aux plus cruels tourmens. Son père périt avec elle. Médée égorge ses enfans, et s'enfuit avec eux dans les airs.

Ce sujet, si souvent traité, a paru à quelques gens de goût trop mêlé de merveilleux pour

réussir au théâtre. On ne trouvera point dans la pièce d'Euripide ces détails dégoûtans et ridicules d'apprêts magiques et de sortilèges, qui défigurent celle de Sénèque. La terreur y croît à chaque scène, et des beautés sans nombre dédommagent de quelques défauts dans le tissu de la pièce. Le personnage d'Egée est trop étranger au sujet: on ne s'accoutume pas à voir Médée prendre une troupe de femmes pour ses confidentes, mais on prend part à ses douleurs; ses larmes inspirent la pitié, et ses actions impriment l'effroi.

Cette tragédie fut jouée sous l'Archonte Pythodore, dans la LXXXVIIme. Olympiade, la pre-

mière année de la guerre du Péloponnèse, dans la période la plus brillante des beaux-arts. Elle remporta le prix contre celles de Sophocle et d'Euphorion.

PERSONNAGES.

LA NOURRICE de Médée.
LE GOUVERNEUR des enfans de Médée.
MÉDÉE.
LE CHŒUR, composé de Corinthiennes.
CRÉON, roi de Corinthe.
JASON.
ÉGÉE, roi d'Athènes.
Un Messager.
Les deux fils de Médée.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Créon.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

LA NOURRICE (1) *de Médée seule.*

PLUT au ciel que jamais * l'Argo (2) n'eût volé vers les rivages de la Colchide, au travers des Symplegades inhabitées ; que la hache n'eût point fait

* Vaisseau des Argonautes. *Voyez* note (2).

tomber les pins des forêts du Pélion ; que la main des héros qui ravirent * la toison d'or n'eût jamais fait mouvoir les rames ! Médée n'eût point traversé les mers pour visiter les tours d'Iolcos, le cœur frappé des traits d'un fol amour; les filles de Pélias n'auroient point égorgé leur père; Corinthe ne l'eût pas vue elle-même, avec ses fils et son époux, chercher un asile en son sein. — Elle s'attira d'abord la bienveillance de ses citoyens. On voyoit entre elle et Jason régner ce parfait accord, cette douce union qui fait le bonheur de deux tendres époux. L'amour a fait place à la haine : les nœuds les plus chers sont rompus. Trahissant ses enfans et ma maîtresse, Jason se livre à de nouvelles amours. Il épouse la ** fille de Créon qui règne sur cette contrée. Malheureuse et outragée, Médée pousse des

* *Par l'ordre de Pélias.*

** Elle s'appelloit Glamé ou Creüse.

cris perçans, et lui reproche son parjure : elle atteste sa * main, gage sacré de sa fidélité, et prend les dieux à témoin de quel retour l'on paie sa tendresse. Elle se refuse la nourriture; accablée par la douleur et consumée par les larmes, depuis qu'elle sait la perfidie de son époux, ses regards immobiles ne quittent point la terre. Semblable à un rocher, à la vague insensible de l'océan, elle écoute la consolation de ses amis. Quelquefois, détournant sa tête languissante, elle pleure sur elle-même, sur son père, son tendre père, sur sa patrie et sa maison qu'elle a trahis pour l'homme qui la déshonore, apprenant, par une cruelle expérience, ce que c'est que d'abandonner les lieux qui nous ont donné la naissance. Elle hait ses enfans; leur vue ne réjouit point son cœur : je tremble qu'elle ne forme quelque sinistre projet : c'est une ame

* *Sa main droite.*

impétueuse qui ne peut souffrir l'outrage. Je la connois et je la crains : je crains qu'elle n'enfonce un fer acéré dans son propre sein, * ou que, frappant le tyran et le nouvel époux, elle n'attire sur sa tête de plus terribles calamités. Elle est altière et violente ; on ne triomphe pas aisément de sa haine.—Mais voilà ces jeunes enfans qui ont cessé leurs jeux et qui s'avancent vers le palais, sans songer aux chagrins qui dévorent leur mère ; car les cruels soins n'affligent pas encore cet âge tendre.

* M. Brunck efface ce vers, lequel n'est, selon lui, qu'une répétition inutile du vers 382.

LE GOUVERNEUR *des enfans de Médée*, LES DEUX ENFANS, LA NOURRICE.

LE GOUVERNEUR.

ANCIENNE et fidelle esclave de ma maîtresse, pourquoi viens-tu dans ces lieux solitaires t'entretenir de sombres pensées? Comment Médée a-t-elle consenti d'être privée de ta présence?

LA NOURRICE.

O vieillard! gardien des enfans de Jason, les funestes catastrophes qui font tomber les maîtres, déchirent le cœur des serviteurs fidèles. Dans l'excès de la douleur qui m'oppresse, j'ai cédé au desir de venir ici raconter * au ciel et à la terre les infortunes de Médée.

* Coutume antique.

LE GOUVERNEUR.

Hélas ! elle n'a point encore séché ses larmes.

LA NOURRICE.

O bon vieillard ! les pleurs qui * ont coulé ne sont que le prélude de l'orage, loin que la source en soit tarie.

LE GOUVERNEUR.

O insensée ! s'il est permis de parler ainsi de ses maîtres : hélas ! elle ne voit pas les nouveaux malheurs qu'on lui prépare.

LA NOURRICE.

Quels sont-ils, ô vieillard ? daigne me les faire connoître.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis : j'ai regret aux paroles qui sont sorties de ma bouche.

* Littéralement : *Je l'admire : le mal commence, il n'est pas au milieu.*

LA

LA NOURRICE.

Au nom de * tes cheveux blancs, ne ferme point ton cœur à ta compagne d'esclavage. J'observerai, s'il le faut, un profond silence sur ce mystère.

LE GOUVERNEUR.

Je m'étois approché du lieu où se rassemblent les vieillards, et où le jeu (3) les réunit près de la fontaine sacrée de Pirène. Là, j'ai entendu quelqu'un qui disoit, sans savoir que je pouvois l'ouïr, que Créon, le roi de cette contrée, alloit chasser de ses états ces deux enfans avec leur mère. J'ignore si ce discours est véritable, et plut à dieu qu'on m'en fît voir la fausseté!

LA NOURRICE.

Eh quoi! Jason, parce qu'il n'aime plus leur mère, souffrira-t-il que l'on maltraite ses enfans?

* Littéralement: *Par ton menton*, c'est-à-dire, *par ta barbe*; formule encore usitée dans l'Orient.

LE GOUVERNEUR.

Une ancienne union cède à de nouvelles amours.

LA NOURRICE.

Ce surcroît de douleur seroit un coup mortel.

LE GOUVERNEUR.

Il n'est pas temps d'en instruire notre maîtresse : garde le silence et reste tranquille.

LA NOURRICE.

O mes enfans ! vous voyez quelle est à votre égard la conduite de votre père: il est mon maître ; je ne dirai pas qu'il périsse, mais il trahit ceux qu'il devroit aimer.

LE GOUVERNEUR.

(4) Où trouver désormais un cœur fidèle, si l'amour dans le sien étouffe la tendresse paternelle et la reconnoissance envers une chaste épouse ?

LA NOURRICE.

(5) Rentrez, jeunes enfans, soyez

tranquilles. Toi, aies soin qu'ils restent seuls et qu'ils évitent de s'offrir à la vue d'une mère irritée. J'ai vu son œil farouche se fixer sur eux, comme si elle nourrissoit quelque secret dessein ; sa rage, je le sais, ne s'appaisera qu'en exterminant. Puissent ses seuls ennemis en être les victimes !

LE GOUVERNEUR et les DEUX ENFANS, LA NOURRICE, MÉDÉE *dans l'intérieur du palais.*

MÉDÉE *dans le palais.*

MALHEUREUSE que je suis ! ô douleurs ! ô tourmens !... où pourrai-je trouver la mort ?

LA NOURRICE.

C'est elle-même, ô chers enfans ! c'est votre mère : son cœur s'émeut, j'entends bouillonner sa colère. Rentrez,

fuyez ses regards ; redoutez ses transports farouches, et les affreux accès d'un indomptable caractère. Entrez, hâtez-vous ; ce nuage de pleurs et de gémissemens précède les éclats de sa fureur. A quels excès va se porter cette ame passionnée et implacable, dévorée par les noirs chagrins !

Les enfans entrent dans le palais avec leur Gouverneur.

LA NOURRICE, MÉDÉE *dans l'intérieur du palais.*

MÉDÉE *dans le palais.*

AH ! je souffre des maux auxquels mes larmes ne peuvent suffire. Mourez, enfans maudits d'une mère désespérée ! mourez avec votre père ; que la maison entière soit anéantie !

LA NOURRICE.

Hélas! ah malheureuse! Eh quoi! vos fils partagent-ils le crime de leur père? Ah! pourquoi les haïr? O mes enfans! je tremble pour vous. Les passions des rois sont fougueuses; (6) rarement commandés et toujours obéis, ils appaisent difficilement les transports de leur colère. Il vaut mieux être accoutumé à vivre avec ses égaux (7). Puissé-je loin des grandeurs passer ma vieillesse dans une douce sécurité! O médiocrité! ton nom seul a des charmes, tu fais le bonheur des mortels! L'excès de la prospérité, loin de leur être utile, ne sert qu'à signaler, par de plus grands revers, les coups de la fortune irritée.

LA NOURRICE, MÉDÉE *dans l'intérieur du palais*, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

J'ENTENDS la voix, j'entends les cris de l'infortunée reine de Colchos. Son cœur n'est pas tranquille. Nourrice, apprenez-moi ce qui se passe; j'ai entendu des cris dans le vestibule du palais. Mon cœur partage les maux qui affligent cette maison; et tout ce que je vois me pénètre de douleur.

LA NOURRICE.

Cette maison n'est plus, elle est anéantie. L'hymen unit Jason au sang des tyrans; et Médée souveraine, retirée dans la chambre nuptiale, est consumée par la douleur, sans que les tendres consolations de l'amitié puissent adoucir ses souffrances.

MÉDÉE *dans le palais.*

Ah!... foudres du ciel, frappez ma tête. Est-ce un bien pour moi que d'exister?—Ah!... ô mort! romps ces liens; que je quitte une vie odieuse.

LE CHŒUR.

O Jupiter! ô terre! ô lumière! as-tu entendu ces cris, ces accens lamentables d'une épouse infortunée? Ce fol amour, que rien ne peut éteindre, va donc t'entraîner dans la tombe? Rétracte un prière insensée. Si de nouveaux liens enchaînent celui que l'hymen unit à toi, ne t'abandonne pas aux transports de ta rage, et laisse à Jupiter le soin de ta vengeance. Ah! cesse de te consumer dans les larmes pour un époux infidèle.

MÉDÉE *dans le palais.*

O puissante Thémis! ô vénérable Diane! voyez les maux que me fait souffrir celui qui m'est uni par les plus redoutables sermens. Epoux exécrable!

que ne puis-je dans ce palais te déchirer avec ton amante, et venger cet indigne outrage! O mon père! ô ma patrie, que j'ai honteusement abandonnée après avoir égorgé un frère!

LA NOURRICE.

L'entendez-vous? elle invoque Thémis qui accomplit les funestes imprécations, et Jupiter, dépositaire des sermens sacrés des mortels. Une légère vengeance n'appaisera pas la colère de ma maîtresse.

LE CHŒUR.

Ah! je voudrois la voir, et par des paroles consolantes m'efforcer de calmer cette formidable colère, et d'adoucir la violence de ses sentimens. Je satisferai du moins mon zèle pour une amie. Va donc, chère nourrice, engage-la à sortir du palais pour venir vers nous, et dis-lui ce que tu viens d'entendre. Hâte-toi, avant que quelque

coup funeste soit frappé dans le palais ; car chaque instant augmente sa sombre douleur.

LA NOURRICE.

J'y cours, sans me flatter de la persuader ; mais en votre faveur j'y ferai mon possible, quoique ses farouches regards, semblables à ceux d'une lionne à qui l'on veut ravir ses petits, remplissent ses serviteurs d'effroi, s'ils se hasardent à lui adresser la parole. Insensés les premiers mortels qui ornèrent les fêtes et les banquets des charmes de la mélodie, et n'inventèrent point l'art de dissiper par le chant et par les doux accords du luth harmonieux, l'infernale et sombre mélancolie, qui produit les meurtres et les calamités, par qui les maisons sont ébranlées ! Voilà les maux que les chants devroient guérir. Mais dans d'agréables repas, pourquoi ces vaines clameurs ? Le plaisir de la table n'a pas besoin de ce nouvel attrait. *Elle sort.*

LE CHŒUR, SEUL.

J'AI entendu ses cris et ses gémissemens. Ses cris perçans et douloureux maudissent un perfide époux. Elle implore la vengeance divine ; elle invoque la foi des sermens auxquels elle mit sa confiance, lorsque pour pénétrer à ces rivages lointains, elle franchit le détroit qui ferme le grand Océan (8), et traversa les mers que la nuit couvre de ses ombres. *

* Le Bosphore de Thrace.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

CITOYENNES (9) de Corinthe, je sors pour prévenir vos reproches : j'ai quitté ma patrie ; mais songez qu'il est des mortels devenus grands et respectables loin des lieux qui leur ont donné la naissance ; et d'autres qui en restant dans leurs foyers sont tombés dans l'infamie, qui est le prix de la paresse et de la lâcheté. Je sais combien sont injustes les haines que la première vue a fait naître, et qui ne sont fondées ni sur la connoissance approfondie du cœur, ni sur d'anciens outrages. Je sens aussi qu'une étrangère doit se conformer aux

sentimens de la ville où elle est reçue; et qu'un citoyen même est blâmable de se rendre par son obstination désagréable à ses concitoyens: mais le coup imprévu qui m'accable a brisé mon courage. C'en est fait, j'abandonne le soin de ma vie. O chères amies! je veux mourir. Celui de qui le cœur devoit m'être si bien connu, est devenu le plus perfide des hommes. Ah! de toutes les créatures qui sentent et qui respirent, les femmes sont les plus malheureuses; elles achètent un époux au prix de leurs richesses; elles paient celui qui les réduit en esclavage, et s'exposent au risque affreux de tomber dans les mains d'un tyran : (10) car l'honneur interdit aux femmes le divorce, et le droit de répudier leurs maris leur est ôté. Certes, celle qui s'engage dans cette carrière inconnue et qui subit ses lois nouvelles, doit posséder l'art des devins, pour savoir ce qu'elle n'a pu

apprendre par elle-même, quel est celui auquel elle doit unir sa destinée. Si la fortune a secondé nos vœux, et qu'un époux fidèle porte le joug sans impatience, notre bonheur est digne d'envie; sinon la mort. Un homme qui dans sa famille éprouve des sujets d'ennui, du moins peut en sortir; il peut dissiper le chagrin dont son ame est dévorée, par le commerce de ses amis et des personnes de son âge. Mais nous, nous ne pouvons tourner nos pensées que sur notre propre cœur. Ils disent que, retirées au sein de nos maisons, nous y menons une vie tranquille et exempte de dangers, tandis que dans les combats ils affrontent le fer et la mort. Frivole erreur! trois fois serrant mon bouclier je voudrois braver le trépas, plutôt qu'enfanter une seule. — Ce qui convient à mon triste sort ne peut convenir au vôtre. Vous avez une patrie, une maison paternelle, une vie assurée,

de chères et tendres amies ; et moi, abandonnée, proscrite, je suis outragée par l'homme qui m'a arrachée à une terre étrangère ; n'ayant ni mère, ni frère, ni parent qui me ramène au port, battue par la tempête de l'adversité. Je n'attends de vous qu'une grace : s'il s'offre à mon esprit quelque moyen, quelqu'artifice pour rendre à mon époux tous les maux qu'il m'a faits, et pour punir à-la-fois celui qui lui livre sa fille et son odieuse amante elle-même, gardez le silence. En toute autre occasion, une femme est foible et sans courage ; elle redoute les affreux combats, et ne peut soutenir la vue du fer ; mais lorsqu'un époux lui fait outrage, il n'est point d'ame plus atroce.

LE CHŒUR.

Médée, je vous promets un fidèle silence ; car c'est avec justice que vous tirerez vengeance d'un perfide époux ; et je ne m'étonne point des transports

de votre douleur. — Mais je vois Créon, le roi de Corinthe, qui s'avance, et nous apporte sans doute quelques ordres nouveaux.

CRÉON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

CRÉON.

O TOI! dont le farouche regard atteste la fureur, Médée, je te proscris de cette terre, et t'ordonne d'en sortir sans délai, avec tes deux fils : c'est moi qui t'en fais la loi, et je ne reporterai point mes pas vers le palais que je ne l'aie fait moi-même exécuter.

MÉDÉE.

Hélas! ma ruine est entière et inévitable : mes ennemis ont déployé toutes les voiles, et il ne me reste aucun asile pour me dérober à leur poursuite.

Créon, malgré la dureté avec laquelle tu me traites, j'ose encore t'interroger: pourquoi veux-tu me bannir ?

CRÉON.

Je te crains ; que servent de vains détours ! je tremble que tu ne portes à ma fille un coup funeste. Plusieurs circonstances concourent à nourrir ma frayeur. Tu es * artificieuse, tu possèdes de dangereuses connoissances, et tu es irritée par la perte d'un époux. Je sais que tu menaces de punir cet époux, et celle à qui il va s'unir, et celui qui la livre entre ses bras. Je saurai te prévenir : j'aime mieux encourir ta haine, que de périr victime de ma molle douceur.

MÉDÉE.

Ah ! que de maux me cause une funeste célébrité ! Que les pères sensés ne souhaitent pas que leurs enfans surpassent les autres en savoir et en intel-

* *Sophê*, sage, savante, rusée.

ligence. Vain honneur, qui ne sert qu'à irriter l'envie! Offrez aux esprits bornés les plus sublimes découvertes, ils les reçoivent avec dédain; et ceux que leurs talens élèvent au-dessus du vulgaire frémissent au bruit de vos louanges. Moi-même j'en ai fait la triste expérience : douée de quelque génie, je suis en butte aux traits de l'envie. Ceux qui voudroient m'égaler me haïssent; les autres me trouvent sombre et fâcheuse, et censurent mon caractère. Tu crains les effets de ma fureur : quitte une vaine frayeur, Créon; je ne m'emporte pas à cet excès d'audace de violer la majesté des rois. Et quelle injure ai-je reçue de toi? Tu as pu donner ta fille à celui dont ton cœur a fait choix; c'est mon époux seul que je hais : tout ce que tu as fait est approuvé par la sagesse. Votre bonheur n'enflamme point mon courroux. Accomplissez cet hyménée, soyez heureux; mais souffrez

que j'habite ces lieux. Outragée, je saurai me taire, et me soumettre au suprême pouvoir.

CRÉON.

Tes paroles sont douces et insinuantes ; mais je tremble qu'au fond du cœur tu ne médites quelque secret dessein. Je me fie à toi d'autant moins que tu me parois plus tranquille. Une femme dont la colère éclate est moins dangereuse que celle qui la cache sous un air si modéré. Sors promptement, et cesse de vains discours : c'est une chose résolue ; n'espère rien de tes artifices ; tu es mon ennemie, tu ne vivras point parmi nous.

MÉDÉE.

Au nom de tes genoux que j'embrasse, au nom de l'hymen de ta fille.

CRÉON.

Ne crois pas me fléchir.

MÉDÉE.

Bannir une suppliante!

CRÉON.

Ma famille m'est chère ; n'attends pas que je te la sacrifie.

MÉDÉE.

O ma patrie ! ô comme en cet instant mon cœur est plein de ton souvenir !

CRÉON.

J'aime aussi ma patrie, et de plus je suis père.

MÉDÉE.

Amour ! funeste amour !

CRÉON.

Accuse ton malheureux sort.

MÉDÉE.

(11) O Jupiter ! que l'auteur de mes infortunes ne se dérobe pas à tes regards.

CRÉON.

Porte loin d'ici tes imprécations insensées ; délivre-moi de ta présence.

MÉDÉE.

Si ma présence vous afflige, mon cœur est-il exempt de peines?

CRÉON.

Obéis, ou je saurai t'y contraindre.

MÉDÉE.

Créon, au nom des dieux....

CRÉON.

Pars sans délai.

MÉDÉE.

Je fuis : l'objet de ma prière n'est pas d'obtenir l'asile que tu me refuses.

CRÉON.

Pourquoi donc résister à mes ordres et ne pas quitter cette terre ?

MÉDÉE.

Accorde du moins un jour à une infortunée pour choisir le lieu de son exil, et pourvoir au sort de ces enfans abandonnés de leur père. Vois-les d'un œil de pitié ; qu'ils émeuvent tes entrailles paternelles : c'est pour eux que je sollicite un mouvement de ta bien-

veillance. Ce n'est pas mon exil qui est la cause de mon chagrin ; ce sont les maux de mes enfans qui font couler mes larmes.

CRÉON.

Hélas ! mon cœur n'est pas celui d'un tyran ; entraîné malgré moi vers l'indulgence et la foiblesse, il ne peut résister aux pleurs d'une mère désolée. Je cède donc à ta prière ; mais si demain l'astre du jour, en éclairant cette terre de ses rayons, te trouve encore dans son enceinte, ta mort est inévitable. Demeure ; un seul jour ne peut suffire à ta vengeance. *Il sort.*

MÉDÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

INFORTUNÉE! ô douleur! — Où adresser vos pas? Quelle maison, quel ami, quelle terre hospitalière vous recevra dans votre exil ? Malheureuse Médée, abandonnée par les dieux à la fureur des flots dans un océan sans rivage!

MÉDÉE.

De tous côtés le sort me persécute, il est vrai; mais ne croyez pas que je supporte en lâche ses coups. Il est des supplices réservés aux nouveaux époux, et à ceux qui ont formé ces détestables nœuds. Si Médée ne nourrissoit en son cœur l'espoir de la vengeance, pensez-vous qu'elle se fût abaissée jusqu'a flatter son ennemi ? pensez-vous qu'elle lui eût adressé la pa-

role, qu'elle l'eût touché d'une main suppliante ? Monarque insensé ! il pouvoit prévenir mes desseins par l'exil, et il m'accorde un jour ! Dans ce jour j'abattrai mes trois ennemis, le père, la fille et l'époux. Parmi les différens moyens qui s'offrent à ma vengeance, chères amies, lequel dois-je préférer ? embrâserai-je le palais nuptial ? me glisserai-je auprès du lit des deux époux ? enfoncerai-je dans leur cœur un fer acéré ? ... Mais, si j'étois surprise avant d'avoir exécuté, mes ennemis jouiroient de mon supplice. ... Le plus sûr est d'avoir recours aux arts dans lesquels je fus nourrie : le poison servira mieux ma fureur. — C'en est fait ; ils périssent. Je suis vengée. ... Mais, quelle ville voudra me recevoir ? dans quelle terre, auprès de quel ami, de quel hôte trouverai-je un asile sûr et inviolable ? — Cherchons encore quelques instans, et voyons s'il n'est point un moyen de

frapper le coup en secret, et de pourvoir à ma sûreté. Mais, si tel est l'ordre de l'implacable destinée qu'il faille les attaquer à force ouverte, armer ma main du fer, et succomber en faisant périr ceux que poursuit ma haine, je n'écoute que mon audace : oui, j'en jure par Hécate, ma souveraine et ma compagne, qui préside à tous mes travaux, que je révère entre les immortelles, et qui habite l'intérieur de mes foyers; aucun d'entre eux ne pourra se vanter d'avoir impunément déchiré ce triste cœur. J'ensanglanterai la couche nuptiale, et je leur ferai goûter l'amertume de mon exil. — Courage, Médée, rassemble toutes les forces de ton art, invente de nouveaux artifices, fais éclater de nouvelles horreurs, donne l'essor à ton courage. Supporterois-tu tant d'outrages? Fille du soleil! seras-tu le jouet de la race de *Sisyphe

* Créon, roi de Corinthe, étoit fils du brigand Sisyphe.

et

et de l'épouse de Jason? Ta science te trahiroit-elle? ton sexe foible et impuissant pour le bien, manqua-t-il jamais de pernicieux artifices?

LE CHŒUR, SEUL.

¶ LES fleuves remontent vers leur source, la justice est anéantie, l'ordre établi par les dieux est troublé, la nature est bouleversée : la perfidie est l'apanage des hommes; et la renommée s'empresse de rendre hommage à notre sexe : les femmes vont être couvertes de gloire; leur honneur ne sera plus flétri par des propos injurieux.

Les Muses ne chanteront plus nos infidélités. Ah! si Phébus nous eût enseigné les savans accords de la lyre, les hommes n'auroient pas été épargnés

¶ Antistrophiques.

dans nos chants : nous n'eussions pas plus qu'eux manqué de sujets de reproches.

Dans quel transport de délire as-tu quitté la maison paternelle, et franchi les rochers qui ferment l'entrée des mers, pour habiter une terre étrangère, où tu te vois abandonnée par un perfide époux, bannie et déshonorée?

La foi sacrée des sermens n'est plus respectée; la pudeur outragée a pris son vol vers les cieux. Et toi, infortunée! tu n'as plus de père pour te tendre les bras, pour t'accueillir dans la tempête, lorsqu'il faut céder ton lit à une orgueilleuse rivale!

Fin du second Acte.

ACTE III.

JASON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

JASON.

PLUS d'une fois j'ai été témoin des funestes effets de l'aveugle colère. J'en vois en vous un triste et nouvel exemple. Vous pouviez habiter ce palais ; il suffisoit de supporter avec douceur les ordres de vos maîtres : des propos insensés vous font bannir. Je ne vous fais point un reproche de répéter sans cesse que Jason est un perfide ; mais vous avez prononcé contre le trône des paroles téméraires, et vous devez vous estimer heureuse que l'exil en soit la seule punition. J'ai fait mon possible

pour le prévenir, et pour adoucir l'esprit d'un monarque irrité; mais vous n'avez point cessé vos injures et vos imprudentes menaces : vous en voyez enfin l'effet. Ne croyez pas cependant que je sois las de vous servir : je veux pourvoir à vos besoins et à ceux de nos enfans dans la détresse d'un long exil. Quoique je sois l'objet de votre haine, je ne puis vouloir du mal à celle qui fut mon épouse.

MÉDÉE.

O le plus méchant des hommes ! oui, ta lâcheté autorise tous mes outrages. (12) Va, tu m'es en horreur, tu es en horreur aux dieux et aux hommes. Ce n'est pas audace et courage d'oser envisager en face une épouse qu'on a trahie; c'est le comble de l'impudence, et le dernier trait d'un lâche caractère. Mais je rends grace aux dieux qui t'amènent en ma présence pour (13) soulager mon cœur en t'accablant de

reproches. Ingrat, que j'ai sauvé de la mort, j'en atteste ici tous les Grecs qui montèrent l'Argo avec toi, lorsque tu fus envoyé pour soumettre au joug les taureaux indomptés, soufflant la flamme par leurs narines, et pour semer la fatale moisson ; un dragon veilloit auprès de la toison d'or, qu'il entouroit de mille replis tortueux, et t'en défendoit l'approche : je le tuai, et tu dus à ma tendresse la lumière dont tu jouis. Ensuite j'abandonnai mon père et la maison qui m'a vu naître ; trop imprudente et trop crédule, je te suivis dans Iolcos ; je fis périr Pélias de la mort la plus cruelle, par la main de ses propres filles, pour te délivrer de tes craintes. Voilà, perfide, voilà ce que j'ai fait pour toi, pour toi qui me trahis, qui préfères une indigne rivale à la mère de tes enfans ! Ah ! si notre hymen eût été stérile, j'aurois pu pardonner de nouvelles amours. Quand tu foules aux pieds

les sermens, parjure, penses-tu que les dieux n'ont plus l'empire de l'univers, ou que les antiques lois émanées de leur sagesse, ne subsistent plus parmi les mortels? J'atteste ici les dieux que tu prenois à témoin en embrassant mes genoux, en serrant ma main dans la tienne; ils voient le traitement que j'éprouve de ta perfidie, ils savent si j'ai dû m'y attendre. Mais je veux pour un moment suspendre un juste courroux; je veux, pour te confondre, interroger ici ta conscience, et dévoiler toute la bassesse de tes pensées: de quel côté faut-il tourner mes pas? irai-je dans ma patrie auprès d'un père que j'ai trahi pour toi? demanderai-je un asile aux filles de Pélias?... Affreuse situation! je me vois accablée de la haine de mes proches; j'ai changé, pour te plaire, en implacables ennemis ceux à qui je n'aurois jamais dû nuire. Quelle est donc ma récompense? Sans doûte dans la

Grèce il n'est point d'épouse plus fortunée, il n'est point d'époux plus tendre et plus fidèle. Ah ! malheureuse ! — Eh quoi ! lorsque proscrite et abandonnée, je fuirai loin de cette terre, sans amis, seule avec mes enfans, dans l'opprobre et dans l'indigence, offrirai-je un spectacle honorable à leur père, qu'on verra dans les bras d'une autre passer dans les fêtes et dans les plaisirs une vie qu'il doit à ma tendresse ? O dieux ! pourquoi n'avez-vous pas permis que la sincérité du cœur se reconnût à des signes certains et visibles, comme on distingue l'or pur du faux métal qui lui ressemble?

LE CHŒUR.

La colère n'est jamais plus violente ni plus difficile à appaiser que dans les querelles qui s'élèvent entre ceux qui devroient s'aimer tendrement.

JASON.

Certes, j'ai besoin de recueillir toutes

mes forces : comme un pilote prudent qui serre ses voiles à l'approche de l'orage, c'est par ma sagesse que je dois résister à cet impétueux débordement d'éloquence. Ces bienfaits, dont vous êtes si vaine, c'est à Vénus que j'en fais hommage ; c'est elle qui présida à ma navigation, c'est elle qui fait le bonheur des hommes et des dieux. Que l'amour par ses traits irrésistibles vous ait forcée de sauver mes jours, c'est un point délicat sur lequel je craindrois d'insister ; mais n'avez-vous pas reçu la récompense de vos services? Je vous ai plus donné que je ne tiens de vous : née dans une terre barbare, n'habitez-vous pas les régions fortunées de la Grèce ? n'avez-vous pas appris à substituer l'empire des lois et de la justice à celui de la force ? Tous les Grecs connoissent votre sagesse. Vous avez acquis de la gloire : reléguée aux extrémités de la terre, eût-on jamais

parlé de vous ? Tous les trésors de la fortune, tous les dons de la lyre d'Orphée me touchent peu si je n'en jouis avec éclat. Voilà, puisqu'enfin vous me forcez à vous le rappeler, voilà ce que j'ai fait pour vous. Et quant à l'alliance royale qui fait l'objet de vos reproches, je m'engage à vous faire voir qu'en la contractant j'ai agi en homme sage, honnête, enfin, comme votre ami et celui de vos enfans. — Calmez vos transports. — Après avoir quitté Iolcos, après tant d'aventures malheureuses, transporté dans cette terre étrangère, pouvoit-il s'offrir une occasion plus favorable de réparer mes maux et les vôtres? Ce n'est point, comme vous me le reprochez, par haine ou par dégoût que je cherche une nouvelle épouse, ni par l'effet d'un vain desir, ni pour accroître une famille assez nombreuse; mais pour changer en opulence la triste pauvreté que tous les amis abandonnent; pour éle-

ver nos enfans d'une manière conforme à leur naissance ; et si je leur donne des frères, pour les confondre avec eux, et mettre tout mon bonheur dans cette douce union. Pourquoi desireriez-vous de nouveaux fruits de notre hymen ? C'est pour soutenir les enfans que j'ai, que je souhaite d'en avoir d'autres. Est-ce donc là vous trahir ? Vous-même n'oseriez le dire, si la privation d'un époux n'avoit ulcéré votre cœur. Tel est le caractère des femmes : tant qu'un époux est fidèle, il a toutes les vertus ; mais abandonne-t-il la couche nuptiale, c'est un monstre indigne de voir le jour. Pourquoi faut-il que les hommes ne puissent se passer d'elles pour jouir des douceurs de la paternité ! combien de maux le ciel eût épargné à notre espèce !

LE CHŒUR.

O Jason ! tes paroles sont douces et séduisantes ; mais je te dirai librement,

dussé-je passer pour imprudente, que rien ne peut excuser l'injustice de ta conduite envers une chaste épouse.

MÉDÉE.

Je suis, je l'avoue, bien différente du reste des mortels, sur qui l'éloquence a tant d'empire; car l'homme injuste qui colore son crime de paroles artificieuses, est à mes yeux doublement coupable : il met sa gloire à embellir le vice, et se fait un jeu de la perfidie. Ainsi, cesse de te justifier par des discours étudiés : un mot va te confondre. Si tu n'étois pas un perfide, m'aurois-tu fait un secret de cette alliance? n'aurois-tu pas employé la voie de la persuasion pour m'y résoudre?

JASON.

N'est-il pas vraisemblable que vous auriez contrarié mes desseins, vous qui dans cet instant ne pouvez commander à vos transports?

MÉDÉE.

Dis plutôt que tu as dédaigné l'alliance d'une femme étrangère ; dis que tu a crains qu'elle ne déshonorât ta vieillesse.

JASON.

Sachez, je vous le répète, qu'une nouvelle épouse n'étoit point l'objet de mes vœux, et qu'en formant ces liens je ne cherche qu'à faire votre bonheur et celui de vos enfans, à qui je veux donner des rois pour frères et pour protecteurs.

MÉDÉE.

Ah! je ne veux point d'un bonheur qui me coûte si cher; reprends ta fortune, qui fait le supplice de ma vie.

JASON.

(14) Vous changerez de pensées et deviendrez plus sage : ne méprisez point la fortune, et ne vous croyez pas malheureuse au sein du bonheur.

MÉDÉE.

Insulte impunément une infortunée fugitive.

JASON.

C'est vous-même qui êtes l'auteur des maux dont vous vous plaignez.

MÉDÉE.

Qu'ai-je fait? me suis-je livrée à un autre ? ai-je trahi la foi que je t'ai jurée ?

JASON.

Vous avez prononcé des imprécations contre le roi.

MÉDÉE.

Hélas! je suis moi-même dans ce palais l'objet de votre exécration.

JASON.

Cessons ces débats inutiles. Si mes richesses peuvent dans votre exil être de quelque secours à nos enfans ou à vous-même, parlez, je suis prêt à les répandre ; j'enverrai des (15) symboles aux hôtes de ma famille, afin que cha-

cun d'eux s'empresse de vous accueillir; si vous écoutez la raison vous ne refuserez pas mes offres, et vous éprouverez, en domptant votre colère, que c'est elle qui vous rend malheureuse.

MÉDÉE.

Réserve à d'autres tes offres d'hospitalité; garde tes funestes présens; je n'en recevrai point d'un traître.

JASON.

Que les dieux me soient témoins que je veux être utile à vous et à vos enfans : mais que c'est vous qui rejettez mes offres, et qui par votre obstination écartez vos amis et vous attirez de nouveaux chagrins.

MÉDÉE.

Vole où tes desirs t'appellent; déja tu te reproches une si longue absence. Va, deviens l'époux de ton odieuse amante.... Peut-être, s'il plaît aux justes dieux, tu voudras ne l'avoir pas épousée.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

¶ LORSQUE l'amour ne connoît point de frein, l'honneur et la vertu disparoissent en sa présence ; mais quand Cypris exerce avec douceur son empire, c'est la plus belle, la plus aimable des immortelles. O ma puissante maîtresse ! que jamais ton arc doré ne lance contre moi ces traits inévitables, plongés dans le poison du desir.

Puissé-je chérir toujours la sagesse et la modestie, les plus beaux dons de la divinité ! Que jamais mon cœur ne se livre aux querelles envenimées, et à l'implacable colère qu'excite la douleur de voir un époux chéri passer dans les bras d'une rivale ! O Vénus ! qui honores la couche des époux unis et paisibles,

¶ Antistrophiques.

abaisse tes regards propices sur les tendres épouses.

O ma patrie! ô ma maison! puissé-je ne traîner jamais dans l'exil et dans la misère ma douloureuse existence! que la vie me soit plutôt arrachée en cet instant. Est-il un malheur pareil à celui de se voir proscrite du lieu de sa naissance?

Hélas! nos yeux en sont témoins: qui a pris pitié de cette infortunée? ses amis ont-ils plaint sa juste douleur? Périsse l'ingrat qui n'honore pas un ami malheureux, et qui ne lui ouvre pas l'asile sacré d'un cœur pur et fidèle! que jamais l'amitié ne m'unisse à sa destinée.

ÉGÉE, MÉDÉE
LE CHŒUR.

ÉGÉE.

MÉDÉE, je vous salue ; reconnoissez la voix d'un ami.

MÉDÉE.

Egée, fils du sage Pandion, reçois à ton tour mes tendres salutations. Quel heureux événement t'amène dans ces lieux ?

ÉGÉE.

Je viens de consulter l'oracle sacré d'Apollon.

MÉDÉE.

Dans quel dessein as-tu visité ce temple fameux, placé au centre de la terre ?

ÉGÉE.

J'allois demander aux dieux de permettre que je devinsse père.

MÉDÉE.

Se peut-il que dans un âge si avancé tu sois sans postérité ?

ÉGÉE.

Ainsi le veut ma destinée.

MÉDÉE.

As-tu passé ta vie dans le célibat ou dans un mariage stérile ?

ÉGÉE.

L'hymen m'a soumis à ses lois.

MÉDÉE.

Quelle réponse Phébus t'a-t-il donnée ?

ÉGÉE.

Sa réponse est obscure et difficile à pénétrer.

MÉDÉE.

M'est-il permis de l'entendre ?

ÉGÉE.

Peut-être pourrez-vous l'éclaircir.

MÉDÉE.

Quelle est-elle ?

ÉGÉE.

(16) Crains de devenir père avant de revoir tes foyers.

MÉDÉE.

Et dans quel but as-tu dirigé ta navigation vers cette contrée ?

ÉGÉE.

Je vais vers Pitthé, roi de Trézène.

MÉDÉE.

Ce fils de Pélops, illustre par sa piété ?

ÉGÉE.

Je veux lui faire part de cet oracle.

MÉDÉE.

Il est expert dans l'art d'en développer le sens.

ÉGÉE.

C'est le plus cher de mes amis et de mes hôtes.

MÉDÉE.

Puissent tes vœux être enfin couronnés !

ÉGÉE.

Mais pourquoi vos yeux sont-ils abattus ? pourquoi la pâleur et la tristesse règnent-elles sur votre visage ?

MÉDÉE.

Egée, mon époux est le plus perfide des hommes.

ÉGÉE.

Que dites-vous ? ouvrez-moi votre cœur sans réserve.

MÉDÉE.

Jason m'outrage sans que je lui aie donné aucun sujet de plainte.

ÉGÉE.

Qu'a-t-il fait ? achevez de vous expliquer.

MÉDÉE.

Une autre que moi possède son cœur et sa main.

ÉGÉE.

A-t-il pu jusques-là pousser la perfidie ?

MÉDÉE.

Hélas! il n'est que trop vrai. Il foule aux pieds les nœuds les plus chers.

ÉGÉE.

Est-ce l'amour? est-ce le dégoût ou la haine qui ont pu l'y déterminer?

MÉDÉE.

Il aime; son cœur est infidèle.

ÉGÉE.

Périsse un époux parjure!

MÉDÉE.

Il a recherché l'alliance des rois.

ÉGÉE.

Quel père lui a donc accordé sa fille?

MÉDÉE.

Créon, le roi de Corinthe.

ÉGÉE.

Votre douleur est trop légitime.

MÉDÉE.

Hélas! et pour surcroît, on me chasse, on me proscrit.

ÉGÉE.

O comble d'affliction! qui ose vous traiter avec tant de barbarie?

MÉDÉE.

Créon me bannit de ses états.

ÉGÉE.

Et Jason peut y consentir? Je ne puis contenir l'excès de mon indignation.

MÉDÉE.

Il le désapprouve en paroles, il n'y consent que trop en effet. Mais toi, je t'en conjure, prends pitié d'une suppliante; ne permets pas que je reste seule et abandonnée; accorde-moi dans ta maison les droits sacrés de l'hospitalité. Puisse-tu voir en récompense tes vœux couronnés par l'amour, et mourir l'heureux père d'une postérité florissante! Tu ignores jusqu'où va ma puissance; je connois des secrets qui pourront t'être utiles, et rendre à ton mariage la fécondité que tu desires.

ÉGÉE.

Madame, je desirerois ardemment de céder à votre prière, d'abord pour venger les dieux outragés, ensuite par l'espérance de voir l'effet de vos promesses, et d'obtenir des enfans que me refuse la nature; mais voici tout ce que je puis faire : si vous vous réfugiez dans mes états, je vous y recevrai comme l'honneur et l'honnêteté l'exigent : vous y conduire moi-même, c'est ce que je n'ose entreprendre. Voyez donc si vous-même pouvez vous rendre dans mon palais, et comptez que vous y trouverez un asile sûr et inviolable. C'est à vous de sortir seule de cette terre; je ne veux point me rendre coupable envers ses citoyens, et violer à leur égard les lois de l'hospitalité.

MÉDÉE.

C'en est assez pour moi, si je puis m'en tenir assurée.

EGÉE.

Avez-vous quelque doute ou quelque nouveau sujet d'inquiétude ?

MÉDÉE.

Non ; mais j'ai pour ennemis la maison de Pélias et Créon. Si j'avois ton serment, je ne craindrois pas que tu me livrasses entre leurs mains, ni que tu cédasses à leurs sommations solemnelles. Je suis foible ; mes ennemis sont puissans, ils sont assis sur le trône.

ÉGÉE.

Votre prévoyance est extrême ; mais si mes sermens peuvent vous rassurer, je n'hésite point à les faire ; ils me fourniront à moi-même une raison plus forte à offrir à vos ennemis pour ne pas me rendre à leurs réclamations. Puis donc que c'est votre desir, nommez les dieux que vous voulez que j'atteste.

MÉDÉE.

Jure par cette terre, par le soleil mon aïeul, par tous les dieux.

ÉGÉE.

A quoi faut-il que je m'engage par ce redoutable serment?

MÉDÉE.

Jure de ne point me chasser de tes états; jure que tant que tu auras un souffle de vie tu ne souffriras point que mes ennemis viennent m'en arracher.

ÉGÉE.

Je jure par la terre, par le disque brillant du soleil, par tous les dieux, d'observer religieusement ce que vous venez de me prescrire.

MÉDÉE.

Si tu violois ce serment, invoque sur toi-même la céleste vengeance.

ÉGÉE.

Puissé-je être puni par le supplice des impies!

MÉDÉE.

Adieu: je suis contente. Je ne tarderai pas à te demander un asile, dès que

j'aurai terminé ce qui me reste encore à faire.

LE CHŒUR.

O roi ! que le fils de Maïa, que le conducteur céleste te ramène dans ton palais ! Que tous tes vœux, que tous tes projets s'accomplissent ! car ton cœur est généreux.

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

O JUPITER ! ô justice ! ô clarté du soleil ! voici le moment du triomphe. O mes amis ! c'est à présent que je vais goûter la vengeance. Egée m'offre un port dans la tempête, où je dirigerai mes pensées ; c'est dans la citadelle de Pallas que je jetterai l'ancre de ma poupe victorieuse. Il faut qu'en cet instant je m'ouvre à vous de tous mes

desseins. Ecoutez mes affreux secrets. J'enverrai une de mes femmes à Jason pour le prier de se rendre auprès de moi : je l'accueillerai avec de douces paroles ; je lui dirai que sa conduite n'a plus rien que je blâme ; que j'approuve son mariage avec la jeune princesse (pour qui le traître m'abandonne), que cette alliance est convenable, que ses projets sont sages et excellens : je lui demanderai de permettre que mes fils demeurent auprès de lui ; non que je veuille laisser mes enfans en butte aux outrages d'une rivale, mais afin d'attirer cette princesse dans un piège où elle doit périr ; car je les enverrai chargés de présens pour la nouvelle épouse, sous prétexte d'obtenir sa bienveillance, afin de n'être pas compris dans ma proscription : ils lui porteront une robe fine et légère, et une couronne enrichie d'or ; mais telle est la vertu des poisons dont elles seront imbues,

que si elle en veut parer sa personne, elle expirera dans les tourmens, et tout ce qui la touchera éprouvera le même sort. Ensuite... je frémis; à quel excès se laisse emporter ma vengeance!... mes fils!... ils périront: rien ne peut les dérober à ma rage. Après avoir rempli Jason d'horreur et d'effroi, après avoir détruit sa famille, je m'enfuis de cette terre souillée du sang de mes enfans, étonnée moi-même de mes forfaits. Non, je ne serai pas la risée de mes ennemis. Hélas! que me sert une triste existence? sans patrie, sans famille, sans espérance! O quelle fut mon erreur de quitter la maison de mes pères, d'écouter les paroles séduisantes d'un Grec plein d'artifice! Si les dieux secondent ma vengeance, il ne reverra jamais ses fils vivans; jamais sa jeune épouse ne le rendra père; une mort cruelle sera l'effet de mes poisons. Loin de moi tout sentiment de foiblesse ou

de lâcheté ; qu'on sache que ce cœur n'est pas insensible à l'outrage ; qu'autant pour ses amis il est ardent et fidèle, autant il est terrible et implacable dans sa haine. Telles sont les vertus où je place ma gloire.

LE CHŒUR.

Puisque vous avez daigné nous faire part de vos desseins, souffrez que par amour pour vous, autant que par respect pour les lois sacrées des mortels, nous fassions nos efforts pour vous en détourner.

MÉDÉE.

En vain vous le tenteriez. Hélas ! je vous pardonne de penser autrement que moi : vous ne sentez pas mes douleurs.

LE CHŒUR.

Quoi ! vous feriez périr ceux que vous avez portés dans vos flancs ?

MÉDÉE.

Oui, je déchirerai le cœur d'un perfide époux.

LE CHŒUR.

Hélas! c'est sur vous-même que vous exercerez votre vengeance.

MÉDÉE.

C'est assez; suspendez des discours superflus. Et toi, fidelle esclave, va prier Jason de se rendre auprès de moi. Je connois dès long-temps ton zèle pour ta maîtresse; garde-toi de révéler ce que tu viens d'entendre. Si tu m'aimes, si tu es digne de ton sexe, observe un religieux silence.

LE CHŒUR, SEUL.

¶ ILLUSTRES Athéniens! race invincible des dieux! peuple nourri dans la sagesse, et dont les arts font les délices et la gloire; vous qu'inspire un air serein, une lumière vive et pure! c'est dans vos rians vallons que jadis la blonde Harmonie apprit à répéter les chants que lui dictoient les chastes Piérides.

Là, dans les eaux transparentes du Céphise, on voit Vénus mouiller ses lèvres vermeilles, et faire naître le doux Zéphire qui porte au loin le parfum délicieux des roses qu'elle entrelace à ses cheveux. Elle envoie les tendres amours (17) pour accompagner la sagesse et pour couronner la vertu.

Ces fleuves sacrés, cette ville religieuse recevront-ils une mère impie et

¶ Antistrophiques.

parricide? — Vois le flanc déchiré de tes propres enfans! contemple ce meurtre abominable! Ah! nous t'en conjurons, nous tombons à tes pieds; épargne ton propre sang.

Ton cœur auroit-il ce féroce courage? ta main le serviroit-elle? En se fixant sur ces victimes infortunées, tes yeux ne fondroient-ils pas en larmes? Non; quand tes fils de leurs foibles bras embrasseront tes genoux, en invoquant ta clémence, tu ne tremperas point dans leur sang une main barbare et parricide.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

JASON, MÉDÉE, LE CHŒUR.

JASON.

JE cède à vos desirs, Madame, et votre injuste haine n'a point diminué mon zèle; me voici prêt à vous entendre.

MÉDÉE.

Jason, je t'en conjure, excuse ma fureur; oublie des paroles inconsidérées. Deux personnes unies comme nous par des services mutuels, doivent supporter leurs foiblesses. J'ai enfin reconnu ma faute, et je me la suis vivement reprochée. Malheureuse! me suis-je dit à moi-même, pourquoi ces trans-

ports de colère et de haine contre un homme qui veut mon bonheur? Pourquoi me rendre odieuse au prince et à mon époux, qui dans une seconde alliance n'a en vue que le bien de mes enfans et le mien propre? Sacrifions un injuste courroux. Dois-je me plaindre d'un mariage sur lequel les dieux ont répandu leurs faveurs? N'étois-je pas bannie et fugitive, lorsque Corinthe m'offrit un asile? Ces réflexions m'ont fait sentir mon injustice et ma folie. A présent j'approuve ta conduite, elle me paroît sage et prudente, et l'alliance que tu contractes nous est nécessaire. Insensée que j'étois! je devois m'en réjouir, concourir à la former, m'unir à ta nouvelle épouse, et la combler de mes soins et de mes caresses; mais une femme n'a pas sur elle tant d'empire. Montre la générosité de ton sexe, et n'imite pas ma foiblesse. Je la confesse et je l'abjure en ta présence. — O mes

enfans! accourez, sortez du palais, venez embrasser votre père; détestez avec votre mère l'injuste haine qu'elle a fait naître; vos parens sont d'accord, et leur colère est appaisée. Que vos mains s'unissent dans la mienne.... O cruelle pensée! comme mon cœur frémit en secret! O mes enfans! pourrai-je encore long-temps jouir de votre vue? vous verrai-je tendre vers moi vos bras innocens? Ah malheureuse!... je sens couler mes pleurs... je frissonne. — En me réconciliant avec votre père après de si longs débats, le cœur si tendrement ému, comment retiendrois-je mes larmes?

LE CHŒUR.

Mes yeux en sont remplis. Ah! puissent ces malheurs n'en pas préparer de plus grands!

JASON.

J'approuve vos sentimens, Madame, et je ne puis m'en plaindre. Il est na-

turel qu'une femme cède au premier mouvement de colère que lui cause le changement d'un époux ; mais votre cœur a su y faire succéder des mouvemens plus doux, et l'aveugle passion enfin a fait place à la prudence. Je reconnois à ce trait une femme sage et vertueuse. Mes fils, s'il plaît aux dieux, vous éprouverez l'effet de mes soins et de ma prévoyance. J'ose espérer qu'un jour Corinthe vous verra occuper à côté de vos frères les postes les plus distingués. Puissiez-vous croître et prospérer sous la garde de votre père et des dieux! Puissé-je vous voir un jour, élevés dans l'honneur et dans la vertu, devenir la terreur de mes ennemis! Mais, Madame, pourquoi ces larmes qui inondent votre visage ? pourquoi détournez-vous les yeux ? il semble que ce que je dis vous afflige.

MÉDÉE.

Hélas! je songe à ces pauvres infortunés.

JASON.

Calmez vos inquiétudes, et reposez-vous sur mes soins.

MÉDÉE.

Oui, je m'en rapporte à ta tendresse. Daigne excuser ces pleurs involontaires que la nature arrache à mon sexe.

JASON.

Mais enfin pourquoi ces enfans font-ils ainsi couler vos larmes ?

MÉDÉE.

Hélas ! je suis leur mère : quand tu formois des vœux pour leur vie, j'ai frémi à la pensée que peut-être ils seroient vains. — Pour achever de t'ouvrir mon cœur, écoute ce qui me reste à te dire : Puisque le roi veut que je sois bannie, et que telle est sa volonté suprême, je m'y soumets ; je fais plus, j'en reconnois la sagesse, et je ne voudrois pas moi-même demeurer plus long-temps en ces lieux, où ma présence vous est à tous importune, et où

l'on m'envisage comme une ennemie. Je souscris volontiers à la sentence de mon exil ; mais que du moins tes fils puissent être élevés sous tes yeux ; obtiens de Créon cette grace ; qu'ils ne participent pas à ma peine.

JASON.

J'ignore si je pourrai le fléchir ; mais je le tenterai.

MÉDÉE.

Engage ton épouse à le demander à son père.

JASON.

Je le ferai, et j'espère l'y déterminer si son cœur n'est pas insensible.

MÉDÉE.

Je veux t'aider dans cette généreuse entreprise. J'enverrai à ton épouse mes fils chargés de présens magnifiques et propres à lui plaire, une robe fine et légère, une couronne enrichie d'or. Qu'on m'apporte à l'instant ces ornemens précieux : je veux que rien ne

manque à son bonheur, et que dans le même jour elle possède un illustre époux, et la superbe parure dont le Soleil mon aïeul voulut décorer mes ancêtres. Allez, mes enfans; prenez dans vos mains ce présent nuptial, et donnez-le à la jeune princesse qui va devenir l'épouse de votre père. Ce ne sont pas des dons qu'elle doive dédaigner.

JASON.

Pourquoi si follement prodiguer vos richesses? Pensez-vous que la maison des rois manque de robes magnifiques, ou d'ornemens enrichis d'or? Gardez de vous en dépouiller: un seul mot, si elle a pour moi quelque estime, la touchera, n'en doutez pas, plus que tout l'or du monde.

MÉDÉE.

Je ne puis le croire. Les présens fléchissent les dieux mêmes, & l'or a sur les cœurs plus de pouvoir que l'élo-

quence. La fortune comble de ses faveurs cette jeune princesse : je veux m'unir à elle et concourir à son bonheur. Ah! je racheterois l'exil de mes enfans, je ne dis pas de tout l'or que je possède, mais de tout le sang qui coule dans mes veines. Allez, mes enfans, entrez dans ce superbe palais, jetez-vous aux pieds de la nouvelle épouse de votre père ; devenue aujourd'hui ma maîtresse, offrez-lui ces riches parures, et obtenez par vos prières qu'elle ne vous fasse point sortir de ses états. Prenez garde sur-tout de les remettre entre ses mains et qu'elle les reçoive elle-même. Partez, et rapportez à votre mère l'heureuse nouvelle qui fait l'objet de tous ses desirs.

LE CHŒUR, * MÉDÉE.

LE CHŒUR.

¶FUNESTE résolution qui ne me laisse plus d'espérance! Ils marchent au chemin de la mort. En acceptant le riche diadême, la jeune épouse va recevoir l'instrument de son supplice; elle en va ceindre sa blonde chevelure, et ses mains placeront sur sa tête l'affreux ornement du Tartare.

Frappée de la grace et de l'éclat de ses riches atours, elle portera aux enfers la parure nuptiale, et tombera dans le piège de la mort. Rien ne peut la dérober à son funeste sort.

Et toi, lâche et malheureux époux! toi qui recherches l'alliance des rois, tu

* Peut-être Médée sort-elle pendant ce chant du chœur.

¶ Antistrophiques.

ne sais pas que tu arraches la vie à ton épouse ; hélas ! tu ignores l'horreur qui t'environne.

Je gémis sur ton sort, ô malheureuse mère ! qui vas plonger le poignard dans le sein de tes propres fils, afin de venger l'honneur du lit nuptial et la foi qu'un perfide époux a violée, pour voler dans les bras d'une autre.

MÉDÉE, LE GOUVERNEUR des fils de Jason, LE CHŒUR.

LE GOUVERNEUR.

O MA maîtresse ! vos fils ne seront point bannis ; l'auguste épouse de Jason accepte leurs présens, et leur accorde un traitement plus doux.

MÉDÉE.

Hélas !

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi paroissez-vous troublée, quand tout seconde vos vœux? pourquoi détournez-vous le visage? il semble que mon discours vous blesse.

MÉDÉE.

Ah dieux!

LE GOUVERNEUR.

Ces tristes accens s'accordent mal avec ce que je vous annonce.

MÉDÉE.

Hélas!... hélas!

LE GOUVERNEUR.

Aurois-je, sans le savoir, annoncé quelque revers funeste? j'espérois vous réjouir par une heureuse nouvelle.

MÉDÉE.

Je ne te fais aucun reproche; tu as dis ce que tu as dû dire.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc cet air * sombre et abattu, ces yeux qui se remplissent de larmes ?

MÉDÉE

O vieillard ! puis-je m'en défendre ? les dieux me persécutent ; la résolution que j'ai prise fait le tourment de ma vie.

LE GOUVERNEUR.

Prenez courage ; ** vos fils termineront vos peines.

MÉDÉE.

C'est à moi de terminer les leurs... Ah ! malheureuse !

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas la seule mère qui se soit vue séparée de ses enfans chéris.

* *Pourquoi cet air sombre*, &c. Deux vers presque entièrement semblables à ceux qu'on lit v. 922. M. Brunck les supprime ici, pour éviter cette répétition qui lui paroît vicieuse, et qu'il envisage comme une vraie interpolation.

** Conjecture de Musgrave, fortement appuyée par M. Brunck.

Supportez avec patience des maux inséparables de notre nature.

MÉDÉE.

J'y ferai mes efforts. * Toi, vas dans le palais, prends soin de mes enfans. O chers enfans! voilà donc la ville, voilà la maison qui vous servira d'asile, lorsque privés d'une tendre mère, vous l'abandonnerez à son triste sort. Et moi, malheureuse fugitive, je ne jouirai point du bonheur de vous voir, de vous sentir heureux; je ne préparerai point votre couche nuptiale; vous ne recevrez point une épouse de ma main; je n'allumerai point la torche sacrée. Ah! malheureuse! je suis trop punie. En vain je vous ai nourris; en vain j'ai supporté pour vous tant de peines et tant de tendres inquiétudes; c'est en vain que mon sein a été déchiré par la douleur. Hélas! c'est sur vous qu'étoient

* Musgrave : *J'y ferai mes efforts*, &c. Ἐξεθρεψάμην. Ce mot se peut entendre de toute l'éducation : voyez la note (1).

fondées mes plus douces espérances ; je vous envisageois comme les soutiens de ma vieillesse, comme ceux qui devoient fermer mes paupières, être ma couronne et ma gloire. Douces illusions ! comme vous vous êtes évanonies ! Sans vous, je passerai une vie triste et misérable. Vous ne verrez plus votre mère ; bientôt dans votre cœur son souvenir fera place à d'autres sentimens. Ah ! mes enfans ! pourquoi tournez-vous sur votre mère vos doux regards ? pourquoi me souriez-vous si tendrement ? est-ce votre dernier sourire ? Dieux ! que ferai-je ?... ô mes amies ! je sens mon cœur se dissoudre, en voyant se fixer sur moi ces yeux où brille l'innocence... Non, je ne puis ! loin de moi mes horribles projets, ils me suivront dans mon exil. Pourquoi faut-il que pour punir leur père, je fasse à mon propre cœur une plus sanglante blessure ? Non, je renonce à mes projets.

Mais quoi ! je souffrirai qu'on m'outrage impunément, et que mes ennemis insultent à ma foiblesse !... Je signalerai ma vengeance... je me reproche des sentimens pusillanimes. — Vous, mes enfans, rentrez dans le palais. — Que les divinités qu'offensent mes sanglans sacrifices se retirent. Rien ne peut plus amollir mon courage. — Arrête, barbare ! que vas-tu faire ? — Oh ! malheureuse ! redeviens mère ; épargne, épargne tes enfans : hélas ! c'est eux qui font tout le bonheur de ta vie. — Non, j'en jure par les furies infernales, je ne livrerai point mes fils à mes ennemis, pour être l'objet de leurs outrages et de leurs mépris. L'arrêt (18) est irrévocable, je ne puis plus m'en défendre. La tête ceinte du bandeau fatal, et revêtue de la robe empoisonnée, déja la princesse expire. Marchons dans le chemin de la mort, précipitons-y ces victimes. — Je veux

voir encore mes enfans. Approchez, mes fils, donnez-moi votre main droite; que votre mère baise cette main chérie; que mes lèvres s'appliquent sur vos lèvres ingénues. O traits que je chéris! ô figure où se peint la candeur et l'innocence! vous semblez faits pour le bonheur... hélas! puissiez-vous en jouir! non plus comme autrefois, votre père vous l'a ravi. O délicieux embrassemens! oh! quel plaisir de sentir palpiter leur tendre cœur, de respirer leur douce haleine!... Allez... sortez. Je ne puis plus soutenir votre vue... je succombe à tant d'horreurs. Je sais quels sont mes forfaits, j'en connois toute l'atrocité; mais une aveugle fureur m'entraîne, j'y cède malgré moi-même; deplorable victime d'une passion funeste, qui désola de tout temps l'univers.

LE

LE CHŒUR * SEUL

SOUVENT dans des questions profondes et sublimes j'ai exercé mon intelligence à des objets plus grands que ceux qui doivent occuper mon sexe. Une muse préside à nos chants et nous inspire la sagesse. La science et les dons des muses sont rares parmi les femmes, mais elles ne leur sont point interdites. Heureux le mortel qui ignore les douceurs de l'hymen et de la paternité ! il en ignore aussi les peines et les mortelles angoisses. Mais ceux qui ont vu croître dans leurs maisons de tendres rejetons, sont en proie à des tourmens qui renaissent sans cesse; leur inquiétude se tourne d'abord sur les soins qu'exige une bonne éducation; il faut pourvoir ensuite à la fortune

* Peut-être Médée reste-t-elle sur le théâtre.

de ses enfans. Un doute cruel se mêle à ce travail, et déchire le cœur d'un père : il ignore si l'objet de ses soins doit un jour y répondre, ou s'il le déshonorera par ses vices. Enfin voici le dernier coup et le plus affreux qui l'attend. Ses enfans jouissant d'une fortune assurée, ont atteint l'âge de l'adolescence, et se distinguent par leurs vertus. La mort impitoyable vient les arracher d'entre ses bras, et les entraîne aux enfers. Ah! faut-il qu'à tous les maux dont les dieux affligent notre nature, nous souhaitions de voir ajouter la plus horrible des douleurs?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

MÉDÉE, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

MES amies, j'attends avec impatience les événemens que la fortune prépare. — Voilà un des serviteurs de Jason qui s'avance; l'émotion qui se peint sur son visage annonce quelque chose d'extraordinaire.

LE MESSAGER.

A quels forfaits vous êtes-vous portée? Fuyez, Médée, fuyez au travers des mers; ou sur un char rapide et léger franchissez les plaines immenses de la terre.

MÉDÉE.

Qu'est-il donc arrivé qui doive m'obliger à fuir ?

LE MESSAGER.

La princesse n'est plus ; le roi périt avec elle, et vos poisons en sont la cause.

MÉDÉE.

O nouvelle délicieuse ! — Va, je te compterai toujours au nombre de mes bienfaiteurs et de mes amis.

LE MESSAGER.

Quoi ! madame, ne vous reste-t-il plus de sentiment ni de raison, pour oser vous réjouir après avoir violé le palais des rois par de tels outrages, et ne point frémir d'horreur et de crainte ?

MÉDÉE.

Ami ! j'aurois beaucoup de choses à te répondre : mais, fais-moi le récit de cet événement ; n'oublie aucune circonstance ; tu doubleras ma joie, si

tu m'apprends que leur mort a été douloureuse et terrible.

LE MESSAGER.

Lorsque vos deux enfans sont entrés avec leur père dans les appartemens de la jeune princesse, vos serviteurs fidèles, affligés de votre douleur, ont partagé votre joie. A l'instant le bruit se répand que vos querelles sont terminées. On s'empresse autour de vos fils; on les accable de caresses; l'un prend leur main et la baise; un autre embrasse leur tête blonde; et moi, le cœur transporté de plaisir, je les ai suivis jusques dans l'appartement des femmes. La reine, * avant de les appercevoir, a jeté sur Jason un regard vif et tendre: ses beaux yeux se sont couverts d'un nuage; elle a détourné la tête pour ne point rencontrer un objet odieux. Votre époux s'est approché d'elle; il a su

* Littéralement: *La maîtresse que nous respectons au lieu de vous.*

l'appaiser par ces mots remplis de douceurs : » Cessez de haïr ceux qui vous » aiment, princesse ; calmez votre co- » lère ; pourquoi détourner vos regards ? » les fils de votre époux ont droit à » votre tendresse ; recevez les présens » qu'ils vous apportent, et demandez » à votre père qu'il daigne en ma faveur » adoucir la sentence qui les bannit de » ses états. « Sa prière et l'éclat de ces riches dons touchent le cœur de la princesse ; elle promet à son époux de faire tout ce qu'il desire. A peine celui-ci s'est-il retiré avec ses fils, qu'elle se pare de cette robe élégante et magnifique, et entrelace dans ses cheveux la couronne enrichie d'or, essayant devant un miroir les formes les plus gracieuses, et souriant à sa propre image. Ensuite elle quitte son trône superbe et se promène dans ses appartemens, posant avec grace son pied d'une blancheur éclatante, et regardant autour d'elle

avec une contenance noble et fière. Mais tout-à-coup (ô spectacle plein d'horreur !) son visage change de couleur; elle recule pâle et tremblante; elle veut regagner son trône, à peine y peut-elle atteindre et prévenir sa chute. Une vieille esclave qui se trouvoit là par hasard, s'imaginant que la fureur de Pan s'étoit emparée de sa maîtresse, se met à pousser des hurlemens pour en détourner l'effet; mais bientôt elle voit sa bouche blanchie d'une écume affreuse, ses yeux qui se renversent, et le sang qui se retire de ses veines: elle jette un cri effroyable et douloureux. L'une court vers son père, l'autre vers son nouvel époux, annoncer cette terrible catastrophe. Tout le palais retentit des cris des esclaves; on vole, on se précipite: elle reste * long-temps sans voix et les yeux immobiles;

* *Le temps qu'un coursier agile emploie à mesurer une stade.* MUSGRAVE.

enfin elle s'éveille et pousse un profond soupir. La douleur l'assaille à-la-fois de toutes parts. Le bandeau doré qui entoure sa tête répand, par un affreux prodige, des torrens d'un feu consumant; et cette robe magnifique, présent fatal de vos enfans, s'attache à sa chair et la dévore. Elle se lève, elle cherche à se dérober aux flammes qui la poursuivent; elle secoue sa tête et sa chevelure flottante; elle voudroit arracher le funeste diadême; mais l'ornement cruel demeure inébranlable; à chaque nouvel effort le feu redouble sa violence. Elle tombe enfin vaincue par la douleur, méconnoissable à tout autre qu'à l'œil d'un père. Ses yeux étoient hors de la tête; on ne retrouvoit plus sur son visage aucun des traits de son ancienne beauté; le sang ruisseloit sur ses joues embrâsées; les chairs se détachoient des os comme des lames de poix ardente, rongées et consumées par

un invisible poison. Affreux spectacle ! personne n'osoit toucher le cadavre : son exemple étoit pour tous une trop cruelle leçon. Cependant son malheureux père ignoroit ces horribles détails : il arrive tout-à-coup ; il se précipite sur le corps de sa fille ; il verse un torent de larmes, et la pressant entre ses bras, il la couvre de ses baisers. — » O fille » infortunée ! s'écrie-t-il, quel dieu, » quel dieu barbare t'arrache à ma ten» dresse ? qui plonge ainsi ma vieillesse » dans le deuil et dans l'amertume ? O » ma fille ! je veux mourir avec toi. « — Après s'être ainsi livré aux premiers transports de son désespoir, l'infortuné vieillard veut relever son corps débile ; mais il reste attaché par la robe infernale, comme le lierre se colle aux tendres rameaux du laurier. Ici commence une lutte épouvantable : il tâche pour se dégager de soulever un genou ; aussitôt elle le retire en arrière, et le

fait retomber avec elle : s'il veut s'en séparer de force, le malheureux vieillard sent sa chair déchirée se séparer des os qu'elle recouvre. Il succombe enfin, et rend l'ame au milieu des plus affreux tourmens. Le père et la fille, étendus auprès l'un de l'autre, offrent un spectacle auquel on ne peut refuser ses larmes. Evitez les suites de ces tragiques événemens, et songez à vous soustraire aux malheurs prêts à fondre sur votre tête. Ah ! les mortels ne sont qu'une ombre légère ; ceux qui, fiers d'un vain savoir, font étalage de leur sagesse, sont ceux dont le cœur est le plus rempli de folie et d'extravagance. Le bonheur n'est point fait pour notre nature ; les faveurs de la fortune en marquent certains degrés, mais il n'en est point pour l'homme heureux.

LE CHŒUR.

Les dieux accablent Jason de tous les maux qu'a mérités sa perfidie. In-

fortunée fille de Créon ! que votre sort me touche ! Innocente victime d'un funeste hyménée !

MÉDÉE, LE CHŒUR.

MÉDÉE.

MES amis, il ne me reste qu'à porter les derniers coups avant de fuir de cette terre. Pourquoi tarder ? abandonnerai-je mes fils aux fureurs d'une main ennemie ? leur mort est inévitable : c'est moi qui les ai fait naître, c'est moi qui les ferai mourir. Courage, mon cœur, arme-toi de cruauté ; frappons ce coup affreux, mais nécessaire ; et toi, ma main, prends le poignard. Marche, Médée ; franchis la triste carrière de la vie ; repousse une indigne foiblesse ; perds le souvenir de tes enfans, perds un trop cher souvenir, oublie que tu es mère

et qu'ils sont sortis de ton sein. Méconnois un seul jour ton sang; après cela, livre ton cœur au désespoir. Je les aime, oui, je les aime en leur arrachant la vie; et plus ils me sont chers, plus je suis malheureuse!

LE CHŒUR SEUL.

¶ O TERRE! ô soleil resplendissant de lumière! voyez, voyez une femme barbare prête à frapper ses fils d'une main parricide. Ils te doivent leur céleste origine. Ah! que le sang des dieux ne soit point versé par une main mortelle! Astre brillant et divin, contiens, appaise sa rage. Eloigne cette furie sanguinaire qu'agitent les noires divinités.

En vain tu les portas dans ton sein,

¶ Antistrophiques.

en vain tu les mis au monde, barbare, qui es sortie des rochers inhabités des Symplégades ! Ah ! malheureuse ! où t'emporte ta détestable fureur ? De quel meurtre abominable ta main va-t-elle se souiller ? Ceux qui n'ont point frémi de verser le sang de leurs proches, ont expié leurs crimes par d'affreux supplices : la vengeance des dieux poursuit la maison des parricides.

LE CHŒUR, LES DEUX FILS DE MÉDÉE *dans l'intérieur du palais.*

PREMIER ENFANT.

O DIEUX! où fuir pour éviter la fureur de ma mère?

SECOND ENFANT.

Hélas! je l'ignore.... O mon cher frère! nous sommes perdus.

LE CHŒUR.

Entendez-vous, entendez-vous les cris des enfans? Malheureuse! cruelle!.. je veux entrer dans le palais, et prévenir un parricide abominable.

LES ENFANS.

Venez, au nom des dieux, volez à notre secours; il est temps: le fer est sur notre tête.

LE CHŒUR.

Malheureuse! ton cœur est-il de fer? es-tu donc un rocher insensible, pour oser de ta propre main abattre les tendres fruits auxquels ton sein donna la vie? (19) Ino furieuse put seule commettre un tel attentat : errante et pleine des transports que lui inspiroit l'épouse du maître des dieux, seule entre les mères elle osa tremper ses mains dans le sang de ses deux fils ; mais bientôt s'élançant du rivage, elle se précipita dans les flots, et vengea par sa mort son forfait exécrable. — O crime affreux dont rien n'égale l'atrocité ! ô fureur que l'hymen enfante parmi les mortels, et dont la couche nuptiale fut trop souvent déshonorée !

JASON, LE CHŒUR.

JASON.

CITOYENNES, qui entourez l'entrée du palais, répondez-moi : où est l'auteur de tant de crimes ? où est Médée ? est-elle dans le palais ? a-t-elle disparu ? Si les gouffres de la terre ne s'ouvrent pour lui donner passage, ou si elle ne s'élève dans les vastes plaines de l'air, sa mort expiera l'offense faite à la maison des rois. Se seroit-elle flattée de frapper impunément leurs têtes sacrées, et de se dérober par la fuite ? — Mais ce soin m'occupe moins que celui de mes fils. Ceux que son crime outrage ne le laisseront pas sans vengeance. Je viens pour enlever mes enfans de ces lieux, de peur que les parens du roi ne leur fassent porter la peine des forfaits d'une mère impie.

LE CHŒUR.

O Jason! tu ignores quels maux t'attendent encore; tu changeras bientôt de langage.

JASON.

Quel crime lui reste-t-il à commettre? attentera-t-elle à mes jours?

LE CHŒUR.

Tes fils, tes fils sont morts par la main de leur mère.

JASON.

Arrête! qu'as-tu dit? tu m'as percé le cœur.

LE CHŒUR.

Hélas! il est trop vrai, tes enfans ne sont plus.

JASON.

Ils ne sont plus... ô dieux!.. Où, comment sont-ils morts?

LE CHŒUR.

Entre toi-même dans le palais: vois couler le sang de tes fils.

JASON.

Ouvrez, esclaves, que je repaisse mes yeux de cet affreux spectacle : ouvrez, enfoncez cette porte qui s'oppose à ma juste vengeance.

MÉDÉE, JASON, LE CHŒUR.

MÉDÉE *dans un char suspendu dans les airs.*

CESSE d'ébranler ces murs à coups redoublés : ne cherche plus les corps de tes deux fils, ni celle qui les a fait périr. Suspends un travail inutile. Si c'est vers moi que s'adressent tes pas, parle ; mais n'espère pas atteindre jusqu'à moi. Le soleil mon aïeul m'a fait présent de ce char qui me met à couvert de ta rage.

JASON.

O monstre ! monstre exécrable, en horreur aux dieux et aux hommes ! qui n'as point frémi d'enfoncer le fer dans le cœur de tes propres enfans, pour plonger dans le deuil un père infortuné, oses-tu porter tes regards sur l'astre dont la lumière éclaira tes fureurs, sur cette terre ensanglantée ? Puisse ta mort expier tes forfaits ! Aveugle, insensé que j'étois, quand d'une terre barbare je t'amenai dans la Grèce ! furie perfide et dénaturée qui as trahi ton père et ton pays ! les dieux m'en ont puni en me livrant à ton mauvais génie. Avant que l'Argo te portât au travers des ondes, ton propre frère fut par tes mains massacré aux pieds des autels. Tels furent tes premiers pas dans la carrière du crime : devenue ensuite mon épouse, tu m'avois donné des enfans ; tu les immoles à ta jalousie. Jamais une femme Grecque n'en eût

supporté la pensée. Et c'est toi que j'ai préférée ; c'est toi que j'ai unie à mon sort ; compagne maudite et détestable, qui n'as d'une femme que la figure ; tigresse altérée de sang, monstre plus cruel que la féroce Scylla, mes outrages ne touchent point ton cœur insensible à la honte : infâme, parricide ! puissent les dieux entendre mes imprécations ! . . . Et moi, livré à mon désespoir, je vais pleurer la jeune épouse que j'ai perdue ; et mes enfans, tendre objet de mes soins et de mon affection, je ne les reverrai plus vivans. Hélas ! ils ne sont plus.

MÉDÉE.

Tu sais tout ce que je pourrois te répondre. Mais Jupiter connoît ta perfidie. — Après avoir déshonoré ma couche, tu vivois au sein des plaisirs ; tu te riois de mon infortune : Créon et sa fille s'unissoient à toi pour me proscrire. Appelle-moi monstre et tigresse ; j'ai rendu

à ton cœur la blessure qu'il m'a faite.

JASON.

Ah! tu ressens ainsi que moi la douleur que tu me causes.

MÉDÉE.

Oui, je la sens; mais je m'y plais, elle me venge de tes mépris.

JASON.

O mes enfans! tristes victimes d'une mère barbare et dénaturée!

MÉDÉE

O mes fils! vous périssez victimes de la perfidie de votre père.

JASON.

Ma main dans cet instant n'a point enfoncé le couteau.

MÉDÉE.

Infidèle! ton crime en a dirigé les coups.

JASON.

Un léger changement a pu te porter à ce parricide?

MÉDÉE.

Est-il pour une femme un plus sanglant outrage ?

JASON.

Dis pour une femme méchante et sans pudeur.

MÉDÉE.

Ils ne sont plus enfin, et je puis déchirer ton cœur.

JASON.

Leurs mânes vivent et s'acharneront sur ta tête.

MÉDÉE.

Les dieux savent quel est le premier auteur de leurs maux.

JASON

Les dieux savent si ton ame est noire et sanguinaire.

MÉDÉE.

Va, je t'abhorre, tes paroles me sont odieuses.

JASON.

Ma haine ne le cède pas à la tienne. Je n'ajoute qu'un mot, et pars.

MÉDÉE.

Parle. Que ne suis-je déja loin de ces lieux!

JASON.

Laisse-moi mes enfans, que je puisse les ensevelir et pleurer sur leur tombe.

MÉDÉE.

Je ne puis : je vais les ensevelir de ma main dans le bois sacré de Junon qui préside aux citadelles, afin qu'aucun ennemi ne puisse insulter à leur cendre. Là, dans la * terre de Sisyphe j'établirai des sacrifices et une fête solemnelle pour expier ce meurtre sacrilège. Je vais dans la ** terre d'Erectée habiter chez Egée fils de Pandion. Pour toi, ta fin sera digne de ta perfidie; l'Argo t'écrasera de ses ruines, et tu

* Corinthe ; voyez note (1).

** Athènes.

te reprocheras ton crime envers ton épouse.

JASON.

Que la furie de tes enfans, que la céleste vengeance te poursuivent !

MÉDÉE.

Quelle divinité, quel génie entendra les vœux d'un parjure, d'un violateur des lois de l'hospitalité ?

JASON.

Monstre abominable ! mère parricide !

MÉDÉE.

Rentre dans le palais, enterre ta jeune épouse.

JASON.

Oui, je vais lui rendre les derniers honneurs, hélas ! privé de mes deux enfans.

MÉDÉE.

C'est peu de ces larmes ; tu en répandras de plus amères dans ta vieillesse.

JASON.

Mes chers enfans !

MÉDÉE.

Chers à leur mère et non pas à toi.

JASON.

Et tu les a fait mourir ?

MÉDÉE.

Pour te percer le cœur.

JASON.

Hélas! j'ai besoin de les voir encore, de les embrasser, d'appliquer encore une fois mes lèvres sur leurs lèvres chéries.

MÉDÉE.

Vaines et tardives caresses! vivans tu les as fait proscrire.

JASON.

Donne, donne-moi leur corps; au nom des dieux, que je puisse toucher mes enfans.

MÉDÉE.

Cela ne se peut, tes vaines paroles se perdent dans les airs.

JASON.

Entends, ô Jupiter! comme on re-

jette ma prière ; prends pitié des maux que je souffre ; venge-moi d'une mère impie et parricide. Ah ! chers enfans !... les larmes et les cris sont tout ce qui me reste. Monstre ! j'atteste les dieux que tu m'arraches mes enfans ; que tu m'empêches de les toucher, de leur rendre les derniers devoirs. Pourquoi les ai-je fait naître ? pourquoi ai-je offert des victimes à ta barbarie ?

LE CHŒUR.

Jupiter dans les cieux règle nos destinées. Les dieux font naître des événemens contraires à nos espérances ; ils se plaisent à confondre la vaine prévoyance des mortels. Ce jour vient d'en fournir un trop funeste exemple.

Fin du cinquième et dernier Acte.

NOTES
SUR MÉDÉE.

(1)* Dans le nombre des tragédies grecques qui sont parvenues entières jusqu'à nous, je n'en trouve que cinq où les nourrices jouent un rôle.

Dans les anciennes éditions de l'*Agamemnon* d'Eschyle, la nourrice est mise au nombre des personnages ; mais c'est une erreur qui doit son origine à la confusion qui régnoit dans les anciens manuscrits et dans les premières éditions, où cette pièce se trouvoit réunie avec les *Coëphores*, sans aucune distinction et sous un même titre, comme l'observe Stanley. Dans cette dernière pièce, je veux dire les *Coëphores*, la nourrice d'Oreste exprime avec beaucoup de tendresse son affection pour ce prince, dont elle soigna les jeunes ans.

* Cette note a été lue à l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Berlin, le 18 janvier 1781, avec quelques fragmens de la traduction de Médée.

Outre le gouverneur d'Oreste, que Sophocle introduit dans la tragédie d'*Electre*, sous le nom de *Pœdagogos Tropheus*, ou *gouverneur nourricier*, ses *Trachiniennes* nous offrent la nourrice de Déjanire.

La nourrice de Phèdre dans l'*Hippolyte* d'Euridipe, et celle de Médée dans la pièce qui porte ce nom, jouent un rôle important. L'*Andromaque* offre un personnage semblable, non dans les éditions ordinaires, mais dans les manuscrits et dans l'édition de M. Brunck. *

Dans toutes ces tragédies il faut donner à ce mot *nourrice*, τροφὸς, le sens qu'il avoit dans l'antiquité; il signifioit la *gouvernante*, *la confidente de la reine*, une espèce de femme d'honneur, prise dans l'ordre des esclaves; c'étoit elle qui avoit fait l'éducation de la princesse dès son plus bas-âge, et qui lui restoit attachée, à-peu-près comme les nourrices des Grecques modernes, qu'elles appellent *Paramana*, seconde mère, et qui ne quittent point la maison de leur *fille de lait*. Les Latins employoient dans le même sens

* A la tête du fragment de la *Danaé* d'Euripide, on trouve une liste de personnages, au nombre desquels est une nourrice.

nutrix ; et les *nourrices* de Bacchus qui furent rajeunies par les enchantemens de Médée, n'étoient pas, sans doute, celles qui l'avoient allaité :* *Juvenes nutricibus annos*, &c. Pour exprimer l'idée que nous attachons au mot *nourrice*, les Grecs employoient le mot de τιτθέ, et les Romains celui de *mater lactans.* Ainsi ces nourrices qui jouent un si grand rôle dans l'antiquité, ne prouvent pas que les mères se dispensassent du soin que leur a confié la nature; on voit au contraire dans les tragédies grecques, aussi bien que dans les autres ouvrages des anciens, des expressions qui supposent que l'idée de mère et de nourrice n'étoit jamais séparée. Les mères pleurent leurs enfans, qu'elles ont portés dans leurs flancs et nourris de leur sein.** Polyxène s'écrie, en s'adressant a sa mère :

Ὦ στέρνα, μαστοί θ' οἵ μ' ἐθρέψαθ' ἡδέως.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance!

Les Romains, après les temps de la république, s'éloignèrent de cette coutume primitive, qui tient à la pureté et à la simplicité des mœurs. Le luxe et la dé-

* Ovide, Mét. l. VII.

** Phœn. v. 1443. Troad. v. 759, &c. al. pass.

pravation qui régnèrent sous les empereurs ; introduisirent l'usage des nourrices, contre lequel *Favorin* * s'élève avec tant d'éloquence.

M. Guys (*Lettres sur la Grèce*, *Tome I. lettre v.*) pense autrement ; il s'autorise de la coutume reçue chez les Grecques modernes, qui refusent d'allaiter leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein, leur santé même ; et il paroît persuadé que les nourrices introduites dans les tragédies grecques, sous le nom de τροφοι, étoient de véritables nourrices, et qu'elles avoient allaité les princesses dont elles étoient devenues les confidentes.

A l'opinion d'un observateur si éclairé, et qui a si bien étudié les usages de la nation qu'il décrit, j'opposerai le témoignage de *Julius Pollux*, bon juge en matière de langue, et qui paroît également versé dans la connoissance des coutumes de l'ancienne Grèce. La nourrice, τροφεὺς, d'une jeune épouse, s'appelle τιτθενε, et celle qui allaite s'appellé τιτθὶ ou Maïa.** Il n'est pas possible de mieux distinguer les deux personna-

* Noct. Attic.

** Onomast.

ges semblables, dont l'un s'appeloit τροφὸς et l'autre τιτθη : or, dans une tragédie grecque, celle qui joue le rôle de la nourrice, n'est appelée d'un autre nom que de celui de τροφὸς. Si quelques auteurs ont employé le mot de τροφὸς comme synonyme de τιτθη, ce ne peut être que par une espèce de figure catachrestique, ou dans un temps postérieur au beau siècle de la langue ; car cet abus devint alors plus fréquent ; et le mot τροφη, qui dans l'origine s'entendoit communément de l'*éducation*, se rapporte presque uniquement à la nourriture. C'est ce que prouve la remarque que Suidas fait sur ce mot. * Enfin, rien de plus précis que ce qu'observe Ammonius dans ses synonymes, sur les mots τιτθη, τροφὸς et τιτθευὸς. Τιτθη, dit-il, est celle *qui allaite* ; τροφὸς *et* τιτθευὸς, *celle qui*

* Τροφε *employé au lieu de* αγωγε *et* παιδια, *c'est-à-dire direction, éducation ;* Τραφεν *au lieu de* ηχθαν πεπαιδευμενον, *dirigé, élevé, nous-mêmes l'employons quelquefois dans ce sens.* Ainsi s'exprime Suidas, et il cite deux exemples tirés de Platon, l'un desquels offre le mot Τροφε, pris dans le sens de *nourriture ;* et l'autre, le verbe τρεφω, employé au participe pour signifier *élevé, dirigé.*

prend sur elle les autres soins, et qui les continue après le temps de l'*allaitement* : * d'où il résulte que les nourrices introduites sur la scène grecque, n'avoient point usurpé le privilège de la maternité ; mais qu'elles avoient suivi les princesses dès leur bas-âge ; qu'elles avoient soigné leur enfance et dirigé leur jeunesse ; ce qui suffisoit bien pour qu'elles leur fussent tendrement attachées.

La belle dissertation de Favorin, rapportée par Aulu Gelle et que j'ai citée, est relative aux mœurs de ses contemporains, et non à celles de l'ancienne Grèce. On sait que ce philosophe vivoit au temps d'Adrien, et qu'il s'étonnoit de trois choses, qu'étant Gaulois il grécisât, qu'étant eunuque il fût soupçonné d'adultère, et qu'étant odieux à l'empereur il fût encore en vie.

(2) v. 1. *Argo*, nom du vaisseau des Argonautes, dérivé de celui d'Argus, qui l'avoit fait construire. On prétend que ce fut le premier vaisseau qui ait été sur mer ; les Erudits disputoient sur ce fait, et criti-

* Le même mot de Τιτθη est une onomatopée ; c'est celle qui donne à *téter*. τιτθον δομεν, *nous donnons à téter*. Myid. Epist.

quoient à cette occasion ce passage d'Euripide. V. *Phédre*, *fab.* Jason étoit fils d'Eson, roi d'Iolcos en Thessalie, qui le mit sous la tutèle de Pélias ; il fut le chef de l'expédition des Argonautes, et vint à bout de conquérir la toison d'or par le secours de Médée, fille d'Oëtès, roi de Colchide, qui est aujourd'hui la Mingrélie, et fait partie du Gurgistan ou de la Géorgie occidentale. Il épousa cette fameuse magicienne, qui le suivit dans sa patrie. Comme son père la poursuivoit, elle sema sur son chemin, pour retarder sa marche, les membres de son frère Absyrthe. Elle arriva enfin en Thessalie, où elle rajeunit Eson ; et pour venger Jason de l'abus que son tuteur avoit fait de son autorité, elle engagea les filles de Pélias à égorger leur père, en leur faisant espérer de le rajeunir par ce moyen. Forcée de fuir, elle se retira à Corinthe avec son époux.

Quelques auteurs prétendent que les Corinthiens firent périr les fils de Médée. Ils ajoutent qu'Euripide reçut de ce peuple cinq talens, pour imputer ce meurtre à leur mère dans sa tragédie, et les décharger ainsi de cette accusation. Ce reproche est

assez ridicule en soi, pour qu'il ne soit pas nécessaire de rapporter ici les raisons qu'allègue Barnès pour justifier le poète.

(3) v. 68. *Pour jouer aux dez.* Les Corinthiens passoient pour aimer le jeu. Chilon le Lacédémonien, ayant été envoyé pour former avec eux une alliance, trouva les principaux de la ville, les sénateurs et les vieillards, qui jouoient des jeux de hasard. Il s'en alla sans rien conclure, disant qu'il ne vouloit pas que Sparte souillât sa gloire en s'unissant à des joueurs. *Joannes Sarisberiensis, de Nugis Curial.* I. 5. p. 25, cité par Musgrave.

(4) v. 85. *Où trouver désormais un cœur fidèle ?* &c. Littéralement, suivant la leçon commune : *Quel mortel ignore que chacun s'aime mieux soi-même qu'il n'aime son prochain ? les uns justement, les autres par l'amour du gain.* Est-il étrange *que son* nouvel *hymen l'empêche d'aimer ses enfans ?* — Ces mots, *est-il étrange*, et le mot *nouvel*, sont suppléés par les traducteurs, et n'existent pas dans l'original. Il y a certainement dans ces vers quelque faute qui altère le sens et le

rend inintelligible. C'eſt le vers 87. qui paroît vicieux. M. Musgrave dit modeſtement, en citant la correction qu'y faiſoit un commentateur, *Mihi versus intercidisse videtur. Quare manum abstineo.* — *Ce vers me paroît perdu. Je m'abstiens d'y toucher.* M. Brunck l'efface entièrement et le déclare interpolé. *Nec emendatione, nec explicatione indigere videtur, sed litturâ.* Il rapproche auſſi de cette ſentence deux vers de Térence qui expriment la même idée :

Verum illud verbum est, vulgo quod dici solet :
Omnes sibi malle melius esse quam alteri.
Andr. II. 5.

(5) Ce ſentiment eſt d'une beauté touchante ; mais rien n'égale la magnificence des expreſſions d'Euridipe. Εδη γαρ ειδον ομμασιν ταυρεμβην τοις δε, &c. Ce ſeul vers prépare l'ame du ſpectateur à des atrocités qui doivent le faire frémir. J'ai renoncé à rendre en françois l'image que préſentent ces mots ταυρεμβην. Le taureau a fourni aux arts et à la poéſie des expreſſions ſublimes : c'eſt ainſi qu'Ajax ne pleuroit jamais ; il mugiſſoit comme un taureau, et il ne verſa des

larmes que quand il vit les traces de sa folie.

(6) v. 120. *Rarement commandés & souvent obéis.* Ολιγὰ, πολλὰ, font ici l'office d'adverbes. ολιγὰ, *rarò*, *parùm*; πολλὰ, *sæpè*, *multùm*.

(7) v. 123. Ἐν' ἰσοισι. Ne seroit-il point mieux de lire, ἐν ἰσοισι, *parmi ses égaux ?*

(8) v. 214. *La mer ténébreuse*, νυχιον. Musgrave croit qu'Euripide emploie cette épithète, pour marquer que Médée navigeoit le jour et la nuit. — Samuel Bathétius corrigeoit νηχυλον, *latè fluens* v. *Musæum Helveticum*, *Part. XXI.*

Mais personne n'a mieux expliqué le sens de cette épithète que M. Brunck. Νυχιος signifie ici occidental, comme l'étoit la mer que Médée avoit traversée, par rapport à la Colchide. M. Brunck cite le vers 948 des *Perses* d'Eschyle ; mais sa note sur ce vers-là est si courte, qu'elle n'offre qu'une simple glose, νυχιαν; Glossa, δυκὴν, σκοτεινὴν. Il auroit été à souhaiter que ce savant éclaircît et confirmât davantage une explication aussi satisfaisante. Je n'ai pas traduit le mot Θεμις

qui se trouve deux vers plus haut, et j'ai cru pouvoir expliquer τὰν ζανὸς Θεμιν, *jusjurandi Jovis fidem*, la foi du serment. Ce n'est pas parce que Thémis étoit fille du Ciel et non de Jupiter, que j'ai évité de la personnifier; ces filiations mythologiques sont souvent changées par les Poètes ; mais le sens m'a paru plus simple et plus beau, et la transition plus naturelle.

(9) v. 218. Κορινθιαι γυναικες. J'ai cru dans ce passage obscur devoir suivre le sens de la traduction d'Ennius, rapportée par Cicéron, et citée par B. Heath. J'ai aussi hasardé une interprétation pour les vers suivans, qui m'a paru lier naturellement ces sentences au sujet. On pourroit peut-être, par quelque changement léger, rapprocher le texte du sens des deux vers d'Ennius.

Κορινθιαι γυναικες, εξελθον δομων
Μη μοι τι μεμψηθ' οιδα γαρ πολλους βροτων
Σεμνους γεγωτας, τους γε δωματων απω
Τους γ' εν θυραισιν, οιδ' αφ' ησυχα ποδος
Δυσκλειαν εκτησαντο και ραθυμιας
Δικη δ' οιδ' ουκ ενεστ' εν οφθαλμοις βροτων.

Γε pour μεν. —— δωματων pour ομματων. ——

ἐν θυραισιν pour *dans la maison* ; on pourroit peut-être lire ἐν θυραιαις. Θυραια signifie *une porte extérieure.* Avant ces mots, τως γ' εν θυραισιν, &c. je sousentends le mot οιδα du commencement, et je prends le mot τως pour τινας. —— Je lis δικη δ' οἶδα, ou bien δικη γαν, ou δικη δ' αἰ, au lieu de δικη γαρ. —— Ραθυμιας au lieu de ραθυμιαν, est une correction de Musgrave.

Voici les deux vers d'Ennius qui paroissent être la traduction des vers 219, 220, 221, depuis οιδα γαρ jusqu'à ραθυμιας.

Nam multi suam rem bene gessére & poplicum
patria procul :
Multi qui domi ætatem agerent, propterea
sunt improbati.

Je crois devoir rapporter ici la traduction sommaire de ce passage, telle à peu près que l'entend Musgrave : « Citoyennes, je » sors ; ne m'en blâmez pas : car il est des » mortels distingués par leurs exploits ou par » les avantages extérieurs, que la paresse et la » lâcheté ont fait tomber dans l'infamie. Il » n'y a point d'équité dans les jugemens » que les hommes portent à la simple vue, » et dans les haines qu'ils conçoivent sur ce

» seul motif. Il faut d'ailleurs qu'une étran-
» gère se conforme aux mœurs du pays
» qu'elle habite. Mais pour moi ce malheur
» inattendu &c. » Ce commentateur croit que Médée fait allusion à ces citoyens d'Athènes, qui du temps d'Euripide s'éloignoient du commerce du peuple.

Le sens que j'ai pris explique le v. 232 ; parce que Médée est convenue qu'une connoissance légère ne devoit point fonder un jugement ni une haine : à quoi elle oppose la parfaite connoissance qu'elle avoit de Jason.

On ne peut être surpris que Médée craigne le reproche d'avoir quitté sa patrie. Ce reproche s'est présenté à la nourrice, v. 34, et à elle-même, v. 168. Ici sa réponse est embarrassée, parce que le reproche est difficile à éluder. Elle y met beaucoup d'appareil, et passe tout de suite à une autre idée. D'ailleurs, le désordre de son esprit excuse, et exige peut-être quelques défauts de liaison.

(10) v. 240. *Car l'honneur interdit aux femmes le divorce.* Le divorce étoit à Athènes au nombre de ces choses que les lois per-

mettent, et que les bonnes mœurs interdisent. Les formes établies par le législateur y mettoient des entraves; et le nom même par lequel on le désignoit, imprimoit une sorte d'ignominie aux femmes qui le sollicitoient. Le divorce obtenu par le mari s'appelloit ἀποπομπη, c'est-à-dire, *l'action de renvoyer*, *la répudiation.* Celui qu'exigeoit une femme étoit désigné par le mot *d'*ἀπολειψις, qui signifie *abandon*, *désertion.* La * loi vouloit que la femme qui demandoit le divorce allât en personne chez l'Archonte porter sa requête; et le but de cette loi étoit, suivant Plutarque, ** de *donner au mari une occasion de lui parler et de la reprendre*, comme Alcibiade reprit la sienne. Ensuite l'Archonte tiroit au sort des juges pour examiner si le sujet pour lequel la femme vouloit être séparée de son mari, étoit légitime. L'espèce de flétrissure que le divorce imprimoit à la réputation d'une femme, s'étendoit jusqu'à un certain point au mari.

* Les termes de cette loi de Solon étoient: την γυναικα την απολειπουσαν τα της απολειψεως γραμματα παρα τω αρχοντι θεσθαι, μη δι' ετερου, αλλ' αυτην παρουσαν.

** Vie d'Alcibiade.

A Sparte, où les nœuds du mariage étoient moins sacrés qu'à Athènes, on voit Lysandre condamné à une amende par les Ephores, pour avoir répudié sa femme. L'indissolubilité du lien conjugal tenant à la simplicité des mœurs, il dut se faire dans la Grèce la même révolution qu'on vit arriver à Rome, où le divorce, après avoir été inconnu pendant 522 ans, devint ensuite si commun, que les femmes * mêmes les plus distinguées comptoient leurs années, non par le nombre des consuls, mais par le nombre de leurs maris.

(11) v. 336. *O Jupiter!* &c. Plutarque rapporte que M. Brutus, voyant les affaires de la république désespérées, prononça ce vers. BARNES.

(12) v. 471. *Vas, tu m'es en horreur*, &c. Ce vers est le même qu'on lit plus bas, vers 1324. M. Brunk le supprime ici.

(13) v. 477.

Atque aliquis dicat, nihil promoveris. Multum Molestus certè ei fuero, atque animo morem.

Jessero. Ter. Andr. BRUNCK.

* *Seneca de Benef.* l. 3, c. 16. Juvenal dit aussi:

. . . . . *Sic fiunt octo mariti*
Quinque per autumnos.

(14) v. 605. ὅτιθ' ὡς μέλευξη. On pourroit lire ὅτι δ' ὡς μέλευξη. *Je sais que vous changerez.*

(15) v. 618. *J'enverrai des symboles aux hôtes de ma famille.* Voyez la note (1) sur HÉCUBE.

(16) v. 664.

Ασκε μὲ τον πρυχοντ' α μὴ λυβαμποδ' ω
Πριν αν πατρωαν αυθις ἑστιαν μολω.

Ne ego prominentem utris solverem pedem,
Priusquam patrios rursùs ad lares venero.

Ubi ασκος *designat* ventrem, πους *ponitur pro* ποδων, *vel* μοριον, *id est* pudenda. —— *Obscœnissimam æquivocationem gallicè indicare suppuduit.*

(17) v. 847. *Elle envoie les tendres amours pour accompagner la sagesse et pour couronner la vertu.* Les meilleurs artistes de l'antiquité regardoient l'amour comme l'ami & le compagnon de la sagesse; leurs plus sublimes ouvrages lui attribuent ce caractère. *Winckelmann, Hist. de l'Art, tom. I. p.* 244.

(18) v. 1070. J'ai omis ici deux vers qui se trouvent répétés au vers 1249, où, suivant Pierson & Musgrave, ils sont mieux

placés. En voici le sens tel qu'on le trouve exprimé dans cette traduction : *Leur mort est inévitable : c'est moi qui les ai fait naître ; c'est moi qui les ferai mourir.*

MM. Valkenaer & Brunck les effacent au v. 1249, et les placent ici. — Ce dernier cite dans une note un passage de la *Médée* de Néophron, Poète auquel Suidas attribue faussement celle d'Euripide ; il vivoit au temps d'Alexandre le Grand, qui le fit périr, suivant ce même auteur, à cause de son attachement pour Callisthène. Voici la traduction du passage en question, qui nous a été conservé par Stobée, et qui offrira au lecteur un objet de comparaison qui n'est pas sans intérêt.

« Barbare ! que vas-tu faire ? Réfléchis, » avant que ta main s'égare et que tu changes » l'amour en haine. Malheureuse ! où t'en- » traîne une passion funeste ? Calme cette » fureur dont s'irritent les dieux... Et pour- » quoi donc ces larmes dans cette affreuse » solitude, abandonnée de ceux qui te doi- » vent du secours ? Après de tels outrages, » me laisserai-je aller aux mouvemens d'une » lâche tendresse ? O mon courage ! tu ne te » trahiras pas toi-même.... C'en est fait : mes

» enfans, fuyez tous de mes yeux : mon cœur
» altier se livre à la rage sanguinaire. O mon
» bras ! pour quel coup vas-tu t'armer ? ....
» O malheureuse ! ô crime ! Ainsi je vais
» détruire en un instant les deux fruits de mes
» soins et de mes longues inquiétudes ! »

(19) v. 1295. *Ino.* Ino étoit fille de Cadmus et d'Hermione. Dans un accès de fureur inspirée par Junon, elle tua ses deux fils, Léarque et Mélicerte, et se précipita de désespoir dans la mer ; mais Néptune la métamorphosa en nymphe. Junon la persécutoit parce qu'elle avoit reçu Bacchus des mains de Jupiter, lorsque ce dieu sortit de sa cuisse.

La mythologie varie sur ce fait, ainsi que sur presque tous les autres. On lit communément que la fureur d'Ino venoit de ce qu'Athamas son époux avoit tué son fils Léarque, et qu'elle se précipita dans la mer avec son autre fils Mélicerte.

Ino est la même que Leucothoé, et par conséquent la même aussi que la déesse Matuta des Romains, selon Plutarque, *Vie de Camille.*

Fin des Notes sur Médée.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

SUJET D'ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE s'est réfugiée dans le temple de Thétis, pour se dérober à la jalousie d'Hermione, épouse du fils d'Achille, dont elle-même est la captive. Les artifices de sa rivale la forcent d'en sortir. Elle est près d'être immolée en l'absence de son maître, avec le jeune enfant dont Néoptolême l'a rendue mère. Pélée la délivre. Hermione,

désespérée et abandonnée par son père, qui l'avoit soutenue dans ses fureurs, craint tout du ressentiment d'un époux. Oreste arrive et lui offre son secours; elle l'accepte avec joie, et s'enfuit avec celui à qui sa main avoit été promise, et qui l'emmène chez son père, pour exiger qu'il remplisse ses engagemens. Un Messager vient annoncer à Pélée la mort de son petit-fils Néoptolême, massacré à Delphes, où il avoit été offrir des prières expiatoires.

Cette

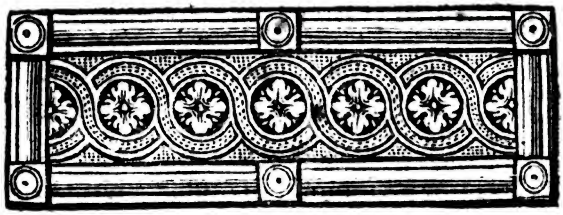
Cette pièce paroît avoir été mise au théâtre la première ou la deuxième année de la XC^me^. Olympiade, sous l'archontat d'Aristophyle ou d'Archias.

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE.
UNE ESCLAVE Troyenne.
LE CHŒUR, composé de Femmes Phtiotes.
HERMIONE.
Femme de la suite d'Hermione.
MÉNÉLAS.
LA NOURRICE * d'Hermione.
MOLOSSE, jeune enfant, fils d'Andromaque et de Néoptolême.
PÉLÉE, père d'Achille, et grand-père de Néoptolême.
ORESTE.
Un Messager.
THÉTIS.

* Voyez la note (1) sur Médée.

La scène est dans la Phtiotide, à l'entrée du temple de Thétis et du palais de Néoptoléme.



ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

ANDROMAQUE * SEULE.

O THÈBES ! (1) cité florissante, la gloire et l'ornement de l'Asie ! ah ! que mon sort étoit digne d'envie, ah ! qu'Andromaque étoit heureuse lors-

* Andromaque étoit fille d'Eétion, roi de Thèbes en Cilicie.

qu'elle sortit de tes murs, chargée de riches présens, pour aller habiter le palais de Priam et devenir l'épouse d'Hector! Aujourd'hui, quelle femme m'égale en infortune? J'ai vu mourir Hector mon époux, par la main de l'impitoyable Achille; j'ai vu mon fils, ce cher Astyanax dont Hector m'avoit rendue mère, précipité du haut d'une tour parmi les flammes et le carnage. Enfin, je me vois esclave, et je suis née sur le trône. Transportée en Grèce avec les autres captives, j'ai été livrée à Néoptolême. Son île est voisine de la Phtiotide et de Pharsale, où je suis reléguée; c'est dans ces retraites solitaires que Thétis couronna les vœux de Pélée. On appelle ce lieu Thétidée. Le fils d'Achille possède ce palais; mais il laisse à Pélée le soin de gouverner cette partie de ses états, ne voulant point arracher le sceptre des mains d'un vieillard qu'il honore. J'ai donné un

fils à mon maître, et mon cœur s'étoit flatté de l'espérance de trouver dans cet enfant une consolation et un appui; mais depuis que mon maître a dédaigné ma couche, depuis qu'Hermione est devenue son épouse, elle ne cesse de m'accabler des plus cruels outrages. Elle dit que par de secrets maléfices je mets obstacle à sa fécondité, que je la rends odieuse à son époux, que je veux la chasser de cette maison et me mettre à sa place, moi qu'on n'y vit, hélas! monter qu'avec horreur, et qui l'ai pour jamais abandonnée! Jupiter, qui lit dans mon cœur, sait si je l'ai jamais desiré; mais ma sincérité ne la persuade point: elle veut me faire mourir. Ménélas son père, agit de concert avec elle: il a quitté Sparte pour venir en ce palais exécuter leur noir dessein. Effrayée et tremblante, je suis venue chercher un asile en ce temple consacré à Thétis, et qui touche aux murs

du palais. Pélée et sa famille le révèrent comme le monument glorieux de son alliance avec la déesse. J'ai envoyé en secret mon fils, mon unique espérance, dans une maison écartée, de peur qu'ils ne tournent leur rage contre lui ; car son père est absent, et ne peut le défendre. Il est allé à Delphes demander le pardon d'une offense faite au dieu, dans l'égarement d'une trop juste douleur. Irrité de la mort de son père, il pria Apollon de punir * son meurtrier. Il tâche aujourd'hui de fléchir le dieu blessé de cette imprudente prière, et d'obtenir sa faveur par ses larmes et son repentir.

* Ce meurtrier étoit Apollon lui-même.

ANDROMAQUE, UNE ESCLAVE TROYENNE.

L'ESCLAVE.

O MA maîtresse !... (car je veux vous donner ce titre que vous portiez dans la Phrygie,) je vous servis toujours avec zèle, ainsi que l'illustre époux que la mort vous a ravi : le même sentiment m'anime encore, et me fait exposer au risque d'être découverte, pour venir vous instruire des horribles complots que forment contre vous Ménélas et sa fille.

ANDROMAQUE.

Chère compagne de mon esclavage, car c'est là le seul titre qui reste à ta malheureuse reine, dis-moi ce qui se passe dans le palais. Quels pièges sont tendus sous mes pas ? dois-je me préparer à la mort ?

L'ESCLAVE.

Votre fils est découvert; ils vont le faire périr.

ANDROMAQUE.

Que dis-tu ?... Comment ont-ils pu savoir.... ô dieux ! qui m'a trahie ? — Ah ! malheureuse !

L'ESCLAVE.

Hélas ! je l'ignore ; mais le fait est trop certain, je le tiens de leur propre bouche. Ménélas est sorti du palais pour chercher son innocente proie.

ANDROMAQUE.

O mon fils !... je me meurs. — Deux vautours acharnés vont déchirer tes membres palpitans. Ton père est absent ; tu n'as point de défenseur.

L'ESCLAVE.

Ah ! s'il voyoit ce qui se passe, il ne souffriroit pas l'indigne traitement qu'on vous fait éprouver.

ANDROMAQUE.

Pélée en est-il instruit ? ne viendra-t-il pas à mon aide ?

L'ESCLAVE.

La vieillesse sans doute a glacé son courage.

ANDROMAQUE.

J'ai imploré son secours par des messages réitérés.

L'ESCLAVE.

Pensez-vous que ceux que vous en chargez les rendent fidèlement ?

ANDROMAQUE.

Que veux-tu que je fasse ? veux-tu toi-même me rendre cet important service ?

L'ESCLAVE.

Et que répondrai-je lorsqu'on m'interrogera sur mon absence ?

ANDROMAQUE.

Tu trouveras quelqu'adroit prétexte. Vas, une femme n'en manque jamais.

L'ESCLAVE.

Il y va de ma vie ; car Hermione est vigilante.

ANDROMAQUE.

Abandonne-tu tes amis dans la détresse ?

L'ESCLAVE.

Non, je ne donnerai point lieu à cet odieux reproche. Je pars. — Et qu'est-ce que des jours souillés par l'esclavage ?

ANDROMAQUE.

Va, tandis que livrée à ma douleur je frapperai les airs de mes accens plaintifs et me nourrirai de mes larmes, * seule consolation qui reste aux malheureux. — O douloureux objets de mes regrets et de ma tendresse ! ô ma patrie ! ô mon Hector ! O sort qui m'as persécutée et m'as réduite en un indigne esclavage ! (2) Ah ! nul mortel ne doit être estimé heureux avant d'avoir terminé sa carrière !

* Littéralement : *Car c'est une consolation aux femmes dans leurs maux d'en parler sans cesse.*

* Quand Pâris conduisit Hélène dans la superbe Ilion, il reçut dans son lit une furie infernale. O Troye! c'est elle qui attira dans tes murs le fer et la flamme et toutes les fureurs de la guerre. C'est pour elle qu'Hector fut traîné autour des murailles par le char du héros issu de Thétis, et que du lit de mon époux je fus conduite sur le rivage, couverte (3) du voile odieux des captives. O que de pleurs coulèrent de ces yeux en voyant cette ville superbe, cette sainte couche nuptiale, et mon époux lui-même, que je laissois ensevelis dans la poussière! Infortunée! pourquoi vois-je encore le jour? m'étoit-il réservé de vivre pour devenir l'esclave d'Hermione? Victime de sa cruauté, je viens comme une suppliante embrasser la statue de la déesse, consumée par la douleur, et versant des torrens de larmes.

* Ce morceau est écrit en vers élégiaques.

LE CHŒUR, ANDROMAQUE.

LE CHŒUR.

¶ ILLUSTRE captive, qui vous êtes réfugiée dans ce temple consacré à Thétis, que rien ne peut vous résoudre à abandonner ! quoique la * Grèce m'ait vu naître, je plains une Asiatique infortunée ; je viens pour adoucir les peines que vous cause la cruelle discorde, en vous séparant d'Hermione qui partage avec vous le lit du fils d'Achille.

Songez au triste sort où vous êtes réduite. Combattrez-vous contre vos maîtres ? Une captive Phrygienne pense-t-elle l'emporter sur la citoyenne de Sparte ? Abandonnez ce temple honoré par nos sacrifices. Pourquoi flétrir ainsi votre beauté dans les larmes ? Il faut

¶ Antistrophiques.
* La Phtiotide.

céder aux ordres souverains : qu'êtes-vous pour y résister ?

Sortez ; quittez la demeure superbe de la fille de Nérée ; songez que vous êtes esclave dans une terre étrangère, où vous ne pouvez attendre aucun secours de vos amis. O sort déplorable ! ô malheureuse épouse !

Troyenne, je sens mon cœur ému de compassion ; mais la crainte que m'inspirent mes maîtres, m'arrête ; et dans l'excès de ma pitié, je tremble que la fille d'Hélène ne découvre mes sentimens pour vous.

HERMIONE, ANDROMAQUE, LE CHŒUR.

HERMIONE.

(4) L'OR et les ornemens qui brillent sur ma tête, ces riches vêtemens dont je suis parée ne sont point les richesses de la maison d'Achille ou de Pélée. Ce sont les dons que me fit Ménélas mon père, lorsque je sortis de Sparte ; je reçus de lui d'autres présens magnifiques, et j'ai acquis le droit de parler librement dans une maison où j'ai apporté l'opulence. Et toi, esclave et captive, tu voudrois t'en emparer à mon préjudice ; tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein d'une honteuse stérilité. Les femmes de ton pays connoissent ces affreux secrets ; mais j'en préviens-

drai les funestes suites. Ni la demeure de la Néréide, ni ce temple, ni cet autel ne mettront ta vie à couvert; ou, si quelqu'un des dieux te dérobe à ma juste colère, va, je saurai humilier l'orgueil de tes pensées; tu ramperas à mes pieds comme une esclave; tu seras occupée aux ouvrages les plus abjects; oui, je verrai tes mains * arroser et balayer le palais. Apprends enfin à te connoître: tu n'as ici ni Hector, ni Priam, ni ton ancienne opulence. Ces murs sont ceux d'une ville Grecque. — Malheureuse! jusqu'où as-tu poussé l'égarement et le crime? Tu n'as point craint d'entrer dans le lit de celui dont le père a fait périr ton époux, d'avoir des enfans d'un homme tout couvert de son sang. Telles sont les mœurs des

* Littéralement: *Répandre la rosée d'Acheloüs avec des vases dorés.* L'Acheloüs étoit un fleuve d'Etolie, qui est employé pour désigner un fleuve quelconque. Ainsi la rosée d'Acheloüs c'est l'eau.

Barbares : mêlés confusément en d'incestueuses alliances, le père avec la fille, le fils avec la mère, le frère avec la sœur, ils s'unissent sans choix aux meurtriers de leurs proches; la loi ne leur impose aucune gêne. Va porter loin de nous un exemple abominable. Il est contraire aux mœurs et à l'honnêteté qu'un seul homme ait deux femmes sous son empire. Celui qui veut que sa maison soit heureuse et bien gouvernée, en choisissant une compagne, doit y borner ses vœux et son amour.

LE CHŒUR.

La jalousie est la passion des femmes; elles ne peuvent supporter celles qui partagent avec elles le lit de leur époux.

ANDROMAQUE.

Ah! que la jeunesse est injuste! Mais que me sert d'avoir pour moi la justice? Oserai-je parler dans les fers? et si je puis vous confondre, je n'en serai que

plus maltraitée ; car l'orgueil des grands supporte impatiemment la raison des foibles. Mais la crainte ne me fera point trahir la vérité ni me manquer à moi-même. Dites-moi, jeune imprudente, qui a pu vous persuader que j'ai formé le dessein de rompre votre mariage ? Est-ce mon éclat ou ma puissance ? La-cédémone redoute-t-elle la capitale de la Phrygie ? Ma fortune est-elle grande et digne d'envie ? Me voyez-vous libre et honorée, brillant de l'éclat de la jeunesse et de la beauté, fière d'une patrie florissante, et soutenue par de nombreux amis ? Et lorsque je le pourrois, le voudrois-je ? Comment pourrois-je souhaiter de donner l'être à des esclaves ? hélas ! ils ne feroient qu'augmenter ma misère. Ou bien dois-je me flatter que la Phtiotide souffre que mes fils occupent le trône au défaut des vôtres ? Mon nom et ma patrie ne sont-ils pas chéris des Grecs ? L'obscurité de

ma naissance me dérobe sans doute à leur haine; et la femme d'Hector, une princesse Phrygienne, captivera aisément leur bienveillance et leurs suffrages. Non, ce ne sont point des charmes et des maléfices qui vous font haïr de votre époux; s'il trouvoit en vous une compagne d'un commerce agréable et doux, il changeroit de sentiment. Les vertus sont un philtre plus puissant que la beauté même. Mais vous, dès qu'une chose vous blesse, vous parlez avec emphase de la grandeur de Lacédémone, et de Scyros avec dédain. Dans une maison où règne la simplicité, vous étalez votre faste et votre opulence. Achille est à vos yeux moins grand que Ménélas.

Voilà ce qui éloigne votre époux. Quel que soit celui auquel l'hymen unit sa destinée, une femme lui doit sa soumission et son amour; jamais son orgueil ne doit lui disputer la préémi-

nence. Si le sort vous eût donné pour époux, au sein des frimats de la Thrace, un prince qui, suivant les lois de cette contrée, fût le mari de plusieurs femmes, vous les auriez donc tuées dans votre fureur jalouse, et vous auriez couvert votre sexe de honte ? car l'amour fermente dans notre sein avec plus de violence que chez les hommes, mais il se cache sous le voile aimable de la pudeur. O cher Hector! tu n'éprouvas jamais ma jalousie : si Vénus t'inspira quelque foiblesse, j'aimois à cause de toi celles qui en étoient l'objet. Les fruits de tes amours secrets furent allaités de mon sein ; tu n'entendis jamais d'amers reproches. C'est ainsi que par ma douceur je gagnois le cœur de mon époux. Mais vous ne pouvez souffrir qu'une femme parle à votre époux ; la moindre démarche vous inquiète. Redoutez les excès où l'amour jeta votre mère. Les enfans ne doivent

pas imiter les vices des auteurs de leur naissance.

LE CHŒUR.

Princesse, s'il se peut, rendez-vous à ma prière, et consentez à vous réconcilier avec elle.

HERMIONE.

Est-ce à toi de débiter des maximes, de me provoquer par tes discours? ta sagesse en effet l'emporte sur la mienne!

ANDROMAQUE.

Si vous êtes sage, vos expressions ne le témoignent guère.

HERMIONE.

Puisse du moins mon cœur ne pas ressembler au tien!

ANDROMAQUE.

Quoi! si jeune, dans vos propos vous respectez si peu la pudeur!

HERMIONE.

Tu ne te contentes pas de la blesser par tes paroles,

ANDROMAQUE.

Ne pouvez-vous pleurer en secret l'infidélité d'un époux?

HERMIONE.

Eh! l'amour n'est-il pas le bien le plus précieux pour une femme?

ANDROMAQUE.

Oui, lorsque la pudeur le dirige; sinon, c'est un opprobre.

HERMIONE.

Cette ville ne se gouverne pas par l'opinion des Barbares.

ANDROMAQUE.

Ce qui est honteux parmi les Barbares est honteux chez les Grecs.

HERMIONE.

Tous tes raisonnemens ne t'arracheront point à la mort.

ANDROMAQUE.

Ose fixer la déesse! elle tourne sur toi des regards irrités.

HERMIONE.

Elle a en horreur ta patrie qui s'est abreuvée du sang d'Achille.

ANDROMAQUE.

C'est Hélène et non pas moi ; c'est ta mère qui a causé sa mort.

HERMIONE.

Pousseras-tu plus loin l'audace et l'injure ?

ANDROMAQUE.

Je me tais ; je m'interdis toute parole offensante.

HERMIONE.

Réponds enfin sur l'objet qui m'amène.

ANDROMAQUE.

Que puis-je répondre, sinon que vos sentimens ne sont pas ce qu'ils devroient être ?

HERMIONE.

Enfin quitteras-tu ce bois sacré de la déesse des mers ?

ANDROMAQUE.

La mort seule peut m'en chasser.

HERMIONE.

* Tu résistes ? Ne crois pas que j'attende mon époux sans vengeance.

ANDROMAQUE.

Jusqu'à ce qu'il revienne, ne pensez pas que je me livre entre vos mains.

HERMIONE.

Je t'y forcerai par le feu. (5) La sainteté du lieu ne peut t'en garantir.

ANDROMAQUE.

Que vos mains commencent l'incendie ; les dieux en seront témoins.

HERMIONE.

Je te déchirerai le sein.

ANDROMAQUE.

Immolez, arrosez de sang l'autel de la déesse ; elle saura vous en punir.

HERMIONE.

Femme audacieuse, nourrie parmi

* *Voyez* BRUNCK.

les Barbares, tu veux braver la mort! va, je sais le moyen de te faire quitter de bon gré ton asile; tu ne résisteras pas à l'appât qui va t'être offert. Je ne m'explique pas davantage; tu ne tarderas pas à me comprendre. Demeure inébranlable dans ton poste: quand un mur d'airain * entoureroit ce temple, je saurai t'en arracher avant que le fils d'Achille revienne pour te délivrer.

ANDROMAQUE.

Il sera mon libérateur. — O qu'il est affreux que l'homme, à qui la nature offre des remèdes et des antidotes contre la morsure des bêtes les plus venimeuses, n'en ait aucun pour se défendre des maux que cause une méchante femme, plus dangereuse que la vipère et que le feu!

* Littéralement: *Quand le plomb fondu t'enfermeroit de toutes parts.* On versoit du plomb fondu dans les gonds des portes pour les fermer, de façon qu'elles ne pussent plus se rouvrir.

LE CHŒUR, SEUL.*

¶ FILS de Jupiter et de Maïa, que de maux tu fis à la terre, lorsque sur les forêts de l'Ida tu conduisis le char brillant des trois déesses, armées par la main de la fatale discorde pour le combat de la beauté, vers la demeure solitaire d'un jeune et charmant berger!

A l'ombre des bosquets touffus, coulent des sources vives et d'une fraîcheur délicieuse; elles lavent dans une onde pure leur corps d'une blancheur éblouissante; et se disputant l'une à l'autre avec fierté le rang suprême, elles s'adressent au beau Priamide. Mais l'artificieuse Cypris le séduit par ses doux regards; et ses paroles artificieuses ont renversé les tours orgueilleuses de la malheureuse Ilion.

* Andromaque est peut-être présente.
¶ Antistrophiques.

Pourquoi la mère de l'odieux Pâris n'étouffa-t-elle pas cette peste dès sa naissance, avant qu'il pût habiter les rians côteaux de l'Ida ? La tête ceinte du laurier prophétique, Cassandre s'écrioit qu'on fît périr le destructeur de Troye. Qui n'importuna-t-elle pas de ses plaintes ? Auquel des princes et des vieillards ne demanda-t-elle pas la mort ?

Les malheureuses Troyennes n'auroient pas plié sous le joug ; & toi, princesse infortunée, tu ne languirois pas dans l'esclavage ; la Grèce n'eût pas supporté dix années de travaux et de dangers ; elle n'eût point vu périr sous les murs d'Ilion la fleur de ses jeunes guerriers, laissant les épouses abandonnées, et les vieillards privés de leurs enfans.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

MÉNÉLAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

MÉNÉLAS, *tenant le jeune Molosse entre ses bras.*

VOILA l'enfant que tu pensois dérober aux regards de ma fille : tu te flattois que ce temple mettroit tes jours en sûreté, tandis que ceux de ton fils étoient à couvert dans sa retraite ; ma prudence a surpassé la tienne ; si tu ne quittes cet asile, nous l'immolerons à ta place : choisis de mourir toi-même, ou de voir la mort de ton fils expier tes torts envers ma fille.

ANDROMAQUE.

Qu'heureux est le mortel que la renommée couronne d'une juste gloire ! mais que celui qui ne la doit qu'à la fortune, est loin d'exciter mon admiration et mon envie ! Placé par le hasard à la tête des armées de la Grèce, tu as vu la superbe Troye tomber sous ta main foible et timide ; et tu signales aujourd'hui ton courage à combattre une femme esclave et malheureuse, pour flatter l'orgueil d'un enfant ! Non, tu n'étois pas digne de ta conquête. Tels brillent au dehors d'un faux éclat de sagesse et de vertu, de qui les sentimens sont rampans et vulgaires, et qui ne surpassent les autres hommes qu'en richesses et en puissance. Souffre du moins, Ménélas, que j'oppose la raison à ta violence. Quand ta fille m'aura entre ses mains, quand elle m'aura fait périr, qui la dérobera à la peine des homicides ? qui pourra t'en garantir

toi-même, si tu participes à son crime? Si, pour prévenir mon trépas, je vous livre mon fils, oserez-vous lui ôter la vie? pensez-vous que son père laisse sa mort sans vengeance? est-il si dépourvu de courage? les murs de Troye triomphent-ils de sa foiblesse? Croyez qu'il agira en digne descendant d'Achille et de Pélée. Il chassera de sa maison une femme odieuse. Que diras-tu alors en l'offrant à un nouvel époux? Te plaindras-tu des torts de celui qui la répudie? exalteras-tu sa sagesse et sa modestie? Jamais tu ne pourras persuader un tel mensonge. Qui donc voudra la recevoir? Attendra-t-elle la vieillesse dans une honteuse viduité? Malheureux, qui ne prévoyez pas les suites déplorables d'un crime! combien ne souhaiteras-tu pas alors de voir ta fille jouir des douceurs de l'hymen, dût-elle les partager avec plusieurs rivales! Faut-il pour un petit mal attirer

ces calamités sur sa tête ? Et si les femmes ne peuvent résister à la dépravation de leur nature, faut-il qu'un homme imite leurs fureurs ? Qu'on examine si par de secrets poisons j'ai causé la stérilité de ta fille ; j'abandonne aussitôt cet autel ; je me soumets au jugement de ton gendre : il est intéressé comme toi à venger l'injure faite à sa couche. Tu vois le fond de mon cœur. Mais pour toi, je me rappelle avec effroi que c'est une femme qui t'a fait renverser la capitale de la Phrygie.

LE CHŒUR.

Vous oubliez que vous parlez à un homme, et vous passez les bornes que la décence impose à notre sexe.

MÉNÉLAS.

Ce triomphe est petit, il est vrai, et peu digne de l'éclat de ma puissance ; mais c'est une victoire plus grande et plus flatteuse d'obtenir ce qu'on desire, que de renverser Troye. Ma fille est

outragée ; je ressens son injure, et je combats pour elle. Une femme peut supporter sans murmure toute autre espèce d'injustice ; mais lui enlever son époux, c'est lui arracher la vie. L'époux de ma fille a droit de commander à mes esclaves ; c'est à elle, c'est à moi de punir les siens en son absence. Les vrais amis n'ont rien en propre ; leurs biens, leurs richesses sont communs. Ce seroit chez moi une négligence coupable de ne pas veiller sur ce qui m'appartient, quand un ami n'y peut veiller lui-même. Ainsi, sors au plus tôt de ce temple sacré. Si tu meurs, j'épargne ton fils ; mais si tu veux te dérober au supplice, je le frappe ici sous tes yeux : l'un ou l'autre en ce jour doit expier ta faute.

ANDROMAQUE.

O cruelle alternative ! ô choix affreux de la vie et de la mort ! De tout côté l'horreur et le désespoir ! Pour une lé-

gère offense, n'est-il point d'autre peine que la mort ? Qu'ai-je donc fait ? Ai-je trahi ta patrie ? ai-je fait mourir tes enfans ? suis-je une infâme incendiaire ? Hélas ! mon seul crime est d'avoir cédé à la force : vous punissez une faute involontaire, et vous respectez celui qui m'a contrainte à la commettre. Malheureuse ! ma patrie ! ô ma patrie désolée ! quel gouffre est ouvert devant moi ! Pourquoi suis-je devenue mère ? pourquoi ai-je doublé mes infortunes ? Quelle douceur la vie peut-elle m'offrir encore ? où tourner mes tristes regards ? La fortune semble effacer par des coups plus cruels le souvenir de mes premiers malheurs. J'ai vu le vaillant Hector tomber percé de coups, Ilion consumée par les flammes, moi-même traînée par les cheveux dans les vaisseaux des Grecs comme une vile esclave. Enfin, conduite dans la Phtiotide, je me suis vue contrainte à recevoir les

embrassemens du meurtrier de mon époux. — Mais mon cœur peut-il encore s'occuper de ce qui n'est plus. Ah! j'ai sous les yeux de trop justes sujets de larmes ! mon fils me restoit encore, mon fils, l'œil de ma vie ; les cruels le feront mourir.... Non, je ne sauverai pas ma vie aux dépens de la sienne. Pourrois-je survivre à mon fils ? n'est-il pas ma seule espérance? Je quitte cet autel, et je me livre entre vos mains. Tuez, égorgez une infortunée, chargez-la de fers, livrez-la au dernier supplice. Ta mère, ô mon fils ! descend dans le tombeau pour racheter tes jours. Si les dieux permettent que tu en jouisses, souviens-toi de celle à qui tu dus deux fois la vie ; et lorsque ton père te tiendra dans ses bras, dis-lui, parmi de tendres caresses, en lui baisant les mains, en les arrosant de tes larmes, dis-lui ce que j'ai fait pour toi. Oui, nos enfans sont notre ame et notre vie : celui qui

ne fut jamais père peut seul blâmer l'excès de cette tendresse ; inaccessible aux plus cruelles peines, il est heureux de son infortune.

LE CHŒUR.

Ses paroles me touchent ; les maux de l'humanité ont droit à notre compassion, quel que soit l'objet qui les souffre. Obtenez, Ménélas, obtenez de votre fille la grace d'une infortunée : ramenez dans le palais la paix et la bonne intelligence.

MÉNÉLAS.

Esclaves, qu'on la saisise, qu'on l'enchaîne. Mes paroles vont allumer sa colère. Je t'ai menacée de faire périr ton fils pour te faire quitter l'autel de la déesse, tu t'es livrée en ma puissance, déterminée à la mort : rien ne peut t'y soustraire. Ma fille jugera ton fils ; c'est à elle de prononcer sur sa vie. Rentre, et apprends, esclave, à ne pas outrager les personnes libres.

ANDROMAQUE.

O ciel ! tu m'as trompée, tu t'es joué de ma crédulité ?

MÉNÉLAS.

Tu peux t'en plaindre au ciel et à la terre ; je ne prétends point le nier.

ANDROMAQUE.

Voilà donc la sagesse qu'on estime sur les bords de * l'Eurotas !

MÉNÉLAS.

Dans Troye, comme ailleurs, on estime qu'il faut venger un outrage.

ANDROMAQUE.

Méprises-tu les dieux et la justice ?

MÉNÉLAS.

J'attends leur jugement sans crainte. Toi, subis le tien.

ANDROMAQUE.

Quoi ! vous arracheriez cette innocente colombe de dessous l'aile de sa mère ?

* Fleuve de Laconie.

MÉNÉLAS.

Ma main ne le fera point mourir; ma fille, à qui je le livrerai, pourra contenter son desir.

ANDROMAQUE.

O cher enfant! mes yeux pour te pleurer trouveront-ils des larmes?

MÉNÉLAS.

Tu sais tout; tu peux là-dessus fonder tes espérances.

ANDROMAQUE.

(6) O les plus odieux des mortels! perfides Spartiates! vils artisans du mensonge et des plus méchans artifices! dont toutes les pensées sont tortueuses, fausses et pleines de détours, cessez d'usurper dans la Grèce un injuste pouvoir. Quel crime est inconnu parmi vous? Est-il une nation plus souillée de meurtres et d'assassinats? que l'amour du gain porte à de plus grands excès? dont la langue trahisse plus souvent la pensée? qui se fasse plus un

jeu du mensonge et de la perfidie? Périsse cette ville abominable! Quant à moi, je crains peu la mort: dès longtemps je ne vis plus; le dernier de mes jours fut celui qui éclaira les ruines de ma patrie et les funérailles de mon époux, de cet illustre époux dont la valeur te força plus d'une fois de chercher un asile sur tes vaisseaux. Guerrier terrible contre une femme désarmée! frappe, tue-moi; car jamais ni toi, ni ta fille vous ne m'arracherez des bassesses: apprends que je fus ton égale; j'occupois à Troye le rang que tu occupes à Lacédémone: je suis dans l'adversité; songe qu'un jour peut-être la fortune humiliera ton orgueil.

LE CHŒUR, SEUL.

¶ O! QU'IMPRUDENT est le mortel qui veut posséder deux épouses, et voir naître dans sa maison des enfans de plusieurs mères, source éternelle de discorde et de funestes calamités! Puisse celui auquel l'hymen doit m'unir un jour, m'accorder un amour entier et sans partage!

Les états n'admettent point deux souveraines puissances, cause fatale de troubles et de séditions dangereuses; on voit même les célestes Muses allumer entre deux poètes la jalousie et la discorde.

Ainsi, quand un vaisseau vole poussé sur la plaine liquide par le souffle des vents orageux, deux habiles pilotes peuvent occasionner le naufrage. Une

¶ Antistrophiques.

multitude de sages agit plus foiblement qu'un seul homme d'un esprit vulgaire, qui ne doit qu'à lui-même compte de son pouvoir. Dans les maisons et dans les états, pour que tout soit dans l'ordre, il faut qu'un seul commande.

La fille du roi de Sparte le prouve par son exemple. Elle poursuit sa rivale avec la flamme et le fer : elle immole à l'implacable discorde cette Troyenne infortunée, et fait périr le fils avec la mère. O jalousie! ô monstre sacrilège, injuste et dénaturé! Ah! princesse! un jour peut-être vous serez en proie au repentir.

Je vois ce couple infortuné qui s'avance. O sentence trop rigoureuse! ô mère déplorable! ô malheureux enfant! tu meurs pour expier le crime qui t'a fait naître, innocente victime de la fureur des rois.

ANDROMAQUE, MOLOSSE, MÉNÉLAS, LE CHŒUR.

ANDROMAQUE.

Je descends au tombeau, les mains ensanglantées par d'indignes liens.

MOLOSSE.

Ah ma mère ! ma mère ! on m'y précipite avec vous. Je vais être immolé entre vos bras ! O prince de la Phtiotide ! ô mon père ! venez, venez à notre secours.

ANDROMAQUE.

O cher enfant ! tu seras donc couché dans la terre sur le sein de ta malheureuse mère ; ton corps privé de vie reposera sur son corps glacé.

MOLOSSE.

Hélas ! malheureux que je suis ! mère tendre et infortunée !

MÉNÉLAS.

Portez vos plaintes aux enfers : issus d'une race odieuse, il faut périr l'un et l'autre. J'ai prononcé ta sentence; Hermione prononcera celle de ton fils. Epargner un ennemi qu'on tient en son pouvoir, lorsqu'on peut par sa mort prévenir ses outrages, c'est foiblesse et extravagance.

ANDROMAQUE.

O mon époux! mon cher époux! illustre fils de Priam! ô si ta main pouvoit encore prendre ma défense!

MOLOSSE.

Infortuné! quels chants magiques peuvent me garantir du trépas?

ANDROMAQUE.

Jette-toi aux pieds de ton maître, mon fils; embrasse ses genoux.

MOLOSSE.

O mon cher maître! ô mon cher protecteur! préservez-moi de la mort.

ANDROMAQUE.

Malheureuse ! mes yeux s'éteignent dans les larmes, semblables aux sources éternelles qui distillent dans les grottes humides des rochers.

MOLOSSE.

Hélas ! que ferai-je ? où trouverai-je un prompt secours ?

MÉNÉLAS.

Pourquoi tombes-tu à mes pieds ? tes prières se brisent contre mon cœur, comme la vague de l'océan contre le rocher insensible. Mon devoir est de protéger ma fille : aucun lien ne m'attache à toi. Au péril de mes jours j'ai renversé la superbe Troye ; j'ai fait ta mère captive : j'ai sur elle et sur toi acquis de justes droits ; tu descendras avec elle dans la tombe.

Fin du second Acte.

ACTE III.

PÉLÉE, MÉNÉLAS, ANDROMAQUE, MOLOSSE, LE CHŒUR.

PÉLÉE.

RÉPONDEZ-MOI, citoyennes, et toi qui sembles présider à ce sacrifice, quel est le sujet qui vous assemble, quel coup funeste a frappé le palais ? pourquoi cette exécution qu'aucun jugement n'a précédée ? Arrête, Ménélas, n'immole pas la justice à ta passion. Hâtons-nous, je vois trop qu'ici la promptitude est nécessaire : puissé-je pour un instant rappeler la vigueur de ma jeunesse ! Portons d'abord nos pas vers elle

pour ranimer ses esprits languissans, comme un vent favorable vient réjouir le nautonnier. Dites-moi, je vous prie, en vertu de quel jugement on vous charge ainsi de liens, et pourquoi l'on vous entraîne au supplice avec votre fils, comme une brebis innocente avec l'agneau qu'elle allaite; tandis qu'absent de ces lieux, votre maître et moi ne pouvons vous défendre ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! que vous dirai-je, vénérable vieillard ? vous voyez une infortunée dévouée à la mort avec ce cher et malheureux enfant. Avec quelle impatience j'ai desiré votre secours ! combien de fois n'ai-je pas envoyé vers vous pour vous instruire de ce qui se passe ! Vous n'ignorez pas sans doute la haine que me porte la fille de Ménélas : c'est elle qui cause ma mort. On m'arrache à l'autel de Thétis, de la déesse à qui votre fils a dû le jour, et qui est l'objet

de vos hommages, sans nous juger, sans nous entendre, sans respect pour un maître absent de sa maison ; on profite de l'abandon cruel où je me trouve, pour me livrer à la mort avec mon fils, que l'innocence de son âge ne peut garantir de leurs fureurs. O vieillard ! au nom des dieux, écoutez une suppliante; je tombe à vos genoux : hélas ! les fers dont mes mains sont chargées ne me permettent pas de toucher votre visage chéri. Délivrez-moi, prévenez un crime qui va vous couvrir de honte, en mettant le comble à mon infortune.

PÉLÉE.

Malheureux ! brise ses fers, ou bien crains mon courroux.

MÉNÉLAS.

Et moi, je te le défends; je saurai aussi bien que toi me faire obéir, et j'ai plus que toi des droits sur cette esclave.

PÉLÉE.

Comment ! prétends-tu faire la loi dans mon propre palais ? vas commander à Sparte.

MÉNÉLAS.

C'est ma captive.

PÉLÉE.

Elle est échue au fils de celui qui me dut le jour.

MÉNÉLAS.

Son bien et le mien ne sont-ils pas communs ?

PÉLÉE.

Oui, ponr en faire un bon usage, et non pour exercer des violences, et pour faire mourir une femme innocente.

MÉNÉLAS.

Tu ne l'arracheras point d'entre mes mains.

PÉLÉE.

Tremble que ce sceptre n'ensanglante ta tête.

MÉNÉLAS.

Ose frapper ; approche, afin d'apprendre à me connoître.

PÉLÉE.

Lâche, mérites-tu d'être compté parmi les hommes ? toi, qu'un vil Phrygien osa jadis déshonorer ; toi, qui laissas ta maison ouverte aux ravisseurs, et qui abandonnas à sa propre fidélité la plus infidèle, la plus perfide des épouses. Et comment la chasteté se conserveroit-elle dans le cœur d'une jeune Lacédémonienne accoutumée à quitter la maison maternelle, pour se mêler aux exercices * des jeunes hommes, sans autre vêtement (7) qu'une robe courte et flottante ? Faut-il ensuite s'étonner si vos femmes sont sans pudeur ? C'est là qu'on vit Hélène abandonner la couche nuptiale, se livrer avec audace à l'excès de sa passion, et suivre un jeune amant dans une terre étrangère. Voilà

* *La lutte, la course.*

donc le digne objet qui t'a fait rassembler et conduire à Troye toutes les forces de la Grèce ! Ah ! loin de vouloir reprendre les armes à la main une femme si méprisable, tu devois la rejeter loin de toi, l'abandonner à son ravisseur, et payer celui qui auroit délivré ta maison d'un tel fléau. Mais que ces sentimens étoient loin de ton cœur ! Tu n'as point rougi de prodiguer le sang le plus pur de la Grèce pour ton infâme conquête ; tu as plongé les mères dans le deuil ; tu as ravi aux pères leurs généreux enfans, l'espérance et la gloire de leur vieillesse chenue. Moi-même je suis du nombre de ces pères infortunés, et je t'envisage avec horreur, comme le meurtrier, comme le mauvais génie de mon cher Achille. Seul entre les guerriers qui ont combattu contre Troye, ton corps n'est point couvert de blessures, et tu as rapporté tes armes magnifiques, enfermées

fermées dans un étui enrichi d'or, aussi pures et aussi brillantes qu'au jour où tu quittas la Grèce. Plus d'une fois j'ai dit au fils d'Achille de se garder de ton alliance, et de ne point recevoir dans sa maison la fille d'une méchante mère. L'exemple d'une mère entraîne une jeune épouse. O vous qui cherchez une compagne digne de votre amour, faites attention aux vices et aux vertus des mères ! A tout ce que je viens de dire, ajoute tes crimes envers ton frère; tu as ordonné la mort de sa fille dont la beauté égaloit la vertu, tant tu craignois de ne pas recouvrer une méchante femme. Enfin, pour en venir à tes derniers exploits, quand tu t'es vu maître de Troye, quand cette femme a été livrée captive entre tes mains, as-tu lavé ton affront dans son sang? A peine a-t-elle à tes yeux découvert son sein d'albâtre, le glaive vengeur est tombé de tes mains, tu t'es précipité dans ses bras,

tu l'as couverte de tes baisers, tu as flatté par mille tendres caresses un monstre souillé de vices. Lâche, vil esclave de l'amour! et tu oses dans la maison de mes enfans porter le trouble et le ravage! tu profites de son absence pour venir chez le fils d'Achille assassiner une femme infortunée et un foible enfant! Mais sache que, sa naissance fût-elle encore plus illégitime, il te prépare des pleurs à toi et à ta fille. La terre la mieux cultivée ne porte pas toujours les fruits les plus savoureux. (8) Souvent les fruits de l'amour surpassent en vertu les enfans légitimes. Reprends ta fille. Il vaut mieux s'allier à l'homme pauvre et vertueux, qu'à celui qui unit le vice à l'opulence. Va, tu n'auras que mon mépris.

LE CHŒUR.

Les paroles aigrissent les cœurs, et la dispute la plus modérée se termine souvent d'une manière funeste et vio-

lente. L'homme sage l'évite toujours avec ceux qui doivent lui être chers.

MÉNÉLAS.

Que penser de la sagesse des vieillards, et de ceux dont la Grèce estime le jugement? Quoi! Pélée, le fils d'un héros uni aux dieux * par les nœuds du sang, se laisse emporter à la colère jusqu'à proférer des paroles aussi déshonorantes pour lui-même qu'injurieuses pour moi; et cela pour une esclave, pour une Barbare, une Asiatique qu'il falloit renvoyer par-delà le Nil et le Phase, et poursuivre dans son dernier asile! Sa patrie est encore fumante de notre sang; elle est complice de la mort de ton fils; Pâris, le meurtrier d'Achille, étoit frère d'Hector; Hector étoit son époux; et tu habites sous le même toit, et tu souffres qu'elle mange à ta table, qu'elle produise une race odieuse! et lorsque ma sage prévoyance

* MUSGRAVE et BRUNCK.

veut te délivrer d'une ennemie, c'est toi qui retiens mon bras, c'est toi qui la dérobe à mon ressentiment! Eh quoi! si ma fille est sans postérité, placeras-tu sur le trône de la Phtiotide les fils de cette esclave? Issus d'un sang barbare, les verra-t-on régner sur les Grecs? Est-ce moi qui foule aux pieds la sagesse? en es-tu le défenseur? Toi-même, si ta fille éprouvoit un pareil outrage, le supporterois-tu en silence? Non sans doute; et cependant tu accables d'injures tes amis pour soutenir une étrangère! Pourquoi une femme outragée ne jouiroit-elle pas des mêmes droits qu'a le mari pour punir une femme infidèle? celui-ci se confie en sa force; celle-là dans son père et dans sa famille: mon secours est dû à ma fille. Mais la vieillesse t'égare. Quand tu parles de mes exploits, tu rehausses l'éclat de ma gloire. Pour Hélène, les dieux furent les auteurs d'une faute qui

a eu pour la Grèce les suites les plus heureuses. Ses peuples, amollis par la paix, ignoroient les vertus guerrières; l'exercice a formé leur courage. C'est sous ce maître puissant qu'ils ont appris l'art de combattre et de vaincre. Lorsque je revis mon épouse, si je sus dompter ma colère, si j'arrêtai mon bras prêt à lui percer le cœur, cette modération mérite des louanges. Je voudrois que ce sentiment t'eût jadis empêché de te souiller du sang d'un frère. * Ce n'est point la passion qui m'anime; je n'ai que ton bonheur en vue. Si tu te livres à la violence, tu l'emporteras en injures; la sagesse et la prudence m'offrent une gloire plus véritable.

LE CHŒUR.

Ah! princes! arrêtez, cessez ces

* Phocus, frère de Pélée; l'un et l'autre fils d'Eaque.

vaines paroles; vous vous perdez l'un et l'autre.

PÉLÉE.

(9) O que la Grèce apprécie mal le courage! Lorsqu'une armée est victorieuse, pourquoi le chef en remporte-t-il la gloire, tandis qu'on oublie les instrumens de son triomphe? Confondu parmi les autres guerriers, qu'a-t-il de plus qu'eux pour qu'on en parle davantage? Cependant ces chefs orgueilleux commandent dans les conseils, méprisent leurs concitoyens; quoique méprisables eux-mêmes, et entourés d'hommes supérieurs en mérite, auxquels il ne manque que de vouloir et d'oser. Ainsi ton frère et toi vous êtes enflés d'orgueil pour avoir vaincu Troye par la valeur et par les travaux des Grecs. Mais crains de trouver en moi un ennemi plus redoutable que le berger Pâris. Pars, fuis, va périr loin de mes yeux; emmène ta fille, reprends une épouse stérile,

de peur que le héros issu de mon sang ne * lui fasse éprouver un juste châtiment. Outrée que le ciel refuse des enfans à ses vœux, elle ne peut souffrir qu'une autre femme soit féconde ; et parce que la nature trompe ses espérances, il faut que je sois privé de celle de me voir renaître. Retirez-vous, esclaves ; voyons s'il est quelqu'un assez téméraire pour s'opposer à mes volontés. Levez-vous, infortunée ! je veux de mes propres mains délier ces indignes courroies dont les vôtres sont enchaînées. Barbare, as-tu pu te résoudre à meurtrir ainsi ces mains délicates ? Ces liens étoient faits pour les taureaux et pour les lions. Craignois-tu que ce foible bras ne s'armât contre ta violence ? Viens, jeune enfant, viens dans mes bras ; oui, aide-moi à détacher les liens de ta mère. Je t'éleverai dans la Phtiotide, pour qu'ils trouvent en toi un en-

* Littéralement : *Ne la traîne par les cheveux.*

nemi rrdoutable. Excepté la gloire des armes et la valeur dans les combats, les Spartiates en rien ne sont supérieurs aux autres.

LE CHŒUR.

Les vieillards n'ont point d'empire sur eux-mêmes ; ils se laissent aisément emporter à la colère.

MÉNÉLAS.

Certes, ta bouche est fertile en injures. Je suis venu dans ces lieux contre mon gré ; je n'y ferai, je n'y souffrirai aucune violence. Pressé de retourner dans ma patrie, je pars pour lui porter un secours nécessaire. (10) Une ville voisine et ci-devant son alliée est devenue son ennemie ; j'y vais conduire une armée et la réduire en ma puissance. Quand j'aurai terminé cette expédition glorieuse, je viendrai instruire moi-même mon gendre, et écouter à mon tour ses raisons. S'il punit cette esclave, et qu'il ait pour moi les égards qui me

sont dus, il éprouvera de ma part un traitement pareil; mais s'il s'emporte, qu'il s'attende à ma colère; mes actions et mes sentimens prendront les siens pour règle et pour modèle. Je supporte aisément tes outrages : semblable à une ombre légère, il ne te reste que la voix, et ta valeur se réduit à dire des injures. *Il sort.*

PÉLÉE.

Viens, mon enfant, viens te jeter entre mes bras. Approchez, infortunée; après avoir été battue par la tempête, jouissez enfin du repos dans un port assuré.

ANDROMAQUE.

O vieillard! puissent les dieux répandre sur vous et sur vos enfans leurs bénédictions les plus précieuses! puissent-ils récompenser dignement le libérateur de mon fils et de sa malheureuse mère! Mais prenez garde qu'ils ne vous tendent des embuches, qu'ils

ne fondent sur nous en nous voyant ainsi sans défense. Un vieillard, une femme foible et tremblante, un enfant qui n'a pour armes que ses cris ! — ah ! Seigneur ! songez que votre protection peut nous devenir inutile.

PÉLÉE.

Ne m'entretenez plus de vos vaines frayeurs. Allez ; qui oseroit porter sur vous une main téméraire, certes il ne le feroit pas impunément. Graces aux dieux, je commande dans la Phtiotide, et j'ai pour me faire craindre de nombreuses troupes sous mes ordres. Il me reste de la vigueur ; ma vieillesse n'est pas si foible qu'il vous le semble ; enfin, tel que je suis, si je rencontrois ce lâche, je le foudroierois d'un regard. Un vieillard plein de courage peut terrasser de jeunes hommes. Que sert la force sans la bravoure ?

LE CHŒUR, SEUL.

¶ SOUHAITONS de n'être pas nées, ou d'appartenir à des parens distingués par leur mérite et par leur puissance. Près d'eux on trouve un asile dans les revers de la fortune. L'honneur et la gloire couronnent les maisons illustres, et le temps n'engloutit point les restes des grands hommes. La vertu brille encore parmi les morts.

Il vaut mieux ne point remporter une victoire souillée d'opprobre, que de renverser la justice par une puissance odieuse. Un tel triomphe a d'abord quelque douceur; mais il se change en peine et en amertume, et couvre les maisons d'infamie. Puissé-je dans mes relations domestiques, et dans celles

¶ Antistrophiques.

qui m'unissent à l'état, ne transgresser jamais les lois de la justice !

O vieillard ! fils d'Eaque ! les Lapithes et les Centaures ont illustré ta valeur. Tu traversas sur l'Argo les Symplégades sauvages et marécageuses par une navigation célèbre ; et tu marchas contre Troye, lorsque pour la première fois l'illustre fils de Jupiter y sema la terreur et la mort. L'Europe vous revit couverts de gloire.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

UNE FEMME DE LA SUITE D'HERMIONE, LE CHŒUR.

L'ESCLAVE *suivante d'Hermione.*

AVEC quel acharnement la fortune nous persécute ! O chères citoyennes ! Hermione, ma maîtresse, semble en perdant son père avoir perdu le sens. En réfléchissant sur son action, en pensant qu'elle a voulu faire périr Andromaque et son fils, elle veut mourir elle-même ; elle craint que son époux ne la punisse, qu'il ne la chasse honteusement, ou que la mort n'expie ses fureurs. A peine ses esclaves peuvent-

ils l'empêcher d'attacher à son cou le cordon fatal ; à peine peuvent-ils arracher de ses mains le poignard dont elle veut se frapper le sein : tant sa douleur est sombre et profonde, tant le remord de son crime lui cause de déchiremens! Fatiguée de mes vains efforts, j'accours vers vous, comme vers des amies, pour vous prier de venir la détourner de son funeste dessein. Des amis qu'on n'a pas vus encore, ont plus de pouvoir que ceux auxquels on est accoutumé.

LE CHŒUR.

J'entends la voix des serviteurs d'Hermione qui confirme tristement votre récit. Infortunée! voyez comme elle est agitée par le remord et par la douleur : elle sort du palais, elle s'échappe des mains de ceux qui la retiennent, pour se donner la mort.

HERMIONE, LA NOURRICE, LE CHŒUR.

HERMIONE.

O DOULEUR! ô supplice! laissez mes mains arracher mes cheveux; laissez-les déchirer mon visage.

LA NOURRICE.

Jeune princesse! que faites-vous? pourquoi outrager ainsi vos charmes?

HERMIONE.

Va!... vole loin de moi, voile riche et léger, inutile ornement de ma tête.

LA NOURRICE.

Ma fille, couvrez votre poitrine, fermez votre robe.

HERMIONE.

Pourquoi cacher ma poitrine? elle recèle des forfaits: mes torts envers un époux ne sont-ils pas à découvert?

le ciel et la terre n'en sont-ils pas témoins ?

LA NOURRICE.

Vous déplorez votre propre rigueur envers une rivale ?

HERMIONE.

Je déplore mon odieuse audace ; objet d'horreur ... objet d'horreur à tous les hommes.

LA NOURRICE.

Votre époux vous pardonnera cette faute.

HERMIONE.

Pourquoi m'arracher ce poignard ? rends-le moi, ma chère amie, rends-le moi, que je frappe ma poitrine. Pourquoi m'enlever ce lacet qui pouvoit terminer mes peines ?

LA NOURRICE.

Ah ! puis-je vous abandonner dans ce transport de délire ?

HERMIONE.

Cruel destin ! où pourrai-je me pré-

cipiter dans les flammes ? n'est-il point de rocher où je puisse briser ma tête ? Dans les gouffres de l'océan, dans les forêts des montagnes ne puis-je trouver la mort ?

LA NOURRICE.

Faut-il ainsi vous abandonner à la douleur ? Quel mortel est exempt des célestes calamités ?

HERMIONE.

O mon père ! tu m'as laissée sur ce rivage désert, comme un vaisseau sans rames et sans agrès. Je vois un époux furieux. Cette maison n'est plus la mienne. De quel dieu, de quelle déesse tutélaire embrasserai-je la statue ? Tomberai-je aux pieds d'une esclave ? Que ne puis-je m'élancer dans les airs ou traverser la liquide plaine, comme le vaisseau qui le premier pénétra jusqu'aux îles * Cyanées !

* Les îles Cyanées ou Symplégades, près du Bosphore de Thrace. — Allusion au voyage des Argonautes.

LA NOURRICE.

Ma fille, j'ai vu avec peine les extrémités auxquelles vous vous êtes portée envers cette Troyenne, et je blâme à présent l'excès de votre frayeur. Ne pensez pas que votre époux renonce à votre alliance ; les larmes d'une esclave n'auront pas sur lui tant d'empire. Vous n'êtes point une captive tirée des cendres de Troye. Il vous a reçue avec de riches présens de la main d'un illustre père ; il connoît l'éclat de votre naissance et la splendeur de votre patrie. Ne pensez pas que ce père vous trahisse et qu'il souffre un pareil outrage. Rentrez donc, jeune Hermione, rentrez dans le palais ; craignez de vous montrer dans l'état où vous êtes.*

* Il est difficile de dire si Hermione se rend à ce conseil, ou si elle reste sur la scène.

ORESTE, *Acteurs précédens.*

LE CHŒUR.

QUEL est cet étranger qui s'avance et qui presse vers nous ses pas?

ORESTE.

Etrangères, est-ce ici le palais où règne le fils d'Achille?

LE CHŒUR.

Tu l'as dit; mais toi-même qui es-tu, et quel intérêt te porte à nous faire cette question?

ORESTE.

Je suis le fils d'Agamemnon et de Clytemnestre. Oreste est mon nom. Je vais consulter l'oracle de Dodone. En passant par la Phtiotide, j'ai jugé convenable de m'informer de l'état d'une parente. Hermione est-elle en vie? Hermione est-elle heureuse? Mal-

gré la distance qui nous sépare, elle ne m'est pas moins chère.

Acteurs précedéns ; HERMIONE.

HERMIONE.

O FILS d'Agamemnon, sois notre port dans le naufrage ! prends pitié de notre infortune. J'embrasse tes genoux de mes mains suppliantes.

ORESTE.

Ah ! me trompé-je ? Est-ce la fille de Ménélas ? est-ce bien elle que je vois ?

HERMIONE.

Hélas ! c'est elle-même : oui, tu as devant tes yeux la malheureuse fille d'Hélène.

ORESTE.

O * Apollon ! daignez la protéger.

* *O Phébus acestor !* c'est-à-dire, *dieu de la Médecine.*

Mais, parlez, quel est le dieu ou le mortel qui vous persécute ?

HERMIONE.

Moi-même, mon époux, les dieux enfin, tout s'unit pour m'accabler et pour me perdre.

ORESTE.

Vous n'êtes point mère : qui pourroit causer vos peines, si ce n'est l'amour outragé ?

HERMIONE.

Ah ! voilà le sujet qui met mon cœur au supplice.

ORESTE.

Votre époux est infidèle ?

HERMIONE.

La veuve d'Hector partage son lit et sa tendresse.

ORESTE.

Il ose vous associer une nouvelle épouse ?

HERMIONE.

J'ai voulu m'en venger.

ORESTE.

En punissant votre rivale? *

HERMIONE.

En la faisant périr avec le fruit de cet indigne amour.

ORESTE.

L'avez-vous fait, ou qui a retenu votre bras?

HERMIONE.

Le vieillard Pélée a protégé les méchans.

ORESTE.

Quelqu'un vous a-t-il prêté son aide?

HERMIONE.

Mon père avoit quitté Sparte dans ce dessein.

ORESTE.

A-t-il cédé à un vieillard?

HERMIONE.

O honte! il m'a abandonnée seule et sans défense.

* *Comme fait une femme.*

ORESTE.

Je comprends le sujet de votre désespoir. Vous redoutez le retour d'un époux ?

HERMIONE.

Il est vrai. Je sens que je mérite la mort; je sens que je dois l'attendre. Oh ! je t'en conjure par Jupiter qui préside aux liens du sang, ramène-moi dans la maison paternelle ; envoie-moi aux extrémités de la terre. Ces murs me rejettent de leur sein ; je crois entendre leur voix repoussante ; je suis en horreur à cette terre. Si mon époux arrive avant que tu m'aies délivrée, hélas ! c'en est fait de ma vie ; je dois m'attendre à périr par un honteux supplice, ou à vivre esclave d'une indigne rivale, dont j'étois ci-devant la maîtresse.

ORESTE.

Comment avez-vous pu (excusez ma franchise) comment avez-vous pu

vous porter à une action, dont vous deviez prévoir les funestes suites?

HERMIONE.

De méchantes femmes m'ont perdue. Vous souffrez, me disoient-elles, qu'une vile captive partage le lit de votre époux? J'en jure par Diane, si j'éprouvois un pareil outrage, celle qui en seroit la cause ne jouiroit pas longtemps de la lumière. Je prêtai l'oreille aux discours de ces artificieuses syrènes; leur langage insinuant et dangereux m'égara jusqu'à la folie: car enfin pourquoi voulois-je garder un époux à vue? Que manquoit-il à mes desirs? je nageois dans l'opulence, je régnois dans ce palais. J'aurois mis au jour des enfans légitimes, tandis que ceux de ma rivale, nés d'un commerce impur, participoient à l'esclavage de leur mère. O que jamais les hommes sensés ne permettent aux femmes d'entrer dans leurs maisons, de s'introduire auprès de leurs

épouses!

épouses ! ce sont les précepteurs du vice. L'une est gagnée pour la séduire ; une autre qui se sent coupable, cherche à l'entraîner avec elle ; la plupart la corrompent par leur exemple. C'est de là que naissent les désordres qui troublent les maisons. Fermez les portes avec des grilles et des verroux. Les visites des femmes, loin d'être utiles aux jeunes épouses, ne servent qu'à jeter dans leur cœur les semences de tous les vices.

LE CHŒUR.

Avec quelle fureur vous déchirez les femmes ! Il faut pardonner à la douleur qui vous presse. — Une femme devroit dissimuler les défauts de son sexe.

ORESTE.

* Je m'applaudis d'être venu moi-même pour écouter vos raisons. Sachant que le désordre régnoit dans ce

* Littéralement : *C'est une sage leçon qui a été donnée aux hommes d'entendre les raisons en présence.*

palais, que la discorde s'étoit mise entre la veuve d'Hector et vous, je suis accouru avec des gardes, sans attendre de vous voir implorer mon secours, pour connoître vos intentions, et savoir si vous voulez rester en ces lieux, ou si la crainte d'une captive vous obligera d'en sortir. Vos paroles ne me laissent aucun doute à cet égard; ainsi, partez avec moi. C'est à moi que vous appartenez; c'est à mon préjudice et par l'injustice de votre père, qu'un autre que moi vous possède. Avant son départ pour Troye, votre main me fut promise; cependant elle fut accordée au fils d'Achille comme le prix de sa valeur. Je pardonnai à votre père, et je m'efforçai de détourner Néoptolême de cette alliance, en lui exposant mon état, et les persécutions du destin; je le priai de ne pas m'enlever une épouse que je trouvois dans ma famille, et que l'exil auquel j'étois condamné ne me

permettroit pas de remplacer. Il répondit par des outrages, et me reprocha durement le meurtre de ma mère et la vengeance des furies. Humilié par mes infortunes, je dissimulai mon ressentiment, et je dévorai mon chagrin : il fallut renoncer au bonheur de vous avoir pour épouse. Les choses ont changé de face ; précipitée par la fortune dans l'abîme de l'adversité, vous ne savez où porter vos regards ; c'est à moi de vous en tirer, de vous remettre entre les bras d'un père. Telle est la force des liens du sang ; ce n'est qu'au sein de sa famille qu'on trouve un asile contre les coups du sort.

HERMIONE.

Pour ce qui regarde l'hymen que vous me proposez, j'attendrai les ordres d'un père : mon aveu ne doit pas les prévenir. Mais partons, je vous suis ; dérobez-moi à la vengeance de mon époux, à la poursuite de Pélée.

ORESTE.

Cessez de craindre un foible vieillard, et sachez que le fils d'Achille ne m'a pas impunément outragé : il est enfin tombé dans mes rêts ; cette main va être vengée. Il n'est pas temps d'expliquer mes projets ; le temple de Delphes ne tardera pas à les connoître. Ce parricide insulté par Néoptolême, si mes alliés, si mes hôtes me sont fidèles, lui apprendra qu'il ne devoit pas épouser celle qui me fut promise. La demande téméraire qu'il a faite au dieu de venger la mort de son père ne restera pas impunie, et Phébus ne recevra point sa repentance tardive. Il sentira les effets de ses reproches et de son audace ; il apprendra ce que peut ma haine : car dieu renverse la fortune d'un superbe ennemi, et se plaît à briser son orgueil. *Il sort avec Hermione.*

LE CHŒUR, SEUL.

¶ O PHÉBUS ! qui élevas de tes propres mains les remparts d'Ilion ! et toi, dieu des mers, dont le char traîné par des chevaux marins traverse la plaine liquide, pourquoi avez-vous abandonné la malheureuse Troye aux fureurs du dieu des combats ? avez-vous pu souffrir qu'il déshonorât votre ouvrage ?

Vous avez attelé les chariots de la guerre sur les rivages du Simoïs ; vous avez fait tomber les plus vaillans héros : les rois d'Ilion sont renversés dans la poussière. Le feu ne brûle plus sur vos autels sacrés ; Troye ne fait plus monter aux cieux la fumée de l'encens et des sacrifices.

L'illustre fils d'Atrée est mort par la

¶ Antistrophiques.

main de son épouse. Le meurtre a été expié par le parricide : la mère a succombé sous les coups de son propre fils. Un dieu, un dieu a causé sa perte ; un oracle l'avoit prononcée. Ainsi, souillé du sang de celle qui l'a fait naître, le fils d'Agamemnon dans le sacré sanctuaire ! . . . ô dieu ! ô Phébus ! comment le pourrois-je croire ?

La Grèce a retenti des cris des tendres épouses, privées par la mort de l'objet de leur amour : plus d'une fois elles ont abandonné leurs maisons désertes pour voler vers un nouveau maître. * Tu n'es pas la seule qui ait éprouvé de cruelles peines ; la Grèce a été en proie aux mêmes maux. La foudre a labouré les fertiles plaines de la Phrygie, et le sang les a fécondées (11).

* Musgrave conjecture que ces Phtiotides se disent cela l'une à l'autre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

PÉLÉE, LE CHŒUR.

PÉLÉE.

JEUNES Phtiotes ! répondez-moi, je vous prie. Un bruit confus est parvenu jusqu'à moi : on dit que la fille de Ménélas a quitté ce palais et qu'elle est disparue. J'accours pour m'en instruire ; car en l'absence de nos amis il faut veiller sur leur maison.

LE CHŒUR.

Pélée, il est vrai : l'honnêteté m'oblige à vous révéler ce mystère. La reine a pris la fuite.

PÉLÉE.

Qui a pu l'y résoudre ? parlez, je vous en conjure.

LE CHŒUR.

Elle a craint le retour de son époux.

PÉLÉE.

Le meurtre de ce jeune enfant qu'elle avoit médité.....

LE CHŒUR.

Ce meurtre et celui de sa mère, voilà les causes de sa frayeur.

PÉLÉE.

Son père l'a-t-il accompagnée? quelqu'un a-t-il suivi ses pas?

LE CHŒUR.

Le fils d'Agamemnon l'emmène loin de cette contrée.

PÉLÉE.

Dans quel espoir? Pense-t-il en faire son épouse?

LE CHŒUR.

C'est son dessein: votre fils est un rival dont il cherche à se défaire.

PÉLÉE.

Par des embûches secrettes, ou en l'attaquant en face?

LE CHŒUR.

Dans le temple même, dans le temple saint de Phébus.

PÉLÉE.

Dieux! quelle horreur!... Courez, volez au temple Pythique ; racontez à nos amis ce qui se passe, et prévenez la mort du fils d'Achille.

PÉLÉE, UN MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

HÉLAS! que viens-je annoncer? O douloureuse, ô funeste nouvelle pour ce vieillard si respectable, et pour tous ceux qui sont attachés à cette maison!

PÉLÉE.

Ah! quel sinistre présage se fait sentir à mon cœur!

LE MESSAGER.

Pélée! le héros que ton fils a fait naître n'est plus: il a succombé sous les coups des habitans de Delphes et de l'étranger de Mycène.

LE CHŒUR.

O vieillard! que vas-tu devenir? Ne tombe pas... soutiens-toi.

PÉLÉE.

Je ne suis plus, — je meurs; — mon souffle s'échappe, mes membres se dérobent sous moi.

LE MESSAGER.

Relève ton foible corps; écoute un récit funeste, mais qui pourra t'éclairer sur les moyens de venger tes amis.

PÉLÉE.

O destin! au dernier terme de la vie, voilà les coups que tu me réserves! Comment est-il mort ce cher enfant, fils unique de mon unique fils? Parle: je veux entendre ton récit, quoique mon cœur n'en puisse supporter la pensée.

LE MESSAGER.

Trois fois le soleil avoit achevé sa course brillante, depuis que nous étions entrés dans la terre fameuse de Phébus; un si long temps employé à satisfaire notre curiosité par la vue de mille objets nouveaux et intéressans, parut suspect au peuple de Delphes. Il s'assembloit tumultueusement : le fils d'Agamemnon nourrissoit leurs soupçons et les animoit sourdement contre nous. Voyez, leur disoit-il, ces grottes sacrées remplies d'or, trésor des mortels; il vient encore une fois piller le sanctuaire. Cette rumeur dangereuse se répand dans la ville. Les magistrats vont aux conseils; en public, en particulier, tous ceux qui ont quelque inspection sur les richesses sacrées, consultent et s'inquiètent. Les colonnades du temple sont entourées de gardes. Ignorant ce qui se passe, nous étions auprès des autels, tenant des brebis nourries sur

le Parnasse, entourés de nos hôtes et des devins Pythiques. L'un d'eux s'adresse à Néoptolême : Jeune homme, lui dit-il, quelle prière adresses-tu au dieu ? quel est le sujet qui t'amène ? — Je viens, répond le prince, je viens expier une faute commise envers Phébus : j'osai lui demander de souffrir que je vengeasse la mort de mon père. — Mais les calomnies d'Oreste firent plus d'impression que ces paroles ; et l'on resta persuadé qu'il déguisoit le sujet de son voyage, et qu'il n'étoit venu que pour commettre un sacrilège. Cependant le héros s'avance sous la nef du temple pour invoquer l'oracle. Il étoit occupé à considérer la flamme des victimes. Une troupe d'hommes armés étoit cachée sous des lauriers voisins, conduite par le fils de Clytemnestre, auteur de l'odieux complot. Le prince, en face du dieu, lui présentoit son hommage. Tout-à-coup la troupe ennemie se dé-

couvre, elle fond sur le fils d'Achille. Il recule, il évite leur choc impétueux, et arrachant les armes suspendues au portique du temple, il se retire derrière l'autel et se présente comme un guerrier terrible. Alors, élevant la voix, il s'adresse aux citoyens de Delphes. Pourquoi, s'écrie-t-il, pourquoi voulez-vous ma mort ? je viens pour acquitter un devoir de religion : quel est le motif de votre haine ? Personne dans cette multitude ne prend la parole pour lui répondre ; mais lançant sur lui une grêle de pierres, ils l'auroient infailliblement accablé, s'il n'eût paré leurs coups avec adresse en opposant son bouclier de toutes parts. En vain s'est-il défendu contre cette attaque furieuse ; les dards et les javelots, les traits décochés de loin, les broches des sacrifices volent et tombent à ses pieds. Quelle agilité ! quelle (12) souplesse pour éviter le coup mortel ! Enfin, voyant qu'ils

environnent le portique et l'attaquent sans relâche, votre fils abandonne le foyer teint du sang des agneaux, et franchissant d'un saut l'intervalle qui le sépare de ses assassins, il fond sur eux et les disperse, comme on voit fuir les timides colombes devant le cruel épervier. Ils tombent pêle-mêle, les uns frappés par la main de Néoptolême, les autres étouffés par leurs amis qui se précipitent aux portes, trop étroites pour leur donner un libre passage. Le lieu sacré retentit de clameurs affreuses et profanes. Mon maître, semblable au calme, s'arrête, étincelant sous sa riche armure, lorsqu'une voix effroyable, sortie du fond du sanctuaire, a ranimé la fureur assoupie et rappelé ses ennemis au combat. Enfin, percé par un habitant de Delphes, et accablé par le nombre, le fils d'Achille succombe. Dès qu'on le voit renversé, chacun veut avoir la gloire de lui porter une atteinte. L'un

enfonce son épée dans son flanc, un autre lui lance des pierres : bientôt son corps n'est qu'une plaie hideuse, et ses beaux traits deviennent méconnoissables. Ils ont enlevé son cadavre de l'autel auprès duquel il étoit couché, et l'ont jeté hors du temple. Nous avons recueilli cette triste et chère dépouille, et nous te l'apportons, ô vieillard, pour que tu l'arroses de tes larmes et que tu l'enfermes dans la tombe. Voilà comment le dieu qui prophétise aux mortels, qui enseigne aux hommes la justice, a reçu les hommages expiatoires d'un héros. Semblable aux hommes méchans, il a laissé vieillir le levain de la haine. Devons-nous l'honorer comme sage ?

LE CHŒUR.

Voici le corps du roi qu'on apporte dans ce palais. O prince infortuné ! ô malheureux vieillard ! en quel état faut-il que tu revoies le fils chéri du généreux

Achille ? Hélas ! c'est toi qu'atteint le coup qui l'a frappé.

PÉLÉE.

Dieux ! quel objet funeste ! . . . dans ce palais ! entre mes mains ! mon fils ! O Thessalie ! je succombe, je meurs . . . sans postérité, sans enfans ! . . je n'ai plus de fils ! O trop cruelle destinée ! Où tourner les yeux pour adoucir l'amertume de ma douleur ? O bouche ! ô traits chéris ! mains glacées que je presse en vain ! . . . Ah ! pourquoi les dieux ne t'ôtèrent-ils pas la vie aux bords du Simoïs ?

LE CHŒUR.

O vieillard ! plût au ciel ! Sa mémoire eût été plus honorée, et ton infortune moins cruelle.

PÉLÉE.

O funeste hyménée qui as perdu ma ville et ma famille ! . . . Plût au ciel que jamais tu n'eusses contracté cette funeste, cette détestable alliance ! ô

mon fils! que la foudre eût frappé ta tête avant que la furie d'Hermione se fût emparée de ce palais! Plût au ciel que jamais tu n'eusses redemandé le sang de ton père à celui qui l'avoit versé! c'étoit le sang de Jupiter: mais Phébus est un dieu; tu n'étois qu'un mortel.

LE CHŒUR.

Hélas! pleurons, pleurons la mort de notre mère; accompagnons le deuil de nos chants lugubres.

PÉLÉE.

Ah! vieillard infortuné! réponds, réponds par tes larmes à ces tristes accens.

LE CHŒUR.

C'est par l'ordre d'un dieu, un dieu a frappé ce coup affreux.

PÉLÉE.

Mon cher fils! tu laisses ta maison déserte et ton vieux père dans l'abandon.

LE CHŒUR.

Ah ! vieillard ! il falloit mourir avant de creuser la tombe de tes enfans.

PÉLÉE.

J'arracherai mes cheveux blancs ; je frapperai ma tête chenue et désolée.... Citoyens.... mes deux enfans !.... Phébus m'a tout ravi.

LE CHŒUR.

O vieillard né pour souffrir et pour voir tant d'horreurs ! hélas ! qu'allez-vous devenir ?

PÉLÉE.

Sans enfans, sans appui ... il n'est aucun terme à mon malheur. J'épuiserai l'adversité jusqu'à ce que la mort m'engloutisse.

LE CHŒUR.

En vain une déesse vous honora de son amour.

PÉLÉE.

Frivole honneur dont je m'enorgueillissois ! tout a péri, tout a disparu.

LE CHŒUR.

Seul, vous errez dans ce palais désert.

PÉLÉE.

Plus de ville, plus de patrie. Loin de moi ce sceptre inutile! Fille de Nérée, qui habites les antres sombres et solitaires, reçois le dernier soupir d'un vieillard prosterné dans la poussière.

LE CHŒUR.

Quel soudain tremblement! un dieu fait sentir sa présence : voyez, mes amies, contemplez cette divinité qui traverse la lumière éthérée, et s'arrête sur ces prairies verdoyantes.

PÉLÉE, THÉTIS, LE CHŒUR.

THÉTIS.

PÉLÉE, Thétis n'a pas oublié celui qu'elle reçut pour époux. Je quitte le palais de Nérée pour t'engager à mo-

dérer ta juste douleur. Hélas ! moi qui n'aurois pas dû verser des larmes sur mes enfans, j'ai vu périr le fruit de nos amours, l'impétueux Achille, le premier héros de la Grèce. Ecoute avec docilité mes ordres et mes conseils. — Ensevelis le fils d'Achille aux pieds de l'autel pythien : que son tombeau soit un éternel reproche aux habitans de Delphes, et le monument honteux de la violence et des fureurs d'Oreste. Andromaque doit demeurer chez les Molosses, et s'unir à Hélénus par un nœud légitime. Ce fils, seul reste des descendans d'Eacus, doit la suivre. (13) Ses enfans régneront avec gloire dans la Molossie. Ta postérité et la mienne, ô vieillard, ne doit pas être éteinte, et Troye renaîtra de sa cendre : les dieux en prendront soin, quoiqu'ils l'aient renversée. Et pour toi, je veux que tu sentes le prix de mon alliance; déesse et fille de dieu, je te délivrerai des

maux de l'humanité. Je te ferai dieu, incorruptible et immortel. Ta divinité sera désormais unie à la mienne; tu habiteras le superbe palais de Nérée, et les îles fortunées * où notre cher Achille jouit du fruit de sa vertu. Va donc dans la superbe Delphes; rends au mort les derniers honneurs; enferme-le dans la tombe, ensuite reviens dans la grotte profonde de l'antique Sépiade. Restes-y jusqu'à ce que tu me voies revenir, suivie du chœur de mes Néréides, pour t'emmener au fond des eaux. C'est l'arrêt du destin, il faut t'y soumettre : ainsi l'ordonne Jupiter. Cesse de pleurer les morts; c'est le sort que les dieux réservent aux mortels; tous doivent tribut à la mort.

PÉLÉE.

Fille de Nérée! illustre et généreuse épouse! je te salue. Ta conduite est digne de toi et digne de tes enfans. Tu l'or-

* *Dans le détroit de l'Euxin.*

donnes, ô déesse ! j'appaise ma douleur. Après avoir enseveli ce héros issu de mon sang, je me rendrai dans les antres du Pélion, qui furent autrefois témoins de mon bonheur. Heureux celui qui s'allie à une femme issue d'un sang généreux ! N'enviez point la riche dot qu'apporte une méchante épouse : les vertus, et non la richesse, attirent la protection des dieux.

LE CHŒUR.

Les destinées se manifestent sous mille formes différentes. Les dieux font naître des événemens contraires à nos espérances, et se plaisent à confondre la vaine prévoyance des mortels. Ce jour vient d'en fournir un illustre exemple.

Fin du cinquième et dernier Acte.

NOTES
SUR
ANDROMAQUE.

(1) v. 1. *O THÈBES!* M. Brunck pense que ce mot est au nominatif et non au vocatif, ce qui exige qu'on sous-entende ἐστι, et qu'on change le sens de cette manière :

C'est ici la ville de Thèbes, cette cité florissante, &c.

(2) v. 100. *Nul mortel ne doit être estimé heureux avant d'avoir terminé sa carrière.* C'est le mot du sage Chilon :

Τελος ορᾶν μακρὸς βιος.

Il faut voir la fin de la vie pour en juger.

(3) v. 110. Δυλοσυναν συγερὰν αμφιβαλεσθαι κάρα. C'est à M. Guys que je dois la vraie explication de cette métaphore. *Lett. sur la Grèce, liv. VII.*

(4) v. 147. Il paroît, selon Musgrave, qu'il y a une lacune de plusieurs vers avant ce discours d'Hermione.

(5) v. 257. *Je t'y forcerai par le feu.* C'étoit la coutume chez les anciens de forcer ceux qui se retiroient dans les temples, à quitter leur asile, en les entourant de flammes; Barnès en cite plusieurs exemples. Quant à la phrase suivante, M. Brunck fait voir qu'il faut lire τοσον en un seul mot, et non το σον ou τοπον; et il observe que cela pourroit se traduire en style populaire, *je n'y ferois pas tant de façon.*

(6) v. 446. *O les plus odieux des mortels!* La première année de la XC^me^ Olympiade; temps auquel il est probable que cette pièce fut jouée, les Athéniens étoient en guerre avec les Spartiates, à l'occasion des Trézéniens alliés de Lacédémone, que les Argiens avoient offensés. Athènes s'étoit unie à ces derniers pour humilier l'orgueil de sa rivale. Dans ces circonstances, il étoit ordinaire aux poètes de flatter l'animosité nationale, comme on le voit plus d'une fois dans Aristophane et dans les autres dramatiques.

(7)

(7) v. 599. *Sans autre vêtement qu'une robe courte et flottante.* Quelquefois même les jeunes Spartiates s'exerçoient à la lutte entièrement nues. *Aristoph. Lysistr.* v. 81.

(8) v. 639. *Souvent les fruits de l'amour*, &c.

. . . . . From the stolen embrace,
Untired with worn acquaintance keenly urged,
Elate with generous rapture likeliest springs
The noblest breed, most animated, best.
What heroes hence have issued! what fam'd Chiefs
And demi-gods of old! The stealth of Love
Gave Greece her Hercules and mighty Rome
First rose beneath a random son of Mars.
Œconomy of Love.

(9) v. 694. *O que la Grèce apprécie mal le courage!* &c. Clitus récitoit ces vers dans le festin d'Alexandre, pour le faire rentrer en lui-même, et rabaisser son orgueil dont il fut la victime.

(10) v. 735. *Une ville voisine*, &c. V. la note 6 sur le vers 446.

(11) v. 1040. M. Brunck adopte une conjecture de Musgrave, et place cette antistrophe avant la strophe précédente, laquelle change ainsi de nom et de rang. Mais comme,

pour profiter de cette correction qui me paroît très-heureuse, il faut changer quelques mots sans autorité, je n'ai pas osé l'admettre.

(12) v. 1138 et 1142. *Quelle souplesse!* littéralement, *de terribles pyrrhiques.* Et au vers 1142, *il franchit d'un saut*, littéralement, *sautant le saut troyen.* La danse pyrrhique étoit une danse très-vive, ainsi appelée vraisemblablement du mot πυρ, qui signifie *feu.* On en attribuoit l'invention à Pyrrhus, qui est le même que Néoptolême, fils d'Achille.

Il pourroit donc y avoir ici une espèce d'allusion étymologique, comme on en trouve souvent dans les tragiques Grecs, ainsi que j'en ai fait ailleurs la remarque. Le *saut troyen* est une allusion à la légéreté avec laquelle Achille s'élança du vaisseau sur le rivage troyen.

(13) v. 1249. *Ses enfans régneront avec gloire dans la Molossie.* Cette prédiction fut accomplie. La race des Eacides régna long-temps sur les Molosses. Le fameux Pyrrhus se glorifioit d'être issu du sang d'Achille. *Néoptolême*, dit Plutarque *, *étant venu dans la Molossie*

* Vie de Pyrrhus.

avec beaucoup de troupes, s'empara de tout le pays, et laissa après lui une longue suite de rois qui furent appelés les Pyrrhides, *car dans son enfance il avoit eu le surnom de Pyrrhus.*

Parmi ses successeurs et ses descendans, Plutarque compte Tarrutas comme un prince distingué qui fit refleurir les lettres et les arts, et qui fut le trisaïeul de Pyrrhus, fils d'Eacide, l'ennemi des Romains, et le rival de la gloire d'Alexandre.

(14) v. 1259 et 1266. *Les îles fortunées où tu verras notre cher Achille, qui habite les demeures insulaires auprès de l'île Lénée dans le Pont Euxin.* M. Brunck, qui a rétabli ce mot d'après les manuscrits, cite fort à propos quelques vers de Denis le Géographe, dont voici la traduction: « On voit au dessus du » détroit tortueux de l'Euxin, vis-à-vis l'em- » bouchure du Borysthène, l'île fameuse des » héros. On l'appelle Leuca (ou *l'île blanche*, » à cause de la blancheur des animaux (ou » *des reptiles*) qu'elle nourrit. La renommée » publie que l'ame d'Achille erre en ces lieux » avec celles d'autres héros que Jupiter voulut » ainsi récompenser de leur vertu; car la vertu » jouit d'une gloire incorruptible. » On appe-

loit aussi cette île *Macaron*, le séjour des bienheureux. Plin. IV. 13.

Note sur la Scène II de l'Acte IV.

J'ai introduit, d'après M. Brunck, le personnage de la nourrice dans cette scène, au lieu de ceux de l'esclave et du chœur qui lui sont alternativement substitués dans les autres éditions, sans excepter celle de Musgrave; et dans la scène suivante je me suis aussi conformé à l'édition de M. Brunck, en mettant dans la bouche d'Hermione les paroles qui la terminent: *O fils d'Agamemnon! sois notre port dans le naufrage.* D'où il résulte qu'Hermione ne paroît point quitter la scène, et qu'à l'instant où les exhortations de la nourrice alloient sans doute l'y déterminer, l'arrivée d'Oreste l'a retenue. On seroit tenté de croire, par la tournure de leurs expressions réciproques, que ces deux personnes ne se sont point connues; dès-lors le sentiment qui anime Oreste ne peut être celui de l'amour. L'honneur de recouvrer un bien qu'il croit lui appartenir, et, comme il le dit lui-même, de former dans sa famille une alliance plus distinguée que celle qu'il pourroit contracter ailleurs, feroient

ses seuls motifs. La manière dont se termine l'entretien d'Oreste et d'Hermione, offre un contraste de mœurs. Hermione consent à s'enfuir avec Oreste; mais elle ne veut l'épouser que du consentement de son père. Je crois que sur notre théâtre elle devroit faire le contraire, et suivre son époux plutôt que son amant. En cherchant la cause de cette différence, on la trouvera dans la pureté des mœurs antiques, qui rendoient plus respectable l'autorité des pères.

Fin des Notes sur Andromaque.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

dans les trois premiers Volumes.

TOME I.

VIE D'EURIPIDE, page j
Notes sur la Vie d'Euripide, lxiij
Oracles sur Euripide, cxij
Articles extraits du Dictionnaire de Suidas, cxxij
Table chronologique pour la Vie d'Euripide, cxxiv

Sujet d'Hécube, 3
HECUBE, tragédie, 5
Notes sur Hécube, 97

Sujet d'Oreste, 115
ORESTE, tragédie, 119
Notes sur Oreste, 265

TOME II.

Sujet des Phéniciennes, 3
Les PHÉNICIENNES, tragédie, 7
Notes sur les Phéniciennes, 141

Sujet de Médée, 153
MÉDÉE, tragédie, 163
Notes sur Médée, 267

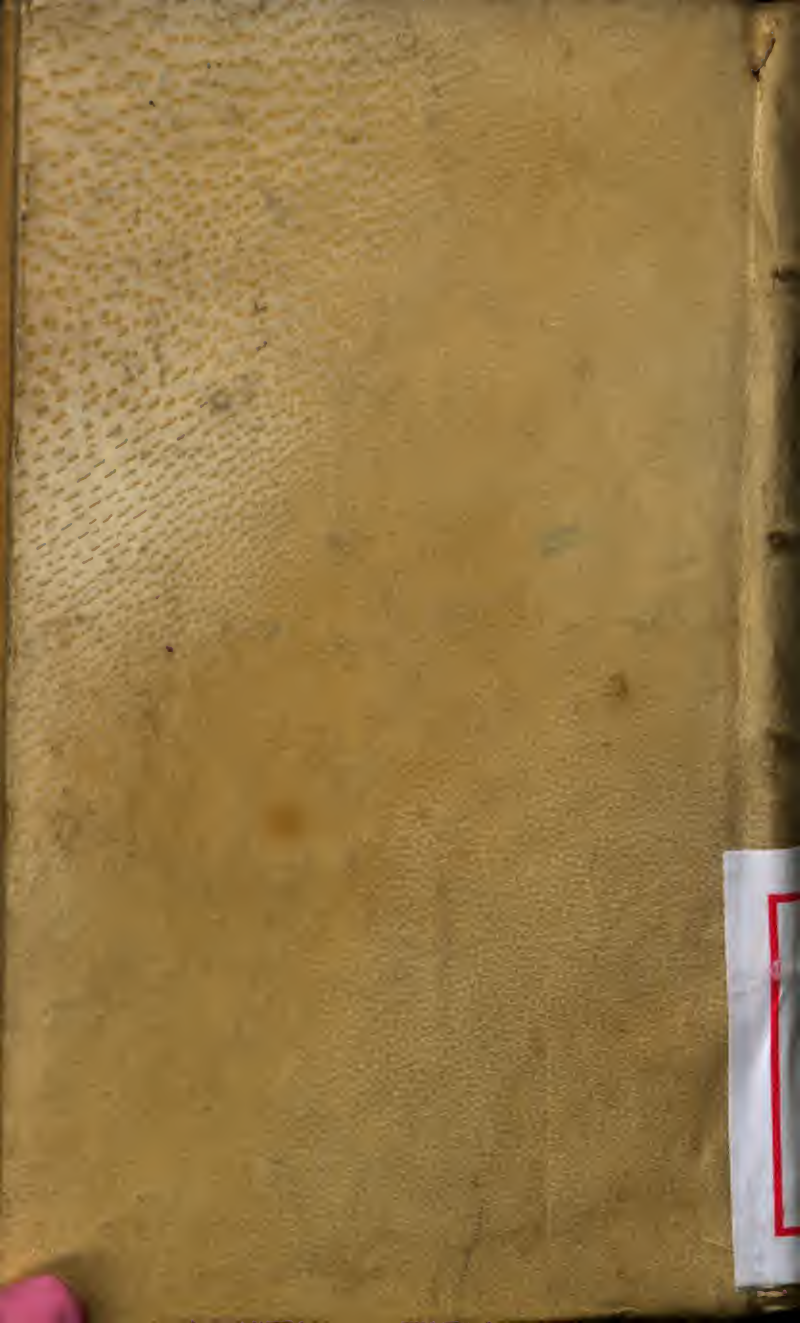
Sujet d'Andromaque, 287
ANDROMAQUE, tragédie, 291
Notes sur Andromaque, 283

TOME III.

Sujet des Suppliantes, 3
Les SUPPLIANTES, tragédie, 7
Notes sur les Suppliantes, 99

Sujet de Rhésus, 107
RHÉSUS, tragédie, 113
Notes sur Rhésus, 191

Sujet d'Hélène, 197
HÉLÉNE, tragédie, 201
Notes sur Hélène, 335

Fin de la Table des Tomes I, II & III.

VA1
1553188